This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

OXFORD UNIVERSITY

TAYLOR INSTITUTION

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

V. PER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant ;
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta ;
Aurea ; perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME DOUZIEME.

A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LVII.
AVEC PERMISSION.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 MAY 1983
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

Essai sur cette Question : *Devons-nous cacher nos défauts à nos amis, dissimuler les leurs, les tolérer, ou les corriger ?* *

CEtte Question en renferme deux : L'une quelle est la conduite que nous devons tenir avec nos amis par raport à nos propres défauts ? L'autre, comment il faut en user avec eux à l'égard des défauts qu'ils ont ?

PREMIERE PARTIE,

Examen de la première question concernant nos propres défauts.

La première question, concernant nos propres défauts, paroit difficile à traiter, soit à cause qu'elle porte sur un point où l'amour pro-

* Nous ignorons le nom de l'Auteur de cet Essai, qu'on lira surement avec bien du plaisir.

Digitized by Google

pre ne voit goute, & ſur lequel il eſt toujours mal-aiſé de l'inſtruire & ſouvent dangereux d'y réuſſir, ſoit principalement à cauſe qu'il eſt preſqu'impoſſible de déterminer préciſément quels défauts on peut cacher, & quels autres on peut laiſſer connoitre.

Cette derniére difficulté vient moins de la nature de la choſe que de la nature du cœur humain.

Le cœur humain ſe refuſe au détail ſur cette matiére. Il n'eſt pas rare d'entendre les gens convenir en gros & d'une façon très générale qu'ils ont des défauts. Mais de leur faire avouer qu'ils ont tel ou tel défaut particulier, c'eſt l'embarras. Faites paſſer en revue devant eux chaque défaut imaginable; de chacun ils nieront de l'avoir: d'où il arrive que nous démentons orgueilleuſement dans le détail une vérité dont nous avions fait humblement l'aveu, quand elle ne portoit ſur rien de précis.

Le contraire ſe remarque au ſujet des vertus ou des bonnes qualités. Perſonne ne dit qu'il les poſſéde toutes en général; mais dans la revuë particuliére, on ſe les attribue une à une, & à petit bruit.

Comment donc s'y prendre pour montrer & décider quels de nos défauts peuvent ſe pro-

duire

Digitized by Google

duire & soutenir l'examen de nos amis, & quels autres sont condamnés à garder l'*incognitò*? Personne ne se croira singuliérement intéressé à cette discussion; pas même celui qui la fait, malgré la bonne foi qu'il s'imagine d'avoir en y procédant. Chacun la traitera d'inutile par raport à soi, & la dira fort importante par raport aux autres, qui ne manqueront pas d'en porter le même jugement.

N'importe; considérons au moins par plaisir cette question en elle-même, & sans exiger de personne qu'il y prenne aucun intérêt.

J'employerai le terme de *défauts* dans son sens le plus général, pour signifier toutes sortes de foiblesses, de vices, & d'imperfections, soit dans le caractére, soit dans les mœurs, soit dans l'esprit, soit dans les maniéres.

Le mot de *défaut* étant plus doux que les autres, il est naturel de s'en servir par préférence, en traitant de l'amitié.

Je définis l'*Amitié*, une liaison vive, tendre & pure, qui se forme entre des personnes estimables & vertueuses qui se rendent justice réciproquement, commercent ensemble avec un mutuel plaisir & une égale confiance, concourent avec zéle au bonheur les unes des autres,

Digitized by Google

ſans diſtinguer leur bien-être de celui de leurs amis, ni celui de leurs amis du leur, qu'autant que la ſageſſe & la Religion le demandent.

L'amitié ſeroit & plus commune, & plus douce, & plus invariable, ſans les obſtacles qu'y mettent nos défauts & les défauts d'autrui.

Il n'eſt pas poſſible d'enlever abſolument ces obſtacles; ce ſera beaucoup ſi on parvient à en diminuer la force. On y réuſſira peut-être en ſe faiſant de juſtes idées de nos défauts, afin d'établir là-deſſus les régles de conduite qu'on doit ſuivre avec ſes amis.

Nous ne parlons point ici des fautes qui ſe commettent dans l'amitié. A quelque degré qu'on la porte, & quelque exempt qu'on ſoit des défauts nuiſibles à cette eſpéce de commerce, toujours ſera-t-il impoſſible qu'on ne faſſe des fautes envers ſes amis. Et c'eſt de cette impoſſibilité même que ſe tire l'obligation où nous ſommes de ne point nier, déguiſer, ou diſculper mal à propos nos petits écarts; comme auſſi l'obligation où ils ſont de les tolérer. Un aveu ſimple & modeſte de notre part, un tendre pardon de la leur, c'eſt ce qui caractériſe l'amitié; c'eſt ſouvent ce qui la cimente, bien loin de la détruire.

Il

Digitized by Google

Il eſt fort important de diſtinguer ſoigneuſement l'idée des fautes de celle des défauts. Une infinité de mépriſes, de mécontentemens & de froideurs n'ont d'autre origine que la confuſion de ces deux idées.

Ainſi cette queſtion roule uniquement ſur les défauts réels & habituels que nous pouvons avoir; & l'on demande s'il convient de les cacher à nos amis?

Diſtinguons pluſieurs eſpéces différentes de défauts; c'eſt dans la nature des choſes qu'il faut puiſer les régles.

Les uns ſont des vices groſſiers, mépriſables, & déshonorans. D'autres, pour être plus raffinés & moins crians, ſe trouvent incompatibles avec les fonctions de l'amitié. D'autres conſiſtent en certains ridicules. D'autres enfin ne ſont que des foibleſſes & des imperfections inſéparables de la nature humaine.

On doit ſans doute exclure des prétentions à l'amitié tous ceux qui ont des inclinations diſſolues, infames, perfides, impies, contraires à l'honneur, deſtructives de toute eſtime & confiance, & qui viennent d'une ame baſſe & d'un cœur corrompu.

De ſorte qu'à l'égard de ces défauts-là, nô-

Digitized by Google

tre queſtion ſera bientôt décidée. Il ne faut pas lès avoir ; ou ſi on les a, il ne faut plus parler d'amis.

Mais il y a d'autres défauts groſſiers, qui cependant ne ſortent point d'une ſource auſſi impure que les précédens ; ils ſont même compatibles avec la bonté du cœur ; ſouvent ce ſont des panchans groſſiers, il eſt vrai, mais involontaires ; ſujets de douleur pour ceux qui les ont, & par conſéquent objets de compaſſion pour leurs amis.

Tels ſont quelques eſpéces de ſenſualité, des attachemens du cœur mal placés, des paſſions vives, un tempéramment bilieux & colérique, mais auſſi prompt à revenir de ſes écarts qu'il l'a été à s'y livrer.

Ceux qui ſe trouvent des défauts de cette nature, ayant un fréquent beſoin d'indulgence de la part de leurs amis, ſont intéreſſés à leur faire la confidence de leur état ; non point pour gagner ainſi un prétexte de plus à leurs égaremens, mais plutôt afin de s'attirer quelque compaſſion & du ſuport.

Ils n'y ſont pas moins intéreſſés par le beſoin qu'ils ont des conſeils & des ſecours de leurs amis ; non encore pour les rendre compli-

Digitized by Google

plices de leurs défordres, mais pour s'aider à vaincre leur panchant, ou pour en modérer la fougue, ou pour fe tirer des mauvais pas où ils fe trouveront engagés.

D'ailleurs, ces défauts font tels par leur nature, qu'il n'eft pas facile de les cacher à fes amis, & que fouvent il eft dangereux de vouloir le faire. Manquer de confiance en ce point, ce feroit ouvrir la carriére à bien des foupçons; & les foupçons font plus funeftes à l'amitié que les aveux formels.

La feconde efpéce de défauts renferme les vices du cœur qui ne font ni fcandaleux ni punis dans la focieté, mais qui fe trouvent incompatibles avec la nature & les fonctions de l'amitié. Incompatibilité qu'on a jugée avec raifon être un fuplice fuffifant pour eux.

On doit mettre dans ce rang l'Orgueil, l'Avarice, l'Envie, la dureté du Caractére, & tous les défauts qui viennent d'un mauvais cœur.

L'orgueil faifant qu'un homme s'imagine de fe fuffire à lui-même, il l'empêche par là de prendre les foins qu'il faut pour acquerir des amis, ou pour les conferver. Et d'ailleurs, les travers de cette paffion révoltent quiconque

s'ex-

Digitized by Google

s'expoſe à en devenir l'objet par des liaiſons avec un homme de ce caractére. Si l'ami d'un orgueilleux eſt orgueilleux lui-même, comment s'entendront-ils? Et s'il ne l'eſt pas, il ſera mépriſé de ſon ami, qui ſe rendra odieux par ce mépris; & voila les diſpoſitions les plus oppoſées à l'amitié.

Comme l'orgueil ruine la bonne intelligence, l'avarice ruine auſſi l'union des ſervices mutuels & de la confiance réciproque; ſervices & confiance qui ne ſont pas moins de l'eſſence de l'amitié que l'affection même du cœur.

La communauté des biens & des maux étant renfermée dans la définition même de l'amitié, rien ne la détruit plus que l'envie; paſſion horrible, qui tire ſa joye du mal d'autrui, & ſa ſouffrance de leur bonheur.

Enfin la dureté du caractére, où l'ingratitude eſt compriſe manifeſtement, eſt contraire aux premiéres & aux plus ſimples notions de l'amitié.

Or en montrant que tous ces vices ne ſauroient ſe concilier avec l'amitié, nous penſons avoir découvert la raiſon qui fait que la vraye amitié eſt ſi rare; c'eſt que ces vices-là ſont très communs.

Nous

Digitized by Google

Nous devons donc conclure de ces vices-là, la même chose que des vices grossiers & infamans; c'est-à-dire, qu'il ne faut pas les aporter dans le commerce de l'amitié; qu'ils intéressent de trop près l'amour propre pour qu'ils puissent se dérober à la vue de nos amis; & que si on les a, il ne faut pas se flatter ni d'aimer véritablement, ni d'être véritablement aimé.

Je passe à la troisiéme espéce générale des défauts; ce sont les Ridicules, comme l'affectation, le babil, la vanité, l'égoïsme, les excès de parure, la bigoterie, la pruderie, les faux airs, la mauvaise maniére de raisonner, la fade plaisanterie, l'étourderie, la pédanterie, les gouts singuliers, l'impolitesse, la flatterie, les distractions, & tant d'autres.

Ces défauts, quoique renfermés sous l'idée commune de Ridicules, ont cependant des proprietés qui les distinguent; ils sont plus ou moins sociables les uns que les autres; ils ont des influences différentes sur l'amitié, de sorte qu'il n'y a point de régles générales qui leur soient également applicables à tous.

Ce qu'ils ont de commun, & qui se remarque en eux plus sensiblement qu'en tous les autres défauts, c'est qu'ils ne sont presque jamais

connus

Digitized by Google

connus de ceux qui les ont, dans le tems même qu'ils frapent les yeux de tout le monde. On avouera plus volontiers l'orgueil que la vanité, la médisance que la fade plaisanterie ; on conviendra plutôt d'avoir fait habilement une mauvaise action que d'en avoir fait lourdement une bonne. En général, si l'on craint de se trouver coupable, on craint encore plus de se trouver méprisable & ridicule.

Dans le commerce du monde, on est assez disposé à faire grace à bien des actions criminelles; mais on se dédommage sur les Ridicules, de la tolérance qu'on a pour les péchés. Un voleur fustigé nous attendrit ; un fat turlupiné nous égaye.

Il seroit inutile de prescrire à un homme qui a des ridicules, de prendre soin de les cacher : cet homme ignore ce qu'il doit cacher ; & en se montrant tel qu'il est, il croit enlever tous les suffrages.

Le meilleur service qu'on pourroit lui rendre, ce seroit de l'avertir adroitement & d'une maniére convaincante qu'il a un tel défaut, afin qu'il pense à s'en corriger.

Et s'il parvient à se reconnoitre intérieurement, n'attendez pas qu'il en fasse l'aveu : il tra-

Digitized by Google

travaillera secrettement à se corriger; & sa guérison sera moins difficile que s'il avoit des vices plus graves, tels que ceux de la première & de la seconde espéce que nous avons indiqués.

Cela vient de ce qu'on a honte des ridicules, au lieu qu'on n'a que du chagrin des vices. Or la honte est un principe d'amendement beaucoup plus actif & plus efficace que le chagrin.

Si l'on demande quel effet produisent les Ridicules par raport à l'amitié, nous croyons pouvoir hazarder ces deux ou trois réflexions.

Il y a des Ridicules capables de sympathiser, quand ils se trouvent également dans les deux amis: deux prudes, deux pédans, deux amateurs de la parure, deux bigots, deux impolis pourront s'assortir & s'aimer.

Ce qui n'est pourtant point si universellement vrai que la jalousie de métier n'y mette quelquefois des obstacles.

D'autres ridicules, quoiqu'ils soient de même espéce, sont néantmoins inconciliables; comme la vanité, l'égoïsme, les faux airs, l'étourderie, & la mauvaise plaisanterie. En ce cas, la ressemblance des deux caractéres forme précisément l'obstacle qui en empêche la liaison.

D'au-

D'autres incompatibles entr'eux peuvent ſympathiſer dans de certains défauts d'un genre différent; la flatterie, par exemple, avec l'orgueil, le babil avec les faux airs, le défaut de jugement avec l'étourderie, l'humeur railleuſe & médiſante avec la pruderie, la ſatyre avec la bigoterie; & ainſi de quelques autres.

En général, les ridicules d'autrui qui flattent les nôtres & ne les croiſent point, ſont des ridicules aſſortiſſans.

Du moins, l'expérience montre que l'amitié ſubſiſte quelquefois entre pareilles gens; que ſouvent c'eſt ce caractére même qui les lie; qu'ils ne ſe voyent guéres l'un l'autre ſous leur vrai point de vue; & qu'ils donnent de beaux noms aux qualités par leſquelles ils ſe plaiſent réciproquement.

Peut-on cependant décorer du beau nom de l'amitié une liaiſon fondée ſur de tels principes? Sera-t-elle bien épurée, bien vive, & bien ſolide?

Quoi qu'il en ſoit, à ſupoſer la poſſibilité de l'aſſortiment, nôtre queſtion ſe décidera ici d'elle-même, en diſant que certains ridicules peuvent ſe montrer impunément avec ceux qui leur ſont compatibles; mais que hors de là ils cho-

que-

Digitized by Google

quetont toujours, ſans qu'on puiſſe ſe flatter de les tenir cachés aux yeux de ſes amis. Ils ſont de nature à être toûjours en exercice, particuliérement avec les perſonnes avec qui nous vivons familiérement.

Plaçons ici une remarque générale au ſujet des vices & des défauts des trois eſpéces que nous venons de parcourir. C'eſt qu'au cas que nous en ayons quelcun, que nous venions heureuſement à le reconnoitre de bonne foi, & que malgré cela nous ſoyons aſſez fortunés, pour avoir acquis un ami eſtimable & vertueux; ce ſeroit un excellent conſeil à ſuivre que de lui cacher nôtre défaut, ſupoſé que la choſe fût poſſible. Nous y gagnerions ces deux avantages.

L'un, de nous délivrer d'un ennemi qui eſt ce vice même; car le meilleur, ou plutôt l'unique moyen de cacher ſes défauts à un ami, c'eſt de n'en faire aucun acte: Or l'interruption des actes ne manque guéres d'affoiblir & de miner inſenſiblement une paſſion, qui ne s'entretient que par la complaiſance qu'on a pour elle.

L'autre avantage ſeroit de conſerver un ami. Il nous échaperoit ſans doute après la découverte

verte qu'il viendroit à faire de nos inclinations dépravées ou ridicules ; & il la feroit cette découverte, puis qu'il nous voit de près à toute heure & en toute circonstance.

En ce cas, qu'on ne se flatte point de conserver son amitié après avoir perdu son estime. Pourquoi un ami seroit-il plus obligé de nous l'accorder que nous ne le sommes de la mériter ?

Mais l'acquisition & la conservation d'un ami sont des richesses d'un prix assez haut pour faire suporter & même chérir la fatigue de se corriger d'un défaut, en se contraignant pour n'en faire aucun acte.

Nos amis en ont peut-être quelque soupçon ; & alors on ne peut leur donner une preuve plus forte du cas qu'on fait de leur affection & de l'attachement qu'on a pour eux, qu'en renonçant en leur faveur à d'autres inclinations agréables. Cela montre que nous sentons qu'il faut du mérite pour être bien dans leur esprit ; que nous préférons leur estime à tout, & que nous respectons leur jugement. Cette maniére de flatter l'amour propre d'un ami est en même tems très légitime, & très propre à augmenter son amitié.

On

On peut dire auſſi qu'elle augmentera celle que nous leur portons. Ces ſacrifices de nos autres gouts déſordonnés laiſſent un vuide dans nôtre ame qui ſe remplit d'abord par les ſentimens de l'amitié. Ce que nous retranchons à un de nos gouts eſt la meſure du gain que fait un autre gout ; à peu près, comme la perte d'un de nos ſens corporels rafine & fortifie les autres ſens.

Si nôtre gout pour l'amitié ne va point juſques-là, nous ne ſommes pas dignes de l'amitié.

De ſorte donc que le conſeil de cacher toutes ces ſortes de défauts à ſes amis, revient dans le fond au conſeil de s'en corriger.

A préſent, il faut examiner la quatriéme & derniére eſpéce de défauts. Ils conſiſtent en des imfections & des foibleſſes preſqu'inſéparables de la nature humaine ; dépendant en grande partie du tempérament, de la ſituation où l'on ſe trouve, de l'éducation qu'on a reçue, & de quantité d'autres circonſtances qu'on ne ſauroit détailler.

Tels ſont quelques inégalités ou variations d'humeur, une différence de gout ſur certaines choſes, un degré moindre de génie & de pénétration, un caractére plus ou moins vif,

Digitized by Google

un manque de ſcience, des dehors moins revenans ou moins accueillans, la lenteur, la pareſſe, la malhabileté, l'abſence de quelques talens, & autres défauts.

Ce que nous pouvons en dire par raport à nôtre queſtion, ſe réduit aux réflexions ſuivantes.

D'abord nous ſupoſons que les inégalités d'humeur, par exemple, ne doivent pas être trop fréquentes, ni accompagnées de caprice & de bizarrerie; ce qui iroit à miner inſenſiblement l'amitié: il faut donc bien ſe garder d'en avoir de telles, ou de ſe les permettre avec ſes amis. Nous ne parlons ici que des variations peu fréquentes & légéres qui viennent plutot de la diſpoſition du corps que du caractére de l'ame.

Nos différences de gout, quelles qu'elles ſoient, celles même qui roulent ſur les plus petites choſes, ne doivent point affecter de ſe montrer: Et ſur-tout, il faut éviter en ce cas les diſcuſſions trop ſérieuſes & les plaidoyers avec ſes amis; de peur qu'on ne vienne à s'entêter, & enſuite à s'aigrir.

Ces différences de gout peuvent être l'objet d'un badinage doux & ingénieux, & ſervir de nourriture à la ſeule ſorte de raillerie permiſe en-

Digitized by Google

entre amis, qui réjouit autant celui qui en est le sujet que celui qui en est l'auteur.

Il n'est permis à la paresse de se montrer que dans les choses où les intérêts de nos amis n'entrent pour rien. Ce défaut doit leur être caché avec soin quand il s'agit de les servir; c'est-à-dire qu'il faut prendre alors de l'activité.

Tels amis veulent de l'accueil; tels autres ne s'en soucient point. Il convient de les servir chacun à leur maniére. En gros, l'accueil est toujours plus sûr que la froideur.

Avec ces distinctions qui coutent peu à la vraye amitié, on verra facilement ce qu'il est à propos de taire ou de découvrir.

Nous ne faisons point de distinctions semblables sur les autres défauts contenus dans cette derniére classe, parce qu'ils ne dépendent pas de nous, & que d'ailleurs ils sont moins nuisibles à l'amitié.

Mais nous croyons devoir remarquer que tous ces défauts-là, excepté dans les cas où ils sont restraints par les devoirs de l'amitié, ne sont point obligés de se cacher à nos amis.

Déja la chose n'est guéres possible, vû l'étroite liaison, les familiarités du commerce & la fréquentation continuelle qui se trouvent entre amis.

Ensuite, quand la chose seroit possible, on ne le devroit pas, pour plusieurs raisons.

Ces sortes de défauts, expliqués comme nous l'avons fait, ne sont pas de nature à nous faire perdre l'estime & l'affection d'un ami équitable. Lors qu'ils ne viennent point de malice, & qu'ils ne nous empêchent point de remplir les fonctions de l'amitié, ils nous laissent le même droit au suport des autres qu'ils ont eux-mêmes sur nous.

Pourquoi donc les cacherions-nous à nos amis? Si c'est par la défiance que nous avons de leur suport, c'est un sentiment qui leur est injurieux & qui doit être banni de la vraye amitié.

Si c'est par la crainte de leur causer du chagrin en leur montrant nos foiblesses; c'est un sentiment louable, & qu'on ne sauroit trop recommander, par l'utilité que nous en retirerions nous-mêmes; ce seroit un moyen de correction.

Mais si on ne peut s'en guérir absolument, nos amis sont destinés par la nature des choses à être les confidens de nos foiblesses & de nos vertus, aussi-bien que de nos peines & de nos plaisirs.

Et même, telle est la rélation qui se trouve

na-

Digitized by Google

naturellement entre nos foibleſſes & nos peines, entre nos ſentimens & nos beſoins, entre nos vices & nos plaiſirs, que nos amis ne ſauroient être les confidens des uns ſans l'être en même tems des autres.

Les droits réciproques de l'amitié ſont ſi grands, que c'eſt agir contre les principes mêmes de cette généreuſe & divine paſſion que de vouloir toujours ſe charger ſeul des ſoucis & des petits déſagrémens que nous attirent nos défauts, ſans en verſer une partie dans le ſein de nos amis. Et l'une des plus grandes prérogatives de l'amitié, c'eſt de ſervir à nôtre ſoulagement dans ce point-là.

Ajoutez que cette marque de confiance que nous donnons à nos amis, en leur découvrant avec franchiſe nos défauts, les touche & les diſpoſe en nôtre faveur. Elle eſt pour eux une preuve de nôtre ſincérité, un témoignage de nôtre modeſtie, & un garant du ſuport qu'ils peuvent attendre à leur tour de nôtre part.

Au contraire, les ſoins que nous prendrions pour les leur cacher, leur feroient peut-être penſer, s'ils les découvroient d'eux-mêmes, que nous uſons de déguiſement avec eux, ou que nous nous croyons parfaits. Et qui ſçait ſi

Digitized by Google

leur amitié tiendroit contre cette pensée?

On ne doit tromper personne, & encore moins ses amis. Et ce seroit les tromper que de ne se laisser voir à eux que par ses beaux côtés.

Sans dire qu'il y auroit peut-être du risque à trop éblouir les yeux d'un ami; s'il ne trouve rien à redire en nous, il sentira trop son infériorité; son affection pourroit alors dégénérer en respect, ce respect en crainte d'être méprisé, & cette crainte en envie. Du moins il s'éloigneroit du vis-à-vis pour ne pas être effacé.

Si la maxime de penser à haute voix avec nos amis est bien fondée, comme il le paroit; si l'aimable liberté qui fait l'ame & les délices d'un pareil commerce, n'est que l'interprétation même de cette maxime; c'est y manquer trop sensiblement, que de dérober à nos amis la connoissance de nos vrais sentimens & de nôtre situation actuelle.

Cette connoissance leur est même nécessaire pour les décider en mille occasions sur la conduite qu'ils doivent tenir avec nous: Et nous devrions la leur donner, ne fût-ce que pour prévenir les fautes qu'ils commettroient par ignorance, & qu'ils seroient sans doute aussi fâchés de commettre que nous le serions d'en souffrir.

D'ail-

Digitized by Google

D'ailleurs, il y auroit trop de gêne, & de contrainte dans le commerce de l'amitié, s'il faloit toujours s'effrayer des regards les uns des autres, & redouter quelque découverte.

Cette contrainte ne pourroit tenir avec tout le monde; nos défauts transpirent immanquablement dans la société. Mais il seroit bien étrange que l'on fût connu de tout le monde, & inconnu seulement à ses amis, ou qu'ils vinssent à aprendre des étrangers ce que nous sommes.

Leur ignorance là-dessus, & les bévuës, qu'elle occasionneroit, répandroient sur eux une sorte de ridicule dans la société, qu'il est de nôtre devoir de leur faire éviter.

Il nous importe aussi très souvent, pour le bien de nos amis, d'aprofondir leur situation & de sonder leurs peines. Ils ont quelquefois un poids dans l'ame dont ils craignent de se décharger; une fausse honte les empêche de nous faire des aveux humilians & de se prévaloir de nôtre secours. Quel est l'office de nôtre amitié dans ce cas? C'est de commencer nous-mêmes à leur confier nos fautes ou nos foiblesses; ce qui les encouragera à nous rendre aveu pour aveu.

Ce sera pour nous une grande douceur &

Digitized by Google

un grand repos d'eſprit, d'être perſuadés que l'on nous aime malgré les défauts qu'on nous connoit. Si nous les cachons, nous ne ſerons jamais bien certains d'être aimés perſonnellement, ni bien aſſurés de l'être toujours.

Qu'après la découverte qu'un ami a fait de nos défauts, il ne retire point ſon affection de nous, c'eſt la marque la moins équivoque de ſa fidélité & de la bonté de ſon cœur; & voila une découverte que nous faiſons à notre tour dans ſon caractére, qui ne peut que redoubler nôtre attachement pour lui.

Nous éprouverons auſſi quelque conſolation à voir que nos défauts ne ſont ni aſſez grands ni aſſez pernicieux, pour nous priver de l'attachement d'un homme de mérite.

Mais ſi ces défauts ſont de nature à nous faire craindre de perdre l'eſtime de nos amis, la découverte que nous leur en ferons deviendra chez nous un frein pour les réprimer, & & un éguillon qui nous animera à l'acquiſition des vertus qui nous manquent. Au lieu qu'au défaut de cette confidence, nous nous contenterions d'éluder leur attention pour nous ſatiſfaire à leur inſçû.

Il eſt évident que nous ne ſaurions mettre

Digitized by Google

en œuvre trop de moyens pour nous réformer & nous perfectionner. Or il est peu de moyens plus efficaces que celui des conseils & des remontrances de nos amis. Mais comment pourrons-nous profiter de leur secours en ce genre, si nous leur déguisons nos foiblesses & nos imperfections.

L'amour de Dieu doit être, il est vrai, le premier principe de nos sacrifices : mais il faut convenir aussi que la tendresse pure de l'amitié humaine ajoute souvent beaucoup de force aux instigations de l'amour divin.

Qu'est-ce donc qui donne tant d'efficace aux remontrances de nos amis ? Il me paroit que c'est comme un service qu'ils nous demandent quand ils exigent que nous nous corrigions : & c'est sans doute cette idée d'un service à leur rendre qui nous fait aimer leur correction, & qui lui donne du succès.

Après tout, à qui découvrirons-nous nos défauts ? Seroit-ce à nos ennemis pour donner matiére à leur malignité & à leurs brocards ? Seroit-ce à des gens toujours prêts à tirer avantage de nos foibles pour établir leur orgueil, & fonder leur impertinence sur les traits de nôtre modestie ? Seroit-ce à des indifférens, pour

les

les faire passer de l'indifférence au mépris ? Ou plutôt, ne sera-ce point à nos amis, dont les dispositions & les préventions empêcheront le mauvais effet de cette connoissance ? Ils ne la tourneront point contre nous-mêmes ; ils s'en serviront au contraire avec succès, soit pour pallier nos foibles dans le public & pour nous justifier contre les attaques de la médisance ; soit pour nous aider à guérir.

Si vous dites encore qu'il ne faut les laisser voir à personne, j'adopterai avec plaisir cette maxime, en l'entendant dans le sens déja indiqué, c'est-à-dire qu'il ne faut avoir aucun défaut. Car qu'est-ce qu'un défaut, sinon quelque travers dans nos discours & dans nos maniéres, qui va contre les régles de la vie, & qui occasionne des plaintes contre nous ?

En un mot, on ne sauroit trop inculquer cette maxime qui se tire de la définition même de l'amitié : c'est que dans toutes les choses qui ne blessent ni la bienséance ni la Religion, il faut penser, parler & vivre avec ses amis sans aucune réserve.

Au reste, on a dû comprendre par ce qui a été dit, que la meilleure maniére de découvrir nos défauts à nos amis, est de le faire par une con-

confidence douce & affectueuse, plutôt que par les actes de ces défauts mêmes.

Je conclus ce sujet en disant, Que pour les défauts grossiers & déshonorans, il n'en faut point; Que les vices du cœur qui en dénotent la corruption & la malignité, sont insociables & excluent par conséquent ceux qui les ont de toute prétention à l'amitié: Que les ridicules s'assortissent rarement & difficilement; Et qu'enfin, pour ce qui est des défauts compatibles avec l'essence de l'amitié, il est bien à désirer qu'on en ait le moins qu'il est possible, & qu'on prenne soin de s'en corriger; mais qu'il n'est ni nécessaire, ni utile, ni convenable de les cacher à ses amis; qu'il est même de nôtre intérêt & du leur, que nous nous laissions voir tels que nous sommes, excepté dans les cas où trop de franchise feroit violer nos devoirs envers eux. *

---

* Nous donnerons la seconde partie de cet Essai dans le volume suivant.

* * *

ARTI-

ARTICLE DEUXIEME.

Les Occupations des Hommes.

Songe. *

ME trouvant, il y a quelques jours, en compagnie, la converſation roula ſur les différentes occupations des hommes ; nous remarquames que les emplois de la vie conviennent bien peu au plus grand nombre de ceux qui les exercent. On attribua cela à l'ambition de quelques-uns, qui les porte à revétir un caractére qu'ils ne ſont pas en état de ſoutenir, ou à des circonſtances accidentelles qui les jettent dans des profeſſions qui ne s'accordent ni avec leurs talens ni avec leur inclination. Nous cenſurames tous la conduite de ces parens, qui ſont prendre à leurs enfans un train de vie opposé à un gout naturel, qui indique pour l'ordinaire le genre auquel ils ſont le plus propres. C'eſt à cela que nous attribuames, en grande partie, les progrès ſi lents des arts & des ſciences, tant de fautes qui ſe commettent dans

* Traduit de l'Anglois.

dans la vie, & tous ces actes de désespoir qui en sont les conséquences.

Une grande partie de la soirée se passa dans cet entretien; & chacun se retira pour aller prendre du repos; mais comme il faisoit extrémement chaud, & que mes sens étoient fort éveillés, il me fut impossible de me livrer au sommeil, de sorte que je repassai sur tout ce que nous avions dit pendant la soirée. Je me rapellai plusieurs exemples de gens dont les occupations ne sont point assorties à leurs talens, & des tristes effets qui en résultent. Je disois en moi même; Comme tous les hommes ont des idées différentes du plaisir & de l'honneur, qu'ils différent aussi dans leurs vuës, leurs gouts & leurs talens, & qu'ils ont cependant tous le désir ardent de plaire & de se distinguer, si on appliquoit convenablement ce principe, & que chacun s'occupat suivant son inclination & ses talens, quel bien le monde n'en pourroit-il pas retirer? Les Sciences & les Arts ne feroient-ils pas les progrès les plus rapides? Jusqu'où ne pousseroit-on pas les connoissances humaines! Les hommes ne se livreroient plus en esclaves, avec dégout & en murmurant, à des occupations qu'ils abhorrent; chacun

Digitized by Google

cun rempliroit avec joye ſa vocation ; le travail deviendroit le premier plaiſir ; l'application ſeroit trop générale pour être appellée une vertu ; & perſonne n'auroit honte d'un genre de vie qu'il auroit pris par gout & dans lequel il ne manqueroit pas de ſe diſtinguer.

Pendant que mon eſprit étoit entiérement livré à ces réflexions, le ſommeil me gagna inſenſiblement ; mais mon imagination ne s'endormit pas ; j'eus un ſonge qui, quoique mêlé d'abſurdités & d'extravagances, avoit cependant quelqu'analogie avec les penſées qui venoient de m'occuper.

Il me ſembloit que je réfléchiſſois encore ſur le même ſujet, lorſque je fus tout à coup enlevé dans les airs, & placé ſur l'Olympe, à la droite de Jupiter, qui me dit qu'il aprouvoit mes réflexions & qu'il alloit ſur le champ faire l'épreuve du changement que je déſirois ſi ardemment.

Il parla ; auſſi-tôt je vis une grande confuſion dans le monde qui étoit au deſſous de moi ; tout le genre humain étoit en mouvement, ſe diſpoſant d'obéïr à l'ordre de Jupiter.

Une multitude de *Nobles* commencérent d'abord à ſe dépouiller de leurs marques de diſtinc-

tinction, & à travailler aux métiers de maquignons, de cochers, de tailleurs, de joueurs d'instrumens & de charlatans. Je remarquai deux ou trois grands personnages qui ayant mis une veste blanche, une serviette autour de leur tête, & un tablier à leur ceinture, s'occupoient à perfectionner l'art de la cuisine. Quelques uns, parmi ces nobles, sans quitter leur rang, s'appliquoient à faire des découvertes, à éclairer l'esprit, à rectifier le jugement, à perfectionner le gout, à polir les maniéres, à former le cœur, & à contribuer par tous les moyens possibles à l'avantage de leurs semblables.

Je vis des Prélats respectables, qui, déchirant leurs vétemens épiscopaux, prenoient des habits rouges, & obtenoient bientôt les honneurs du petit & du grand triomphe; pendant que d'autres alloient se cacher dans la foule obscure des Clercs de paroisse & des Régens de village. Mais j'observai avec bien du plaisir que plusieurs qui sont de cet ordre sacré dans mon pays, étoient tranquilles au milieu de ce bruit general, & paroissoient destinés originairement à honorer les emplois distingués auxquels ils avoient été appellés.

Plu-

Digitized by Google

Plusieurs graves vieillards posoient leurs robes d'écarlate & se retiroient dans des maisons religieuses; je vis avec surprise que de simples particuliers mettoient les robes que ces vieillards venoient de quitter; ils avoient vécu jusques-là dans la retraite, & n'avoient osé, par modestie, se présenter pour remplir des postes aussi importans. Mais ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir des Militaires quitter leur uniforme, & paroitre, avec bien plus de graces, vétus de longues robes d'écarlate. Quelques hommes de robe, pour lesquels j'avois toujours eu beaucoup d'estime & de respect, m'en paroissoient plus dignes que jamais. Il y en eut un, entr'autres, qui me frapa extrêmement, lorsque je le vis quitter le siége de la Justice qu'il avoit occupé avec un aplaudissement general, jusques à ce que j'eusse vu qu'il entroit dans un corps plus considérable, & qu'après être entré dans le cabinet de son Prince, il revint dans la grande sale où je l'avois d'abord vû: je me convainquis de l'étendue de ses talens, en voyant qu'il étoit également propre à toute sorte d'emplois.

Plusieurs Critiques rassemblés au Caffé de *Bedford* furent en un instant changés en quincailliers

tailliers de *Cheapside*. Les Traducteurs & les Commentateurs faisoient de fort bons Savetiers. Le carosse d'un fameux Médecin fut transformé tout-à-coup en chariot, & lui en exécucuteur de la Justice, mettant la corde au col d'un criminel. Je vis deux fameux Chirurgiens de ma connoissance en manches & en tabliers bleus qui faisoient briller leur adresse dans la Tuerie à côté du bureau des vivres. Un respectable Ministre, qui prêchoit dans la campagne à un nombreux auditoire, se recueillit un moment en lui-même, & sortit un assortiment de gobelets & de balles, & fit plusieurs tours d'adresse avec une facilité étonnante. Un Historien fut tout à coup changé en un faiseur d'almanachs, un autheur de Roman en un diseur de bonne avanture, & un Poëte en forgeron. De jolis Cavaliers étoient très utilement employés à faire des nœuds, & des confitures au vinaigre & au sucre. Nos belles Dames restérent telles qu'elles étoient; Jupiter avec toute sa puissance ne pouvoit (sans changer entiérement leur nature) leur assigner un emploi qui les rendit utiles au genre humain.

Je vis un grand nombre de Princes & de Monarques qui se débarrassoient du fardeau du scep-

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

tre & de la couronne, & qui devenoient, avec bien du plaiſir, de ſimples particuliers. Quelques-uns ſe mettoient à la tête de troupes de bandits, formées de procureurs, d'officiers publics & de collecteurs de l'acciſe. Leurs premiers Miniſtres avoient preſque tous l'honneur d'être leurs premiers Lieutenans; ſouvent même ils commandoient en chefs, pendant que les courtiſans ſe rangeoient en file devant eux. Avec quel plaiſir n'obſervai-je point un Monarque auguſte & vénérable, entouré d'une jeuneſſe dont l'air étoit des plus aimables! Il portoit une triple couronne ſur ſa tête, ſur laquelle un Ange avoit la main; on liſoit cette inſcription, *Pour un Peuple reconnoiſſant & affectionné.*

Les boutiques ſe rempliſſoient de gens de diſtinction; & pluſieurs de ceux qui les occupoient, ſortoient de derriére leur banque pour aller remplir des poſtes diſtingués.

La nobleſſe étoit toute changée dans le monde; car perſonne n'oſoit prétendre à un titre de ſupériorité, s'il ne ſe ſentoit pas réellement ſupérieur en mérite & en vertu.

Au milieu de tout ce fracas, je fus frapé à la vuë d'une troupe de beautés & de femmes

du

du premier ordre, qui, bien persuadées qu'elles avoient reçu une éducation convenable, s'enfermérent dans des temples consacrés à Vénus, assurées d'y recevoir l'encens & les hommages de tout le genre humain. D'autres d'un rang inférieur, & d'une réputation moins étendue, continuoient tranquillement leurs travaux domestiques, & restoient ou à leur aiguille ou à leur toilette. Mais ce fut avec un secret orgueil que je remarquai que quelques-unes de mes chéres concitoyennes quittoient leurs cabinets de toilette & leurs assemblées de jeu, venoient dans le Public, & aspiroient à la réputation & aux honneurs. J'observai en particulier une Dame, qui, poussée par une impulsion sacrée, s'avança d'un air modeste, pour occuper la place de Recteur dans un de nos colléges; mais trouvant à la porte quelques jeunes gens qui plaisantoient en la regardant, elle rougit, se retira avec un air de pitié qui n'étoit pas mêlé de mépris, & retournant dans sa chére retraite, elle se contenta d'y faire tout le bien qui fut en son pouvoir.

La face des affaires étoit totalement changée; tous les grands emplois étoient remplis par des gens capables de porter le glorieux fardeau

Digitized by Google

des honneurs, qu'ils acceptoient, non pour leur intérêt particulier, mais par amour du bien public. Les artifices & les séductions étoient enfin bannies des communautés; car, comme on ne pouvoit persuader à aucun homme de prendre un emploi qu'il sentoit bien ne pouvoir pas remplir, le mérite seul élevoit aux dignités.

Une paix & une tranquillité universelle régnérent sur la terre. Les Sciences & les Arts faisoient tous les jours des progrès étonnans. Chacun ambitionnoit d'exceller en quelque chose; rien ne faisoit deshonneur à quiconque s'acquittoit bien de ce à quoi il s'occupoit. En un mot, il sembloit que l'âge d'or des Poëtes reparoissoit sur la terre. Mais lors que je réfléchissois avec admiration & avec joye sur ces brillantes révolutions, je fus réveillé tout à coup par un grand bruit, & je me retrouvai dans un monde aussi plein que jamais de folie & d'absurdités.

ARTICLE TROISIEME.

CLEON,

OU

LE PETIT-MAITRE ESPRIT-FORT.

Anecdote morale.

CE n'eſt pas toujours une ſecrette affinité dans les ſentimens, qui produit l'amitié. Souvent un *je ne ſçai quoi* qu'on ſent & qu'on ne peut exprimer, influe ſur toutes les fonctions de la raiſon, guide ſon jugement, lui interdit un examen ſcrupuleux, & lui fait entrevoir un rapport éloigné d'humeur, de goût, de caractére, qui rend à ſes yeux l'objet aimé vraiment digne de l'être; c'eſt ainſi que nous pouvons aimer, ſéduits par une reſſemblance idéale, & quelquefois encore par l'envie de reſſembler à nos amis. Dans l'un & dans l'autre cas nous fondons ſur l'eſtime; cependant j'aimois Cléon, & Cléon n'en étoit pas digne.

Digitized by Google

L'œil le plus pénétrant auroit eu peine à trouver en nous la moindre parité. Semblable à ces ruisseaux qui découlent d'une source pure, mais qui se chargent dans leur cours d'un limon grossier qui trouble leur clarté, ses actions copiées sur de mauvais modéles étoient indignes d'un honnête-homme, & son fonds étoit excellent. Il n'étoit vicieux que parce qu'il avoit dit, *je veux l'être.* Assez malheureux pour appuyer ses foiblesses par des principes, il s'égaroit en voulant se persuader qu'il suivoit le droit chemin. Il aspiroit enfin à cette funeste sécurité, objet des vœux des libertins, & leur plus fatale punition; mais trop éclairé pour être véritablement Déiste, & trop peu pour résister à des sophismes qui favorisoient ses passions, son cœur étoit livré à des remords vengeurs qu'il s'efforçoit en vain de dissimuler par un extérieur tranquille; je pénétrois à travers cette écorce trompeuse, guidé par l'amitié; & je rougissois souvent en voyant tant de honteux combats. Certes, dit avec grace *Montaigne*, en son vieux langage, *c'est un subject merveilleusement vain, divers, & ondoyant, que l'homme.* En effet, quel mélange étonnant de grandeur & de bassesse, de science & d'obscurité, de ver-

tus

tus & de vices ! Que ce Roi des animaux, ce pére des arts qui croit que tout a été fait, ou pour son plaisir ou pour son utilité ; que cet être * orgueilleux est souvent plus digne de pitié que d'envie ! Telles étoient à peu près mes réflexions, un jour que j'attendois Cléon dans son cabinet. Dans cette espéce d'égarement où l'esprit embrasse une infinité d'idées, mes yeux se fixérent sur un papier où je lus ces mots : JOURNAL DE MA VIE. Ma curiosité excitée par ce titre, j'ouvris avec empressement ; Cléon y quittoit le masque, & se montroit à lui-même tel qu'il étoit. Les traits du tableau conviennent à nos prétendus *Esprits-Forts* ; puissent-ils, en voyant la peinture fidéle de leurs ridicules, prendre la salutaire résolution de s'en corriger ! Les voici tels que la mémoire me les offre.

Du premier Novembre. » Je suis à la cam-
» pagne, parce qu'il n'est pas du *bon air* de res-
» ter à la Ville pendant les Fêtes. On me croit
» en partie avec la jeune *Celiante* ; la vérité est
» que je suis seul dans un donjon, où je m'en-
» nuie *à périr*.

* Aussi dans le systême de M. J. J. R. une bête un tant soit peu raisonnable, se gardera bien d'envier l'humanité.

Du 3. » Je reviens à Paris, & je répans le » bruit que je me suis délicieusement amusé. » La vieille Présidente m'a fait des *mines*; j'ai » fait la partie de l'*adorable Baronne*; j'ai per- » du en dépit du plus beau jeu du monde; je » lui ai baisé la main, elle a souri. *Du soir à* » *l'Opéra*. C'étoit du plus antique, de cette » musique surannée qui *s'ajuste* si bien aux fa- » deurs de *Quinaut*. *J'ai rabattu aux Français*, » on *étoit au quatrième* Acte de la *Semiramis de* » *Voltaire*; j'ai apperçu heureusement le Mar- » quis de P.. *le Phenix des Persifleurs*, qui fai- » soit des contorsions horribles en s'écriant, » que les revenans ne sont bons que pour faire » peur aux enfans; sans cela j'allois applaudir: » juste Ciel quel ridicule me serois-je donné là! «

Du même jour. » Souper avec la petite R.. » débauche de *Champagne*; dépense de cent » louis. «

Du 4. » J'ai une grosse fiévre, & suis obli- » gé d'emprunter trente pistoles d'un Usurier. «

Du 5. » Je réfléchis. Mon ami C.. (*) m'est » venu voir; il a parlé morale, je crois qu'il » a raison. La vie que je méne commence à » me peser beaucoup; je n'aurois jamais cru » qu'on

(*) Cet ami là, c'étoit moi.

» qu'on eût tant de peine à être singulier. Je
» passe dans bien des cercles pour un homme
» de goût ; on approuve presque toujours ce
» que je trouve bien, & ce que je juge *détes-
» table* est généralement déprimé. Mais, l'a-
» mour-propre à part, suis-je digne de cette
» réputation ? Quelques termes *scientifiques* ra-
» massés au hazard & employés sans choix, un
» ton décisif qui interdit toute objection, une
» certaine adresse à saisir le côté qui peut don-
» ner lieu au *sarcasme*, & le mince talent de
» ridiculiser impitoyablement, voilà tout mon
» mérite : ce n'est pas celui d'un homme de
» goût, ou je suis bien trompé. Je ne mérite
» pas davantage la réputation d'esprit-fort. Que
» je la paye cher cette réputation, & que de
» remords suivent les paroles téméraires que je
» prononce tous les jours ! Je croyois, en se-
» couant le frein gênant de la Religion, pou-
» voir goûter tous les plaisirs. Hélas ! tous les
» plaisirs me fuyent ; si j'en trouve, je les achéte
» aux dépens de mon bien, de mon repos, de
» ma santé. Je maudis R ** & le vin de Cham-
» pagne ; je suis encore au lit.

Du 6. » L'Abbé de ** est venu me voir ; il
» a *turlupiné* le Marquis Dès ** notre ami. Il

» pré-

Digitized by Google

» prétend qu'il est en retraite, & qu'il a peur de
» l'enfer. Il n'y a pas d'enfer, m'a-t-il dit.
» Si c'est un Dieu qui nous a créés, il ne nous
» rendra pas éternellement malheureux; si nous
» sommes produits comme les plantes, par un
» jeu de la Nature, nous rentrerons dans le
» néant comme elles, après la dissolution des
» parties organiques qui constituent nôtre être.
» Si *, &c. &c. C'est un excellent raisonneur
» que cet Abbé-là. Ah! que je voudrois qu'il
» eût raison! «

Du 7. » J'ai rencontré au Palais Royal le pe-
» tit Conseiller B**; il ne me connoissoit que
» depuis quelques jours; il falloit soutenir ma
» réputation vis-à-vis de lui: Je l'ai fait en dé-
» chirant impitoyablement toutes les femmes
» qui décoroient cette délicieuse promenade;
» celle que je ne connoissois point du tout n'é-
» toit point à l'abri des traits calomnieux que
» je lançois indifféremment; je la regardois
» fixement. Rougissoit-elle? c'étoit une preu-
» ve non équivoque de la foiblesse qu'elle avoit
» eue pour moi. Détournoit-elle les yeux?
» elle

* Je me crois obligé pour la satisfaction de mes Lecteurs de retrancher ici un tas de Sophismes, opposés à la Religion & au bon sens.

Digitized by Google

» elle craignoit de rencontrer les miens. Lui » arrivoit-il de sourire ? j'en concluois que loin » d'être fâchée, elle étoit prête à m'accorder » de nouvelles faveurs. *Celise* passa. Ah ! pour » Celise, dit le benêt B**, c'est une honnête » femme, n'est-il pas vrai ? Oui, oui, fort » honnête femme, répondis-je ; mais *il* * *en* » *est peu qui ne se lassent de leur métier*. Cette » Celise...... Eh ! voyez-vous ? (Elle se ca-» choit le visage avec son éventail) le beau » séxe n'a pas encore étouffé la voix de la pu-» deur ; un simple souvenir, une action de vis-» à-vis, une bagatelle, un rien. Ah, c'est » étonnant ! *Nota*, que l'expression n'étoit pas » assez forte, & qu'en pareille occasion le Mar-» quis de P** a dit, *cela est miraculeux*. «

Du 8. » Le mot d'amour dans les anciens » Romans est une pure fadeur qui ne signifie » rien. Dans les modernes il exprime une in-» décence, & c'est généralement sa signification. » Dire à une femme, je vous aime, c'est lui » dire, *je vous désire*. Cependant il est telle » femme qui ne s'éfarouche pas d'un *je vous* » *aime*, & à qui *je vous désire*, donneroit de » fu-

* Maxime de M. le Duc de la Rochefoucault.

» furieuſes vapeurs, rien n'eſt plus incon-
» ſéquent. J'ai lû ce matin un petit Livre où
» les préjugés ſont bien maltraités; c'eſt en
» groteſque la plus jolie choſe du monde. Des
» peintures ſaillantes, un coloris neuf, un pa-
» pillonnage d'idées; voilà les ouvrages qui font
» fortune. J'ai vû plus d'une fois *Angola* ſur
» une toilette, tandis que *la Bruière* n'avoit pû
» traverſer l'antichambre; il eſt vrai que ce der-
» nier eſt déja vieux, & qu'on n'aime plus gué-
» res un Auteur qui met le bon ſens par-tout.

Du même jour. » J'ai été chez *Lucinde*; elle
» eſt arrangée avec le Comte de.... depuis
» huit jours. Le Chevalier de .... l'a priſe
» quelque tems & l'a quittée pour une Fi-
» nanciére qui lui a prêté beaucoup d'argent.
» Lucinde m'a aſſuré que le Chevalier l'au-
» roit encore, s'il ne lui étoit déſerté huit
» Cavaliers, & ſi la mortalité ne s'étoit miſe
» dans les chevaux de ſa Compagnie; je l'ai
» trouvée charmante au poſſible; une paru-
» re négligée prêtoit une grace indicible à
» la taille du monde la mieux priſe; certain
» air enfantin, un coup d'œil fripon, ces riens
» momentanés, ces graces d'attitudes qui ſe
» font ſentir ſi délicieuſement & dont l'art con-
» ſtitue

» ſtitue la jolie femme. Tout cela étoit dans » Lucinde, & j'y ai vû tout cela avec tranſ- » port. Je m'enflamme aiſément ; en un quart- » d'heure je l'ai aimée à la fureur. On m'a » ſouffert ; j'ai *lutiné* malgré les, *finiſſez donc*, » *vous êtes d'une folie inſoutenable. Eh, mais* » *vous n'y penſez pas. Vous m'excédez, j'ap-* » *pellerai ; c'eſt tout de bon* .... C'étoit tout de » bon en effet. *

Du 9. » J'ai trouvé chez la vieille Baronne » deux hommes mal vêtus, qu'aux yeux ha- » gards, à l'accueil ſombre, à la mine éthique » j'ai reconnus ſans peine pour Philoſophes. » Nous avons beſoin d'un peu de Philoſophie » *nous autres*, qui nous décorons du glorieux » titre d'*Etres penſans*. J'ai donc écouté atten- » tivement ; mais voyant qu'il n'y avoit point à » profiter avec eux, que l'un vouloit qu'il y ait » du vuide, l'autre que tout ſoit plein ; que » celui-ci expliquoit par le moyen de la ma- » tiére ſubtile, ce que celui-là croyoit un

» effet

* Ici Cléon donnoit carriére à ſon imagination, encore échauffée par le ſouvenir du plaiſir qu'il venoit de goûter. Peut-être eſt-il des Lecteurs que cet endroit que je ſupprime pourroit amuſer ; mais c'eſt payer trop cher des ſuccès, que de les acheter aux dépens des mœurs.

Digitized by Google

» effet de l'attraction; j'ai pris la parole avec
» hauteur; j'ai nié l'une & l'autre opinion. Je
» les ai assommés d'un déluge d'expressions guin-
» dées, & sans leur donner le tems de répli-
» quer, j'ai conclu par traiter tout de fadaise;
» & suis sorti, en les laissant bien éloignés de
» soupçonner mon ineptie, & de croire qu'ils
» avoient eu affaire à un Philosophe qui n'avoit
» lû que la Pluralité des Mondes & quelques
» fragmens de la Philosophie du bon sens. «

Du 10. » Oh, le trait est trop fort! Je le
» pardonnerois à un Hottentot. Mais un Fran-
» çais aimer sa femme à la rage, avoir la mê-
» me maison, le même domestique, la même
» table, le même équipage, le même lit!...
» oui le même lit!... le lit sur-tout!... ah!
» je ne sçaurois digerer ce lit-là. Je l'ai vû ce
» couple fidéle, fait plutot pour habiter les
» bords du Lignon que les rives de la Seine;
» je l'ai vû dans un Cercle où certainement cet-
» te espéce étoit très-rare. Les brocards pleu-
» voient sourdement. Cependant je n'ai remar-
» qué aucune altération; une joye paisible étoit
» peinte sur le front d'*Ariste*, & sa *digne moitié*
» sembloit puiser chez lui l'enjouement qu'el-
» le communiquoit insensiblement à tout ce qui
» l'en-

Digitized by Google

» l'environnoit. Tout considéré, ces gens-là » pourroient bien être heureux?..« Oui sans doute, ils le sont, m'écriai-je, en voyant entrer Cléon; Ariste a trouvé le vrai bonheur, tandis que tu poursuis une ombre vaine qui t'égare de plus en plus. Ose penser, & tu reconnoitras le vuide de ta conduite; tu n'estimeras le génie qu'autant qu'il sera décoré par la vertu; tu plaindras l'usage indigne que quelques Auteurs en ont fait; tu seras mille fois plus satisfait d'un *je l'aime*, que d'un *je l'admire.* Respectant le voile salutaire qui couvre nos yeux, tu verras que nous en sçavons assez pour être heureux; & méprisant les foibles argumens de l'Abbé de **, argumens auxquels on a cent fois répondu, & assez absurdes pour ne pas mériter d'être réfutés; tu n'écouteras que le témoignage de ta conscience, ce Tribunal respectable auquel tu dois tout rapporter; ne m'oppose pas qu'elle est plus souvent l'écho de la coutume & de l'éducation, que le ministre d'un Dieu qui nous reproche des forfaits réels. Je sçai qu'un bon Musulman a des remords d'avoir manqué à l'ablution, comme un bon Chrêtien en ressent lorsqu'il a omis quelques points recommandés par sa Loi; mais ceci ne

prou-

Digitized by Google

prouve rien. On avoisine le crime de bien près quand on viole ouvertement les préjugés, & ceux que tu méprises sont fondés sur des principes incontestables. Alors, tu ne douteras plus que c'est le comble de la folie de vouloir se distinguer du général; qu'un ton imposant, un cocher brutal, un habit indécent n'ajoutent rien au mérite, & qu'un sage à pied est mille fois plus estimable qu'un fat mollement assis dans un équipage verni par *Martin*. Enfin, quand ton devoir t'appellera où tu devrois toujours être, c'est-à-dire, à la tête de ton Régiment, loin de t'occuper à séduire, loin de faire parade de tes triomphes sur un sexe plus foible que le tien, loin de porter la désolation dans une famille Bourgeoise, tu passeras ton tems à créer des soldats, tu le seras toi-même, tu leur inspireras l'humanité, cette vertu si nécessaire à la vraie valeur; tu feras des hommes de ces machines farouches, dressées pour la destruction du genre humain, & tu connoîtras qu'un Colonel ainsi occupé est bien plus cher à l'Etat, que cet oisif de Cour qui ne sçait que l'heure du lever du Roi & le Roman du jour.

C'est ainsi qu'emporté par un zéle ardent, je

Digitized by Google

je témoignois à Cléon combien sa conduite étoit mésestimable, il m'écoutoit, il paroissoit livré à des réflexions sérieuses. Le dirai-je? j'espérois l'avoir changé, & j'attendois avec impatience qu'il s'expliquat. Mais quelle fut ma surprise, quand avec un sourire forcé, il me proposa de l'accompagner chez la Marquise de **, à laquelle il vouloit faire partager le fardeau de son inutilité; je rejettai en vain sa proposition; il m'entraina. Nous montames en carrosse. La Marquise nous reçut avec un air libre qui caractérise plutôt la coquette, que *la femme du monde*, quoique l'un & l'autre termes soient synonimes aujourd'hui: je soutins mon caractére silencieux, lorsqu'on traite des sujets qui ne me conviennent pas, & jouai merveilleusement le rolle d'un spectateur taciturne, au hazard de donner à la Marquise une très-mince idée de mon esprit & de mes lumiéres. Après avoir épluché quelques petites avantures scandaleuses, & effleuré la critique de la piéce nouvelle, la conversation se tourna insensiblement du côté de la morale....

» La singuliére morale! dit Cléon, on n'a qu'à
» l'écouter, *nos jolies femmes*, *nos femmes com-*
» *me il faut*, *nos femmes à prétentions*, met-

» tront bientôt bas les mouches, ces nuances
» agréables qui font si bien sortir la peau. El-
» les deviendront naturelles, & c'est une sotte
» chose que la nature toute pure. Mais voici
» qui est bien pis, la gorge, ce centre volup-
» tueux où viennent aboutir tant de regards
» enflammés, la gorge sera scrupuleusement
» voilée. Il feroit beau voir nos premiéres lo-
» ges tapissées de femmes à *respectueuses*: que
» dis-je? nous n'irons plus qu'au sermon, &
» encore à quels sermons! Il est de *jolis* * *Ser-*
» *mons* faits pour de *jolies femmes*. Mais il ne
» faudroit écouter que ces Sermons qui con-
» vertissent. Nos chaires retentiroient de ces ca-
» pucinades où sans doute il entre beaucoup
» de zéle, mais où nous ne trouverions ni ces
» comparaisons ingénieuses, ni ces tours Aca-
» démiques, ni ces légéres peintures du vice
» qui nous affectent, nous émeuvent & nous
» éloignent de la vertu. On nous prêcheroit
» l'Evangile; & sçavez-vous ce que c'est que
» l'Evangile, Madame? C'est d'une simplicité....
» Ce n'est pas là tout, la médisance seroit pros-
» crite. Nous parlerions de la pluie & du beau
» tems; encore prétend-on que les paroles
» inu-

* Bagatelles Morales, par Mr. l'Abbé Coyer.

» inutiles seroient des péchés. Ainsi vous le » voyez, Madame, plus de conversation. Il » faudroit penser à tout moment, & c'est un » rude métier quoi qu'on en dise : arranger des » idées, les comparer les unes avec les autres, » & juger, tout cela demande un certain tra- » vail qui fatigue. On a prétendu que nous pen- » sions toujours. Je suis un être très-pensant, » moi, mais je ne crois pas cela. « Ni moi, répondit la Marquise; je vous assure, *Chevalier*, que la plus grande partie du tems, je ne pense point du tout : * je n'en suis point fâchée, car cela doit furieusement user l'esprit. » Vous avez raison, Madame, reprit Cléon, » cette opinion est d'une folie déterminée, on » nous verroit réduits à entamer des lieux com- » muns d'histoire. Ces fémillans Auteurs qui » brillantent tout ce qu'ils touchent, ces Li- » vres remplis de riens aimables. Les Cana- » pés, les Sophas, les Bibi céderoient bientôt » la place à l'Histoire de France, à l'Histoire » Ancienne, à l'Histoire Romaine, à l'Histoi-

* La Marquise avoit raison. Penser à rien, c'est ne point penser, dit le Pére Mallebranche, *Recherche de la Vérité*, *Tom.* 2. *Liv.* 4. Combien de Marquises sont dans le même cas !

» re « ... Pour l'Hiſtoire Romaine, dit la Marquiſe, j'en ai lû quelque choſe, c'eſt où il eſt parlé du viol de Lucréce. » Oui, repliqua Cléon, » & de l'enlévement des Sabines, qui » plus eſt ... Oh, les beaux traits d'hiſtoire me » frappent! C'étoit une Cour bien galante que » la Cour d'Auguſte; elle a produit de grands » hommes cette Cour. On parle beaucoup d'un » certain Lucréce qui mettoit le ſouverain bon- » heur dans les plaiſirs. L'aimable Philoſophie! » c'eſt auſſi celle des grands hommes. Qui » ſçait jouïr ſçait tout. Les animaux ſont nos » Philoſophes à cet égard. Abandonnons, Ma- » dame, ce rigoriſme outré à ceux qui auront » la bonhommie de s'en contenter. Employez » toujours cet art charmant qui embellit la na- » ture; gazez vos appas, j'y conſens, mais » que ce ne ſoit que pour aiguiſer les déſirs & » rendre les tentations plus piquantes. Vous » le ſçavez, Madame, votre réputation en dé- » pend. Une femme qu'on ne déſire plus eſt » une femme morte pour la ſociété, & qui n'a » d'autre parti à prendre que celui de la dévo- » tion: ce parti là n'eſt pas fait pour votre âge, » la volupté doit en remplir tous les inſtans. » Mon Cuiſinier eſt à ma petite maiſon, je

» veux

Digitized by Google

» veux vous donner des leçons de galanterie ; » venez oublier avec moi les Moralistes & leur » sequelle.

A l'envi de tes yeux, voi comme ce vin brille ;
Verse m'en, ma Philis, vien noyer de ta main,
Dans sa mousse qui petille,
Les soucis du lendemain.

Ils partirent en chantant, & je m'éloignai, replongé dans des réflexions qui ne tournoient guére à l'avantage de l'espéce humaine. Voi- » là l'homme, me disois-je ! à quoi lui sert la » faculté de raisonner, s'il agit comme s'il ne » raisonnoit pas ? D'ailleurs, comme le dit M. de Boissy, dans sa charmante Comédie de l'Homme du jour :

Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.

Et nous croyons toujours l'avoir de notre côté, même quand nous nous en éloignons le plus. Foible pilote, elle nous gouverne dans des tems sereins ; mais au moindre orage le gouvernail échappe de ses mains, & elle-même fait naufrage avec nous. Que *Pascal* faisoit bien d'enseigner aux hommes à se haïr, & que *M. de Voltaire* a tort de leur apprendre à s'aimer ! Alors je me rappellois ces beaux vers de *Pope* dans

Digitized by Google

ſon Eſſai ſur l'Homme, ſi élégamment traduit par M. l'Abbé *du Reſnel.*

Tantôt de ſon eſprit admirant l'excellence,
Il penſe qu'il eſt Dieu, qu'il en a la puiſſance;
Et tantôt gémiſſant des beſoins de ſon corps,
Il croit que de la brute il n'a que les reſſorts.
Ce n'eſt que pour mourir qu'il eſt né, qu'il reſpire,
Et toute ſa raiſon n'eſt preſque qu'un délire.
S'il ne l'écoute point, tout lui devient obſcur;
S'il la conſulte trop, rien ne lui paroit ſûr.
Cahos de paſſions & de vaines penſées,
Admiſes tour à tour, tour à tour repouſſées,
Dans ſes vagues déſirs, incertain, inconſtant,
Tantôt fou, tantôt ſage, il change à chaque
inſtant;
Egalement rempli de force & de foibleſſe,
Il tombe, il ſe reléve, & retombe ſans ceſſe.
Seul il peut découvrir l'obſcure vérité,
Et d'erreur en erreur il eſt précipité.
Créé maître de tout, de tout il eſt la proie;
Sans ſujet il s'afflige, ou ſe livre à la joie;
Et toujours en diſcorde avec ſon propre cœur,
Il eſt de la nature & la honte & l'honneur.

Il étoit tard. Je me mis au lit, après avoir pris un repas frugal qui m'entretint dans ma miſan-

Digitized by Google

fantropie. Quelle différence de situation ! Cléon passoit les heures rapidement, flottoit sur une mer agitée, & épuisoit les sensations. Le désir aussi-tôt formé que satisfait, émoussoit ses plaisirs & l'approchoit de la satiété ; & moi tranquille dans le port j'envisageois les dangers qu'il couroit. Le sommeil me surprit dans ces idées. On vint l'interrompre le lendemain à la pointe du jour. Cléon est à l'extrémité, me dit-on, il pleure entre les bras d'un Cordelier qui le confesse, & il a donné une grande partie de son bien à ces Moines qu'il avoit déprimé si souvent, tandis qu'il se portoit bien. Je m'habillai à la hâte pour embrasser encore cët ami, si différent alors de ce que je l'avois vû, il y avoit quelques heures. J'y courus. Hélas ! il n'étoit déja plus. Je méprise depuis ce jour tout homme qui croit, comme s'exprime le Marquis d'*Argens*, se rendre respectable en attaquant ce qu'on doit le plus respecter, & pense s'élever au-dessus de l'humanité, en agissant d'une maniére qui l'approche de l'état des bêtes.

* * *

Digitized by Google

ARTICLE QUATRIEME.

LETTRE

Sur l'Epopée Françoise.

SUr la fin du régne de Louis XIII. & au commencement du régne de Louis XIV. le Démon de l'Epopée brouilla tous les cerveaux François ; la trompette héroïque rendoit de toutes parts les sons les plus aigres & les plus rauques : un mauvais Poéme Epique étoit alors aussi commun que l'est aujourd'hui une mauvaise Tragédie ; tout le monde s'en mêloit jusqu'aux Carmes.

Le Révérend Pére Pierre de Saint-Louis, Religieux Carme de la Province de Provence, annonce galamment,

Qu'il chante dans ses vers une Dame de marque ;

comme M. Thibaudier déclare qu'*une personne de qualité ravit son ame.* Cette Dame de marque n'est autre que la Magdeleine, dont le Poëte décrit la pénitence au désert de la Sainte Baume ;

Il prend pour exalter son magnifique nom
La trompette sonnante & le bruyant clairon.

Il

Digitized by Google

Il s'assure que . . . .

Les Cieux seront ravis & la terre charmée
D'un volume volant avec la renommée.

Il nous apprend que cette illustre Pécheresse & Pénitente l'a tenu en travail, & la presse en attente;

Pendant neuf fois neuf mois portée en son cerveau,
D'où comme une Pallas elle sort de nouveau.

Magdeleine ne fut point la même à Jérusalem & à Marseille;

Jérusalem la vit comme sa Pécheresse,
Et Marseille l'ouït comme sa Prêcheresse;
La premiére abhorra ses vains déportemens.
La seconde admira ses saints emportemens.

On sçait trop quelle fut la premiére conduite de Madeleine:

Mais enfin Dieu changea ce charbon en rubis,
La corneille en colombe & la louve en brebis,
Un enfer en un ciel, le rien en quelque chose,
Le chardon en un lis, l'épine en une rose;
En grace le péché, l'impuissance en pouvoir,
Le vice en la vertu, le chaudron en miroir.

Elle passa trente ans dans les bois à pleurer ses péchés:

Ces bois la font passer pour une Hamadryade,
Ses larmes font penser que c'est une Nayade:
Venez donc, curieux, & vous rencontrerez
Une Nymphe aquatique au milieu des forêts.

Digitized by Google

Magdeleine convertie fut une ſainte & fidéle Veſtale,

Qui conſerva ſi bien le feu qui la brûloit,
Qu'il ne fut point éteint par tant d'eau qui couloit.

Les Anges étoient les charmans conſolateurs de cette charmante inconſolable dans ſa ſolitude.

Au reſte, le Pére de Saint-Louis n'eſt pas tellement occupé de ſon Héroïne, qu'il ne l'oublie quelquefois pour parler de lui-même; il nous avertit qu'il n'a pas toujours été Carme ni dévot, qu'il a eu des Maîtreſſes & en aſſez grand nombre; Lucrèce qui jouoit ſi bien des yeux & du luth; Valberinte, autrefois le ſujet de ſes vers & de ſes peines; Laure à la treſſe d'or, Laure la chére ſœur de ſon cher Alidor: il convient d'avoir fait pour ces belles quantité d'ouvrages ſatyriques, impurs, impertinens, volages, dont il ſe repent & qu'il déſavoue.

Après cette confeſſion moitié humble, moitié gaſconne, il revient à Magdeleine, qui ſera, dit-il, déſormais ſa Clio & ſa Diane: puis il retourne à lui-même & à ſon Livre, voulant

Qu'aux villages, aux champs, aux villes, aux cités,
Ses vers ſoient lus, relus, cités & récités,
Qu'en toutes les maiſons, dans toutes les familles,
Ils

Ils soient appris par cœur des garçons & des filles,
De tous les Pélerins & des passans aussi.

Quoiqu'il ait dit adieu à toutes les Divinités Payennes, il adresse pourtant encore un petit mot d'invocation à la Lune, parce qu'il a lû dans Virgile,

Carmina de cœlo possunt deducere Lunam.

Intéressez vous, lui dit-il, à cette grande affaire,

Et quittez votre Ciel pour venir m'éclairer,
S'il est vrai que les vers puissent vous en tirer.

Le Poëte équivoque ici sur le mot *Carmen*, avec une finesse dont il seroit superflu de relever la sottise. Il continue à prodiguer l'esprit, le ridicule, les allusions burlesques, les métaphores bizarres, les hyperboles gigantesques, le jeu perpétuel des pensées & des expressions. Il dit que les *ramages* des arbres s'accordent fort bien avec les *ramages* des oiseaux, & il fait rimer ces deux *ramages* ensemble, en prenant le premier dans le sens de rameaux; ce qui forme d'abord une espéce d'énigme, dont vous pouvez compter que le Poëte s'est fort applaudi dans le fond de son cœur: il appelle les

Digitized by Google

les Roſſignols & les Pinçons des luths animés, des orgues vivans, des ſirénes volantes : les arbres ſont de vieux barbons, de grands enfans d'une plus grande mére, d'énormes géans, des coloſſes éternels ; il leur reproche l'orgueil avec lequel ils s'élévent juſqu'au Ciel, ſans jamais avoir devant lui la tête nue ; il rend juſtice cependant à la droiture de leurs intentions, il convient qu'en regardant de ſi près le Ciel, ils n'ont deſſein ni de l'outrager ni de l'eſcalader ; ils ſont ſeulement d'aimables rodomonts & de beaux orgueilleux.

Ce qui réconcilie l'Auteur avec les arbres, c'eſt le déſintéreſſement avec lequel ils louoient pour rien à Magdeleine une maiſon de bois dans ſon déſert ; la Lune partageoit cette générosité ; elle fourniſſoit à la Sainte une lampe d'argent par un trou *tout-à-fait obligeant* ; autant en faiſoit le Soleil à ſon tour, & même avec plus de magnificence, car ſa lampe étoit d'or.

Cette double lampe étoit très-utile dans ce ſombre ſéjour, où l'on voyoit pour tous flambeaux les éclairs des yeux de la Sainte :

Qui ſont les bénitiers d'où coule l'eau-bénite,
Qui chaſſe le Démon juſqu'au fond de ſon gite.

Magde-

Digitized by Google

Magdeleine par la contemplation de son crucifix, apprend la Grammaire; elle frémit de voir que par un *cas* du tout déraisonnable, l'amour du Sauveur lui ait rendu la mort *indéclinable*, qu'à force d'être *actif*, il se soit fait lui-même *passif*.

Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait
De son *temps prétérit* qui ne fut qu'*imparfait*,
Temps de qui *le futur* réparera les pertes,
. . . .
Et le *présent* est tel, que c'est l'*indicatif*
D'un amour qui s'en va jusqu'à l'*infinitif*.
. . . .
Mais c'est dans un degré toujours *superlatif*,
Et tournant contre soi toujours l'*accusatif*;
Direz-vous pas après qu'ici notre *Ecolière*,
Faisant de la façon, est vraiment *singulière*,
D'avoir quitté le monde & sa *pluralité*?

Quoi qu'il en soit, Magdeleine méprisant les discours frivoles des mondains, continue le cours de ses études, & passe de la Grammaire à la versification: elle examine la *quantité* de ses péchés, elle les trouve *sans mesure*, *sans rime*, *sans raison*, *sans nombre & sans régle*. Elle entre en Rhétorique où sa langue lui sert moins que ses yeux; elle arrive enfin à la Philosophie. On s'en rapporte bien à l'imagination folle &

& indécente du Poëte pour trouver dans la contemplation du crucifix les Elémens de toutes les Sciences les plus profanes, même de l'Art Dramatique. On voit à la fin du second Chant une converſation fort agréable de Magdeleine avec l'Echo. La Sainte après lui avoir fait compliment de *réfléchir* ſi bien ſur tout ce qu'elle dit, quoiqu'elle ne parle jamais *qu'en l'air*, lui fait diverſes queſtions auxquelles l'Echo répond exactement.

Que fuyent les oiſeaux volans dans ces bocages? *Cages.*
Mais que fuyois-je moi de Dieu quand je l'avois? *La voix.*
Que dit-elle à mon cœur au bord de ce vieux antre? *Entre.*
Quels furent donc mes yeux à ceux des regardans? *Ardens.*
Comment pour ces malheurs doit paroitre Marie? *Marrie.*
De qui ſuivoit les pas autrefois Magdeleine? *d'Hélène.*
Que me fera l'Epoux dans ſa Cour ſouveraine? *Reine.*
Et que donne le monde aux ſiens le plus ſouvent? *Vent.*
Que dois-je vaincre ici ſans jamais relâcher? *La chair.*
Qui fut cauſe des maux qui me ſont ſurvenus? *Venus.*

Digitized by Google

Que faut-il dire après d'une telle infidelle ?
Fi d'elle.
Qui me cachoit le Ciel sans que mon œil le visse ?
Le vice.
Pourrai-je quelque jour aller tout droit à Dieu ?
Adieu.

Le Poëte qui craint que tant d'esprit n'échape à ses Lecteurs, a soin de leur demander des applaudissemens :

Si vous aimez des vers la grace & la douceur,
Les miens en ont assez pour vous gagner le cœur,
Et si vous en cherchez les subtiles pensées,
Les pointes de ceux-ci ne sont pas émoussées.

Après s'être ainsi caressé lui-même, il fait une violente sortie sur les femmes mondaines, qu'il appelle *flammèches d'Asmodée*; il leur reproche d'avoir toujours dans la tête ce que Saint Michel foule aux pieds : il leur défend toute sorte d'amusemens & de jeux.

Piquez vous seulement de jouer au Piquet,
A celui que j'entens qui se fait sans caquet ;
J'entens que vous preniez par fois la discipline,
Et qu'avec ce beau jeu vous fassiez bonne mine.

A propos des miroirs que casse Magdeleine, lorsqu'elle veut se convertir, remarquez bien, je vous prie, cette jolie expression :

Ces

Digitized by Google

Ces *pendus* sont *roués*.

Et celle-ci dont vous devinerez le sujet, si vous pouvez :

O Dieu ! que de plaisir, de miel & de douceur,
Je goutois à ses pieds, préférée à ma sœur !
Je le bûvois des yeux, si j'ose vous le dire.

Au reste, vous sçaurez que du fond de sa grotte, Magdeleine s'envoloit souvent au Ciel jusqu'à sept fois par jour : Jesus-Christ même lui apparut cent dix fois pendant trente-trois ans. Toute l'histoire du Sauveur est racontée par Magdeleine d'un style dont l'extrême indécence eût pû jetter des soupçons fâcheux sur la piété de l'Auteur ; mais sa bonne foi & sa simplicité éclatent en mille endroits par des signes non suspects, à l'appui desquels viennent l'approbation de ses Supérieurs & les éloges de toute sa Congrégation qui se cottisa pour le louer avec esprit.

L'un lui déclare qu'il *dévance* de beaucoup ceux qui l'ont *dévancé*.

L'autre qu'il ne *céde* aucunement à tous ceux qui l'ont *précédé*.

Un autre en voyant de si beaux vers ne peut s'empêcher d'en comparer l'Auteur à Jésus-Christ ;

Digitized by Google

Christ; car, dit-il, si Jesus a ressuscité le frére; vous ressuscitez la sœur,

> Par tant de *charmes* innocens
> Qui sont vos *Carmes* ravissans.

Agréable jeu du mot *Carmes* avec le mot *charmes*; & heureuse équivoque de Carme *Carmen*, avec Carme *Carmelita*?

Un autre donne avis qu'un *Prêtre* a fait un beau *mariage* du divertissement & de l'utilité; que ce *mariage* ne sera ni *nul* ni *clandestin*; que la renommée le publiera par-tout, & que le *fruit* en sera aussi grand que le bruit.

Un autre, après avoir long-tems rêvé, se sent obligé d'écrire brusquement à l'Auteur, qu'apparemment un Ange est venu pour l'instruire, ou bien qu'il l'est allé trouver.

Frére Elisée ne peut comprendre que les pointes d'esprit & les riches pensées, comme de beaux brillans en ce livre enchassées, soient si *rares* par-tout, & par-tout si *fréquentes*: mais Frére Alexis essaye d'expliquer la chose par la comparaison du rosier, qui n'est que *pointes* & *fleurettes*.

Le Pére Général ne prodigue point trop ses flatteuses louanges; il se contente d'assurer le

Digitized by Google

Poëte qu'il fait beaucoup de cas de ſes travaux, & ce qui eſt étonnant, il le dit ſimplement, ſans eſprit, ſans épigramme.

Mais le frére de l'Auteur l'en dédommage bien; il lui propoſe cette glorieuſe alternative,

Certe, ou vous produiſez les merveilles de l'art,
Ou bien vous ſçavez l'art de faire des merveilles.

Et il finit par lui dire :

Vous ne faites revivre ici la Pécheresſe,
Que pour faire mourir en tous lieux les pécheurs.

Le Pére de Saint-Louis dédia le Poëme de la Magdeleine à Madame de la Blache, dont le nom étoit Gabrielle de Lévi. Vous jugez bien qu'il étoit trop honnête pour oublier de faire ſon Acroſtiche, il la finit ainſi :

L'Appellant à bon droit, voyant comme elle brille
En quoi mon ſentiment ſera toujours ſuivi,
Un aſtre de la Vierge, étant de ſa famille,
Je conclus qu'elle ſort de l'eſtoc de Lévi.

Ce chef-d'œuvre de ridicule parut en 1668; c'étoit le temps où les Nicole, les Paſcal, les Boſſuet élevoient leur ſtyle juſqu'à la majeſté de la Religion, ſi grande, ſi noble, ſi reſpectable dans leurs écrits; c'étoit le tems où Boi-

leau

leau formoit le goût des François par ses leçons & par ses exemples ; où Moliére, le pére de la bonne plaisanterie, les enchantoit par la peinture naïve de leurs travers ; où Racine faisoit connoitre cette Poësie tendre, élégante, harmonieuse, le charme du cœur & de l'oreille. La même année voyoit éclore Andromaque & la Magdeleine : c'étoit précisément les deux extrémités du bon & du mauvais goût. Il est étonnant que Boileau, l'effroi de tous les mauvais Poëtes, n'ait pas dit un seul mot de l'ouvrage du Pére de Saint-Louis, qui étoit très-célébre de son temps, & qui pouvoit même retarder les progrès du goût & prolonger le régne des pointes par la séduction toujours attachée à tout ce qui a l'air de la finesse & de l'esprit.

Le Pére Bouhours oublie sa sévérité ordinaire en faveur de la Magdeleine ; il excuse dans sa *maniére de bien penser* ce vers où le Poëte propose pour modéle aux femmes mondaines la pénitence de sa Sainte.

Ne rougiréz-vous pas de ses pâles couleurs ?

» C'est, dit-il froidement, un Poëte qui » parle, & un Poëte d'un caractére particu-

» lier, à qui on passe ce qu'on auroit peut-être
» peine à souffrir dans d'autres. » Jugement
aussi singulier que le vers qui en est l'objet!

AUTANT la Magdeleine amuse quelquefois par l'excès & la variété du ridicule, autant *la Science Universelle*, Poëme moitié Epique, moitié Didactique de M. Magnon, glace par sa froide & ténébreuse gravité; c'est par-tout le galimathias le plus sec & le plus monotone: le Poëte a si pesamment raison, sa Logique est si plattement exacte, sa piété si tristement édifiante, que les libertins qu'il combat d'un bout à l'autre de son long ouvrage, ont encore droit de se moquer de lui, lors même qu'il les confond.

M. Magnon, comme tous les raisonneurs, plaisante quelquefois dans la dispute; & c'est alors qu'il est fort aimable. Le Polythéisme absurde, tant reproché aux Egyptiens, le met de bonne humeur & excite en lui le ton ironique; sur-tout des Dieux qu'un loup dévore, le réjouissent beaucoup.

O Dieux! un Lycaon est ravi qu'on le venge,
Sans s'en épouvanter il voit que l'on vous mange,
Et peut-être lui-même, étant au rang des loups,
Dans une faim vorace a mangé l'un de vous.

Que

Digitized by Google

Que dis-je ? De vous tous il aura fait carnage,
Il vous aura ſurpris en quelque pâturage,
Et pendant que l'Egypte adora ſes troupeaux,
Ce loup plus d'une fois eut de divins morceaux.
Eh ! qui ſous cette forme eût vû ce que vous êtes ?
Il penſa vous mangeant ne manger que des bêtes :
En effet, quand un loup auroit été tout d'yeux,
Comment eût-il connu que vous étiez des Dieux ?
Dieux ! vous y conſentiez, ſinon qu'eût fait la foudre
Que d'en faire un amas & de ſang & de poudre,
Et d'immoler ſur l'heure au grand courroux des cieux,
Ces tables, ces banquets, & ces mangeurs des Dieux ?

M. Magnon eſt encore bien agréable lorſqu'il appelle Satan, *ce maître eſpion de la Divinité*, & lorſqu'avertiſſant les hommes d'aſſervir leur raiſon à la Foi, il leur prouve que cette raiſon n'étant qu'une ſuivante, ne doit point avoir le rang de la gouvernante ; qu'elle n'eſt propre qu'à porter un flambeau ; qu'elle eſt, à bien parler, une cauſeuſe à gages : ſa concluſion eſt un peu plus ſenſée.

Allons, ſuivons la Foi comme une Impératrice ;
Que ſi notre raiſon retourne à ſon ſervice,
Contraignons l'inſolente à la mieux révérer,
Et forçons l'indiſcrette à ne plus murmurer.

Digitized by Google

On démêle dans ces derniers vers une allusion assez adroite à l'orgueilleuse Agar, que l'Ange contraint de s'humilier devant sa Maîtresse : mais comment cette idée est-elle présentée ? Quels vers ! quel jargon !

On trouve dans le cinquiéme Livre un combat de l'amour contre le néant, que l'Auteur de la Magdeleine n'eût pas désavoué.

L'amour ne s'arma point, sa douceur fut sa force,
Sa concorde éternelle y sema son amorce,
Et voyant que le rien tournoit à chaque pas,
Elle l'environna par d'infinis appas.
Alors l'éternité lui montrant sa défaite,
Il ne sçut où, comment, & quand faire retraite :
Si bien que de l'amour ignorant le dessein,
Comme pour l'arrêter, il lui montra son sein.
On eût dit qu'il disoit : *Amour regarde un centre*
Où rien ne fut jamais, où rien n'est, où rien n'entre,
Et même où malgré toi jamais rien n'entrera.
L'amour lui répondit : *L'amour y passera.*
Ce néant effrayé d'une telle menace
Se cacha dans soi-même, en se couvrant la face,
Quand l'amour par des traits aussi justes qu'ardens,
Ayant pris ses déhors, surprit tous ses dedans.

Tel est le cahos où s'égare notre obscur Poëte, lorsqu'il veut imaginer, & qu'il sort de la rampante argumentation.

Boi-

Boileau s'eſt ſouvenu de Magnon, dans ſon Art Poëtique, pour l'écraſer d'un ſeul coup en paſſant, & le laiſſer confondu dans la foule des Ecrivains à jamais oubliés.

L'AUTEUR de Clovis, le fameux Deſmarêts, peut bien paroître le troiſiéme dans l'ordre du ridicule; il prouve d'abord dans un long diſcours que les ſujets Chrêtiens ſont ſeuls propres à la Poëſie Héroïque; & comme il craint que ſes Lecteurs n'entendent pas ce que cela ſignifie, après les avoir abondamment ennuyés de ſon Poëme très-Chrêtien, il revient encore à la charge dans un grand *Traité pour juger des Poëtes Grecs, Latins & François*. Là, vous le voyez s'agiter, ſe débattre, ſe conſumer en efforts laborieux pour dire & ne pas dire que Clovis eſt le ſeul Poëme parfait.

Pour lui répondre, il faudroit lire ce Clovis, & on y verroit que le Démon

Après le cours fini de cinq fois cent années
Depuis qu'un Dieu naiſſant changea les deſtinées,
. . . .
Dans ſes antres profonds heurloit d'un ſon horrible :
. . . .
De Mercure il emprunte & le viſage accort,

 Et

Et la taille légére, & l'habit, & le port;
Sa tête & ses talons ont l'aile colorée,
Et sa dextre soutient une verge dorée.

Il apparoit dans cet équipage à Auberon, Magicien fameux & son adorateur fidéle, auquel il se plaint amérement du mariage prochain de Clovis avec Clotilde. Pendant qu'il heurle & qu'il gémit, Clovis enlevoit sa Maîtresse qu'il tenoit en croupe derriére lui; c'est ce que M. Desmarêts tâche de nous faire entendre par ces beaux vers :

Alors près de ces monts, le Monarque des Francs
D'un coursier écumeux pressoit les nobles flancs,
Qui hennissoit d'orgueil, sentant sa croupe large
Des amours de son Roi porter la douce charge.

Le Comte Aurélien joue là un fort joli personnage :

Auréle à ses côtés, l'illustre Confident
Loin derriére leurs pas jette un regard prudent.

Auberon par des opérations magiques tourne la tête au Roi, à sa Maîtresse, à leur discret Confident; Clovis veut dire des choses obligeantes à Clotilde, il l'accable d'outrages; Clotilde veut s'en étonner, & s'en plaindre avec douceur : toutes ses expressions respirent

la

Digitized by Google

la fureur & le mépris : Aurélien veut les appaiser & les irrite ; ils se séparent pleins de rage : Auberon fait disparoître la Princesse, puis il la montre à Clovis dans les bras de Sigismond ; Clovis court après elle & s'égare : mais toutes ces diableries dont le détail nous méneroit trop loin, n'ont qu'un temps ; elles se dissipent enfin ; les amans reconnoissent leur erreur, se réconcilient, se marient ; Clovis abjure les faux Dieux, & triomphe de tous ses ennemis.

Au reste, on ne peut nier qu'il n'y ait de l'imagination & quelque sorte d'intérêt dans ce Poëme, que la valeur & la galanterie Françoises n'y soient quelquefois peintes noblement, qu'en général le pinceau de Desmarêts ne soit fort & hardi, quoiqu'inégal, raboteux, défiguré par l'emphase, la dureté, la monotonie.

BOILEAU n'a point laissé de mal à dire de la Pucelle de Chapelain ; il a tout dit de ce côté-là, & tout ce qu'il critique est fort bien critiqué : mais il n'a pas daigné rendre à ce Poëte une justice entiére, & le bien reste tout entier à dire. Il a dissimulé que Chapelain avoit tous les talens qui touchent aux défauts qu'il lui reproche ; que s'il étoit enflé, il étoit quelquefois sublime ; que sa dureté naissoit

ſoit d'une énergie exceſſive ; que ſes deſcriptions ſouvent baſſes & dégoûtantes, étoient preſque toujours vraies & fortes ; que s'il avoit l'expreſſion gothique, il l'avoit ſouvent vigoureuſe & pittoreſque ; que le coloris fier de Corneille brille ſouvent dans ſa Poëſie avec tout ſon éclat & tous ſes défauts ; que ſes comparaiſons ſont toujours bien choiſies & bien placées ; qu'enfin c'étoit beaucoup plus le goût qui lui manquoit que le génie.

Ce trait ſi applaudi & ſi répété,

Il ſe tue à rimer, que n'écrit-il en proſe ?

étoit injuſtement appliqué à cet Ecrivain mâle & robuſte, toujours ſemblable à lui-même dans ſa proſe & dans ſes vers, & qui portoit partout la chaleur inégale & la force barbare de ſon ſtyle.

S'il étoit permis de dire que Chapelain étoit né plus Poëte que Boileau, la vérité gagneroit à ce paradoxe ; mais Boileau avoit du goût, & ce goût décida ſon extrême ſupériorité ſur preſque tous les Poëtes de ſon ſiécle.

Tout ce qu'on vient d'avancer des talens poëtiques de Chapelain, eſt peut-être aſſez nouveau pour mériter d'être appuyé par quelques exem-

Digitized by Google

exemples ; il faut se souvenir en les lisant qu'il y a plus de cent ans que Chapelain écrivoit.

Il représente au troisiéme Livre un Guerrier Anglois blessé & repoussé des remparts d'Orléans, & s'irritant de sa blessure ; & revolant aux remparts avec plus d'ardeur.

Ainsi quand un aspic, dans la plage enflammée
D'un ongle d'éléphant sent sa gorge entamée,
Et que de sa blessure il voit à gros bouillons
Jaillir un sang fumeux sur les jaunes sillons ;
Si le coup l'affoiblit, la douleur le ranime,
Contre son ennemi son fiel se renvenime ;
Il se redresse en l'air, il siffle avec horreur,
Et par sa triple langue exprime sa fureur.

Dans le cinquiéme Livre il peint, comme eût fait Corneille, le brave Talbot environné d'ennemis, désespéré sans être abatu, & méditant un trépas digne de son courage.

Tel est un grand lion, Roi des monts de Cyréne,
Lorsque, de tout un peuple entouré sur l'aréne,
Contre sa noble vie, il voit de toutes parts,
Unis & conjurés les épieux & les dards ;
Reconnoissant pour lui la mort inévitable,
Il résout à la mort son courage indomptable,
Il y va sans foiblesse, il y va sans effroi,
Et la devant souffrir, la veut souffrir en Roi.

Ser-

Digitized by Google

Serrons-nous, dit Talbot, & roidiſſant nos ames,
Réveillons, rallumons nos généreuſes flammes,
Et s'il faut ſuccomber, ſuccombons vaillamment.

. . . .

Notre ſalut dépend de notre ſeul courage,

. . . .

Nous n'avons que le choix de vaincre ou de mourir.

La priére que Charles VII. fait à Dieu dans le premier Livre, eſt tournée noblement & remplie de très-beaux vers.

Monarque ſouverain des hommes & des Anges,
Dont la terre & les cieux célébrent les louanges,
Inébranlable appui des fragiles mortels
Qui d'un culte fidéle encenſent vos autels!
Je ſçai que des François les tranſports indomptables
Leur ont ſouillé le cœur d'offenſes exécrables;
Mais ils ſont vos enfans comme vos ennemis.

. . . .

C'eſt cette nation qui de ſaintes armées
A couvert tant de fois les plaines Idumées.

La définition de Dieu qui ſuit cette priére, commence d'un ton plein d'harmonie & de grandeur.

Loin des murs flamboyans qui renferment le monde,

Digitized by Google

Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même.

C'est la même idée que Santeuil a depuis exprimée avec une fierté si sublime :

Altis secum habitans in penetralibus.

On trouve même quelquefois, mais rarement & en cherchant bien, des vers doux & gracieux dans la Pucelle, tels que ceux-ci dans la description de Paris & de ses environs :

C'est l'heureuse contrée où la paix & l'amour
Ont fondé leur Empire, & choisi leur séjour.

Au reste, l'esprit, défaut général des ouvrages de ce temps-là, se joint souvent à l'Idiome barbare pour gâter ce Poëme. Par exemple, dans le septiéme Livre, la Princesse Marie gémit de l'infidélité de Dunois & de sa nouvelle passion pour la Pucelle ; mais comme elle cherche à excuser son Amant, elle se prête au préjugé qui accuse la Pucelle de magie ; ce n'est pas-là certainement où est l'esprit, mais c'est dans le tour que Marie employe pour exprimer cette idée.

L'Enchanteresse à tous fait manquer de parole ;

Le

Digitized by Google

Le malheur général mon désastre console :
Dunois par sortilége à mes fers arraché,
Offense sans offense, & péche sans péché.

LE Sieur les Fargues, Auteur du très-médiocre Poëme de David, rampe paisiblement dans une froide égalité, qui, sans être absolument dépourvue de mérite, n'a ni les grands traits ni les grands défauts de la Pucelle ; il ne suit point d'autre plan que celui qu'il trouve tout tracé par l'Histoire ; il n'en altére point la pureté par de téméraires fictions ; il ne présente point, comme Desmarets & Chapelain, l'enfer toujours aux prises avec le Ciel, & les miracles opposés aux prestiges de la magie ; il met simplement l'histoire de David & de Saül en vers, comme Lucain y a mis celle de César & de Pompée, & assûrément il n'y a pas grand mal à cela. Tout plan paroit assez indifférent. Pourquoi assujettiroit-on un Poëte Epique à la nécessité de commencer par le milieu de l'action, de faire raconter épisodiquement par un des personnages les événemens antérieurs, de faire descendre son Héros aux enfers, ou de lui montrer dans un songe ou dans une vision tous les Héros qui doivent naître de lui, & tous les événemens arrivés depuis l'ac-

Digitized by Google

l'action du Poëme jusqu'au moment où l'on écrit? Il y a, sans doute, de fort bonnes raisons pour employer toutes ces machines; mais il y en a de très bonnes aussi pour s'en passer.

En général, les Législateurs de l'Epopée ont trop renfermé leurs préceptes dans cet argument superstitieux : *Homère & Virgile ont tracé cette route, donc il faut la suivre, donc toute autre égareroit.* De-là cette imitation servile, si fatale aux talens, & qui a tant retardé en tout genre les progrès de l'esprit humain; car elle ne s'est pas bornée à la Poësie, toute nouveauté a été combattue, tout inventeur a été persécuté.

Quoi qu'il en soit, Lucain ni les Fargues ne sont assurément point inventeurs, puisqu'ils n'ont rien changé à l'ordre ni à la vérité des faits; mais ils ont osé suivre une route particuliére, & c'est déja une sorte de hardiesse.

Ces deux Poëtes, conformes seulement quant au plan, ont dans l'exécution une différence bien essentielle; c'est celle du style. Le Poëte François n'a ni élégance, ni force, ni variété, ni harmonie: Lucain au contraire, ce Lucain tant décrié par tant de gens qui le connoissent si peu, a toujours l'expression hardie & le tour du

TAYLOR INSTITUTION

Digitized by Google

du vers brillant & pompeux ; Virgile, considéré simplement comme versificateur, l'emporte à peine sur lui. On peut, tant qu'on voudra, reprocher à Lucain de la sécheresse & de l'enflure ; mais pour peu qu'on ait l'ame sensible à l'harmonie & aux peintures fortes ; on ne refusera jamais son estime à un Poëte dans lequel on trouve souvent des vers tels que ceux-ci :

Medio visi consurgere campo
Tristia Syllani cecinere oracula Manes,
Tollentemque caput gelidas Anienis ad undas
Agricolæ fracto Marium fugêre sepulchro.

C'est Lucain qui a formé Chapelain dans ce qu'il avoit de bon : Corneille lui doit une grande partie de sa sublimité ; Brébeuf qui avoit si bien reçu l'empreinte de son génie, & qui l'a rendu presque aussi fidellement qu'il pouvoit l'être dans une langue dont le caractére n'étoit point encore fixé, Brébeuf étincelle souvent de beautés supérieures ; & s'il étoit original, il faudroit le mettre sans balancer à la tête des Poëtes Epiques François du dix-septiéme siécle.

On

On se souvient des justes reproches que Boileau fait à l'Auteur du *Moyse sauvé* : on connoit la plaisanterie bonne ou mauvaise des poissons aux fenêtres, à propos du passage de la mer rouge, & de ce vers assez puéril ;

Les poissons ébahis les regardent passer.

Mais ce qu'on ne sçait pas, c'est que Saint-Amant dont le style est insupportable aujourd'hui par le mauvais choix & le mauvais assortiment des expressions, par la construction vicieuse des phrases, par les inversions forcées ; enfin par tous les défauts du vieux langage dont même il n'avoit pas l'énergie, ce Saint-Amant avoit des talens réels, ou plutôt des portions de talens ; c'est de tous nos vieux Poëtes celui qui, par les idées & par les sentimens, a le plus approché du terme où Racine est arrivé depuis ; il avoit le pinceau intéressant, il connoissoit la nature & les routes du cœur ; il dévelopoit assez bien les mouvemens & les foiblesses de l'humanité. Jocabel, mére de Moyse, est agitée d'une tendre inquiétude sur le sort de son fils, comme Josabet sur celui de Joas : Amram son époux a cette fermeté, cette espérance courageuse dans les promesses de Dieu qui distin-

Digitized by Google

gue l'Héroïsme de Joad. Amram & Joad tiennent exactement le même langage à leurs femmes, lorsqu'ils les voyent trop effrayées du péril où l'objet de leur tendresse est exposé. Toute la différence n'est que dans le style. Amram dit à Jocabel :

Qu'est-ce là, Jocabel ? Quelle crainte frivole
Se glisse en ton esprit d'où la raison s'envole ?
Qu'as-tu fait de ton cœur ? Qu'as-tu fait de ta foi ?
. . . .
Sont-ce là les trésors, les fruits de la sagesse
Dont le Ciel t'a douée avec tant de largesse ?
Faut-il que ton ennui trahisse ta vertu ?
. . . .
Eh ! qu'eusses-tu donc fait si sa majesté sainte
Désirant te sonder par une dure feinte
Comme aveeque rigueur jadis elle éprouva
Notre ayeul qui si souple à sa voix se trouva,
Eût exigé de toi le déplorable office
D'aller sur quelque mont offrir en sacrifice
Un cher enfant unique. . . . .
. . . .
Son exemple admirable à toute ame fidéle
Devroit bien aujourd'hui te servir de modéle
. . . .
Il ne répliqua rien à cet ordre sévére,
Il ne dit point à Dieu qui l'avoit rendu pére,
Que son bras de l'horreur se trouvoit retenu,
. . . .

Que

Que l'autel frémiroit de voir cette victime ;
Que ce commandement étoit illégitime ;
Puisqu'il mettoit à bas l'entière autorité ;
Du grand pact établi pour sa postérité.

Joad employe le même exemple dans son éloquente remontrance à Josabet sur ses terreurs pour Joas.

Quoi ! vous ne craigniez point d'attirer sa colére
Sur vous, sur cet enfant, si cher à votre amour ?
Et quand Dieu de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudroit que de David la Maison fût éteinte ;
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte,
Où le pére des Juifs sur son fils innocent
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bucher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse ;
Et lui sacrifiant avec ce fils aimé
Tout l'espoir de sa race en lui seul renfermé ?

Dans ce même endroit où Saint-Amant est tout à la fois si semblable à Racine & si différent de lui, on trouve un vers que Racine n'auroit certainement pas rejetté, s'il se fût offert à sa plume :

Faisons notre devoir ; le Ciel fera le reste.

On sent bien qu'il étoit impossible que Saint-

Digitized by Google

Amant s'abſtint de mettre de l'eſprit dans ſon Poëme.

Tantôt il repréſente mille roſſignols perchés ſur les buiſſons,

Où faiſant retentir leur douce violence,
Ils rendent le bruit même agréable au ſilence.

Tantôt il enchaſſe heureuſement l'*ignoſcenda quidem* de Virgile dans un tableau galant,

Eliſaph ſur un tronc à l'écorce polie
Traçoit de ſon couteau (pardonnable folie !)
L'image de la belle, & devant ce portrait
Alloit graver encore un cœur percé d'un trait.

Mais voici de la morale qui vaut bien de l'eſprit. Jacob mécontent d'avoir été trompé en recevant Lia pour Rachel, entend une voix qui lui ordonne de bien vivre avec Lia :

Elle eſt chaſte, elle eſt douce, elle eſt humble, elle eſt ſage,
Elle a fait des vertus le bel apprentiſſage ;
Et ſi quelques attraits lui manquent dans les yeux,
Elle en a dans l'eſprit qui valent beaucoup mieux.
On priſe la beauté, mais elle eſt paſſagére,
Elle s'enfuit ſoudain comme une ombre légére :
La vieilleſſe en triomphe, & d'un front accompli
Fait un front où l'horreur s'étale pli ſur pli ;

Et

Digitized by Google

Et laissant là les ans qui changent tant de choses,
Elle est encor sujette à cent métamorphoses;
Il ne faut qu'un accès du moindre mal ardent,
Il ne faut que l'effroi d'un petit accident,
Pour la rendre aussi-tôt plus séche & plus flétrie
Qu'une fleur d'églantier que la grêle a meurtrie:
Mais une ame bien faite a d'illustres appas,
Que le temps embellit, ou qu'il ne change pas.

M. Godeau, Evêque de Vence, Auteur du Poëme de Saint Paul, a dans sa versification un certain nerf qui se relâche trop souvent: son action est la même que celle de presque tous les autres Poëmes Chrétiens; c'est toûjours le Diable soulevant tout l'enfer contre le Christianisme. Il décrit la possession de Saül avec des traits fort bas que l'Ecriture ne lui a certainement point fournis.

Ainsi quand le Démon agitoit autrefois
Le Prince en qui Juda vit commencer ses Rois,
Que ses yeux paroissoient deux torches allumées,
Que sa bouche poussoit de puantes fumées,
Qu'il jappoit comme un chien, & que de tout son corps
Les membres craquetoient & paroissoient détors,
David par les accens de sa harpe admirable
Appaisoit la fureur de ce Roi misérable,
Le rendoit à lui-même, & forçoit promptement
Le Démon de finir un si rude tourment.

Digitized by Google

Que dirai-je du fastueux *Alaric*, qui débute si pompeusement pour finir par être si plat & si froid; *des Sarrazins chassés de France*, Poëme dont le Héros est Childebrand; du *Charlemagne* de M. le Laboureur, dont Boileau a tout dit en deux vers dans le Lutrin; du *Jonas* inconnu séchant dans la poussiére? Laissons l'y sécher avec *Josué*, *Samson*, & tant d'autres Poëmes semblables où quelques foibles étincelles brillent à peine au milieu de la nuit la plus profonde.

MAIS arrêtons un instant nos regards sur un ouvrage où le ridicule, la magie & le jargon sont mêlés à quelques beautés; je veux parler du Poëme de Saint Louis du Pére le Moine. Il ne seroit que trop aisé d'en tirer, comme des autres Poëmes, une multitude de mauvaises épigrammes, de pensées puériles, de traits forcés, de vers gothiques; mais c'est trop ramasser de ronces & d'épines, il vaut mieux faire plus d'efforts & cueillir quelques fleurs & quelques fruits. Les exemples suivans feront voir que le Pére le Moine a fort ingénieusement tiré parti de certaines circonstances historiques relatives à son sujet.

Tout

Tout le monde connoit ce conte vrai ou faux rapporté par tant d'Historiens : Que le vieux de la Montagne avoit sous ses ordres une multitude d'assassins qu'il envoyoit dans les différentes contrées égorger les Rois & les Princes qui lui déplaisoient ; il en envoya, dit-on, deux en France pour tuer Saint Louis : mais depuis, touché de la vertu de ce grand Roi, il se hâta de les contremander, & en attendant qu'on les eût trouvés, il fit avertir le Roi de prendre garde à lui.

Voici comme le Pére le Moine déguise & embellit ce fait.

Au milieu d'un Tournoi que donnoit Saint Louis en réjouissance de la prise de Damiette, parut tout-à-coup un Chevalier inconnu, qui portoit dans ses armes deux haches en sautoir sur des têtes de Rois ; il demande à courir contre six des plus braves de l'armée qu'il renverse tous. Enorgueilli par ces succès, il ose demander à courir contre le Roi lui-même, qui veut bien y consentir ; l'inconnu prend pour ce combat

Un pin noueux & vert
Armé d'un long acier sous l'écorce couvert.

C'étoit violer indignement les loix des Tour-

nois qui n'admettoient que des lances ſans fer, & le Roi n'avoit point d'autre arme; il évite avec art le fer du perfide étranger, & briſant ſa lance contre lui, il le renverſe & lui créve un œil; ce malheureux avoue ſon projet criminel & l'ordre qu'il avoit reçu

Du vieillard aſſaſſin des Rois ſi redouté.

Louis lui pardonne ſon attentat & récompenſe ſa valeur par des préſens magnifiques.

Dans le huitiéme Livre un Ange tranſporte Saint Louis au Ciel dans un char de feu: Jéſus-Chriſt lui offre trois couronnes à ſon choix; Saint Louis choiſit la couronne d'épines & la préfére à celles de deux Empires. Triple & heureuſe alluſion faite d'un ſeul trait: 1°. Au ſujet du Poëme qui eſt la conquête de la Couronne d'épines: 2°. Au refus généreux que Saint Louis fit véritablement de la Couronne Impériale qui lui fut offerte par le Pape; 3°. A la préférence glorieuſe que donna Salomon à la ſageſſe ſur tous les autres biens dont Dieu lui même daignoit lui propoſer le choix.

Le Pére le Moine, ſans le ſecours de l'Hiſtoire, imagine quelquefois des ſituations intéreſſantes. L'ombre de Saladin, évoquée par l'Enchanteur Mireme, déclare au Sultan Méle-

din

Digitized by Google

din qu'il ne peut conserver sa couronne qu'en immolant son fils ou sa fille. Méledin de ces deux grands maux choisit le moindre, & veut sacrifier Zahide sa fille qui consent généreusement à son trépas ; ce qu'elle eut dû faire sans employer cette mauvaise équivoque,

Et le fer inhumain du triste exécuteur
M'ouvrira *l'estomac* sans ébranler *mon cœur*.

Il n'auroit pas fallu non plus que le fer en se levant, semblât de regret jetter un triste éclair ; mais en général il auroit fallu que ce Poëme eût été écrit par un autre que le Pére le Moine. Tandis que Méledin est prêt à frapper sa fille amenée en pompe sur le bord du Nil pour ce sacrifice, on vient arrêter son bras que la nature rendoit déja chancelant ; c'étoit Muratan son fils. Ce jeune Prince qui aimoit tendrement sa sœur, & qui en étoit tendrement aimé, veut mourir pour elle. Zahide & Méledin s'y opposent ; Muratan n'en croit que son cœur, il se tue, il accomplit l'oracle. Ce trait assurément ne dépareroit pas le plus beau Poëme.

Il arrive quelquefois au Pére le Moine d'avoir le style épique & d'être harmonieux sans être empoulé. Voici, par exemple, une image

Digitized by Google

ge forte dans le récit des ſonges qui toutes les nuits venoient effrayer Mélédin :

L'innocente Sultane à qui ſur un ſoupçon
Il fit donner la mort par un traitre Echanſon,
Venoit toutes les nuits, terrible & menaçante,
Arracher de ſon front ſa couronne ſanglante.

Mais quelques traits heureux, épars à l'avanture dans un ouvrage ridiculement écrit, ne forment pas un monument bien glorieux pour l'Epopée Françoiſe; car les mauvais Ecrivains ont beau dire, ſans ſtyle il n'y a point de bon ouvrage, il n'y en a dans aucun genre : c'eſt l'expreſſion qui anime, qui vivifie, qui développe tout; ſans elle on peut voir les objets, mais on ne les ſent pas; ſans elle le pathétique eſt ſans force & le ſentiment affadit; la raiſon perd le droit de perſuader quand elle n'eſt pas éloquente; les paſſions deviennent ridicules, ſi le ſtyle n'égale pas la vivacité de leurs mouvemens; les ſituations mêmes qui ſemblent porter avec elles leur intérêt, ont beſoin du ſecours de l'expreſſion pour donner au cœur ces ſecouſſes puiſſantes qui l'ébranlent, qui l'attendriſſent, qui le rendent préſent aux temps, aux lieux, aux événemens,

aux

Digitized by Google

aux malheurs dont on l'entretient. C'eſt par le ſtyle qu'Homère eſt divin & Virgile délicieux ; c'eſt par le ſtyle que Racine ſera immortel comme eux, & qu'Eſther même ſera toujours un très bon ouvrage. Or cet art unique & admirable d'être éloquent en vers manquoit ſi univerſellement à tous nos Poëtes héroïques, qu'ils n'avoient fait que rendre l'Epopée ridicule en France.

Les François n'ont pas la tête épique, diſoit-on au commencement de ce ſiécle, & cela paroiſſoit alors d'autant plus vrai, qu'on voyoit déja le régne du grand & du ſublime faire place au régne de l'agrément & de la délicateſſe ; car du moins les François ſous Louis XIV. avoient le cœur épique, puiſque tant d'Auteurs appliquoient à l'Epopée leurs talens ou leur ſottiſe : aujourd'hui au contraire le joli fixe tous les regards, & le noble ne plaît que préſenté par la fineſſe.

On déſeſpéroit donc d'avoir un Poëme Epique François ; on en prouvoit même l'impoſſibilité, dont on accuſoit tantôt la molle douceur & la timide décénce de notre langue, incapable de l'énergie & de la chaleur impétueuſe qu'exige l'Epopée, tantôt la monotonie gla-

çante

Digitized by Google

çante de la rime, tantôt le climat, tantôt le gouvernement; les raiſons étoient convaincantes, la preuve étoit entiére. Mais la nature ſe plaît à confondre ces prophêtes, à qui le non avenu paroit toujours impoſſible. Elle s'aviſa de faire éclorre au milieu de ce ſiécle frivole un ouvrage digne du ſiécle majeſtueux d'Auguſte: on crut entendre Virgile lui-même joindre la nobleſſe & l'énergie Romaine aux agrémens François. On fut d'abord étonné, puis on diſputa; car on étoit trop ſûr d'avoir raiſon, on avoit trop bien prouvé que la France n'étoit pas faite pour l'Epopée; on courut au Pére le Boſſu pour voir ſi la Henriade étoit conforme aux vieilles régles, on eut la conſolation de trouver que non: on s'arrangea d'après cette heureuſe découverte, & par compoſition on convint de dire que M. de Voltaire avoit ſçu tirer quelques ſons de la trompette héroïque; éloge modeſte, mais auquel la poſtérité ajoutera beaucoup. Tel qu'il eſt, je l'appliquerois à deux ou trois Auteurs, qui depuis M. de Voltaire ont oſé emboucher cette trompette devenue plus dangereuſe que jamais.

On nous annonce un nouveau Poëme Epique

Digitized by Google

que en vers libres *; l'intérêt de la variété eſt, ſans doute, le motif de cette entrepriſe très-hardie, puiſqu'elle eſt ſans exemple: ſi par hazard ce Poëme eſt indigne de ſuccès, au lieu de le mépriſer comme mauvais, on le rejettera comme nouveau & inuſité; s'il eſt bon (& les talens connus de l'Auteur nous le promettent tel), on le lira beaucoup & on le critiquera davantage; c'eſt notre maniére d'accueillir les nouveautés les plus heureuſes.

---

* Nous croyons que l'Auteur a en vuë Mr. *Marmontel*, qui, dit-on, travaille à un Poëme en vers libres ſur les *Croiſades*.

Digitized by Google

ARTICLE CINQUIEME.

LA VERTU MALHEUREUSE,

Conte Poëtique. *

S*Eréne*, image vivante de l'innocence, étoit la beauté la plus touchante. Son ame éclatoit dans ses yeux, & chacun de ses regards exprimoit une vertu. La fraicheur de la rose animoit son teint fleuri des plus brillantes couleurs. Une taille plus fiére que les marbres ciselés par Phidias, un concours harmonieux des proportions que la nature assemble quelquefois dans le chef-d'œuvre de ses ouvrages; ce n'étoit rien au prix de la candeur qui sortant par tous les traits de son visage, versoit dans tous les cœurs un amour sincére & délicat; tel que vous sçavez l'inspirer, ô charmante Doris, aux mortels heureux qui vous voyent. *Sérène* étoit l'ornement de sa contrée: l'espoir d'un riche héritage qui lui donnoit de l'aisance, sans lui in-

* Traduit de l'Allemand.

Digitized by Google

inspirer de l'orgueil, attiroit autour d'elle une société choisie des beautés de son âge. Tel que le lys argenté parmi les violettes, tels les charmes de *Sérène*, plus belle que le plus beau jour de Mai, la faisoient distinguer au milieu de ses compagnes chéries. Cependant son cœur étoit modeste, & ne goutoit que les délices de la vertu dans les bras de la plus tendre des méres, ou d'une fidéle amie à qui se prodiguoient ces baisers purs & chastes, que la nature destinoit à l'amour. Elle jouissoit à loisir de la plus riante jeunesse, sans prévoir que ce jour de Printemps alloit être obscurci par les ténébres & l'orage. Sa retraite la plus chére étoit un vallon couvert d'un bois, où l'ombre & les ruisseaux invitoient aux langueurs d'une mélancolie mille fois plus exquise que les joyes de la Cour. C'est là que dans les entretiens solitaires des Poëtes, elle goûtoit les temps heureux de la liberté. Tantôt sous un berceau qui recueilloit ses réveries, tantôt sur un lit de serpolet & de fleurs, elle voyoit dans des songes ravissans les champs de l'Empyrée, & les Séraphins voltiger sur ces plaines éclairées par les rayons divins, dont toutes les beautés qui nous enchantent, ne font qu'une réflexion éloignée & mourante.

Seize

Digitized by Google

Seize ans s'étoient écoulés dans une paisible volupté, lorsqu'une funeste catastrophe vint interrompre la plus belle scéne de sa vie. *Séréne* avoit un pére à qui l'avarice & l'ambition (ces vertus du grand monde) avoient ôté les sentimens paternels. *Jocaste* étoit le jeune homme le plus dissolu, dans un siécle de corruption. Des filles séduites, des femmes deshonorées, des familles pleuroient les trophées de cet infame conquérant. Mais aux yeux d'*Harpax*, les richesses effaçoient toutes les horreurs du vice & tout l'éclat de la vertu. Les oppositions d'une mére aussi fidéle que tendre, n'eurent pas plus d'empire sur un cœur endurci par l'intérêt, que les priéres, les larmes & le désespoir de sa fille. En vain elle embrassa les genoux de son pére, & demanda la mort comme un bienfait; sa beauté, sa douceur, son innocence, tout fut sacrifié. *Séréne* pleurée de tous les cœurs vertueux & sensibles, devint la proye du crime qui s'applaudit de son triomphe.

Jocaste eut à peine flétri de ses mains profânes la fleur d'une beauté si pure, qu'il sentit les dégouts qu'une ame licentieuse & sans frein doit éprouver par-tout. Brisant les nœuds du

du devoir & de la décence, il retomba bientôt dans les bras des Phrynés qui lui vendirent toujours plus chérement le poison de la débauche. Sa jeune épouse essaya de le ramener par des attentions, des exemples & des caresses; des charmes qui dans une étrangére l'auroient enchanté jusqu'à la fureur, n'avoient plus d'empire sur son cœur insensible à tout ce qu'il possédoit.

Sérène couloit la saison de la joye & des plaisirs dans des torrens de larmes. Les jours de son Eté se passoient dans un orage continuel. La solitude & l'image de la mort faisoient toute sa consolation. Le cœur trop élevé pour découvrir les chagrins cuisans qui la dévoroient, elle n'avoit pas même, pour soulager le fardeau de ses ennuis, la compassion d'une amie.

Tandis qu'elle s'abandonnoit aux rigueurs du plus malheureux hymen; *Ariste* qui possédoit une terre au voisinage de *Jocaste*, revint de ses voyages. C'étoit un jeune homme à qui la nature avoit donné ce qu'elle assortit rarement, un esprit agréable, & le plus aimable de tous les cœurs. La franchise étoit peinte sur son front. La fleur de la jeunesse & les graces de l'éducation le faisoient chérir des vieillards &

Digitized by Google

des belles. Il n'avoit jamais aimé, parce qu'il ne trouvoit d'attraits que dans cette simplicité que les femmes de son siécle reléguoient aux bergéres d'un âge fabuleux. *Jocaste* avoit connu *Ariste* dans l'enfance ; il rechercha sa société, parce qu'elle étoit vantée, & pour attirer la bonne compagnie à sa table, il l'engagea d'y venir. C'est là qu'*Ariste* vit pour la premiére fois *Séréne* dans l'appareil touchant de sa vertu qui souffre. La langueur de ses yeux ternis par des larmes améres, n'en étoit que plus capable d'enflammer une ame sensible. La beauté qui perçoit à travers ces nuages de mélancolie & de tristesse, lançoit des traits plus sûrs que ceux de la passion.

Ariste, que le bruit des malheurs de *Séréne*, & de sa fermeté, sembloit avoir prévenu contre toute surprise, ne put tenir devant ces appas, qui ne cherchoient point à plaire. Son cœur déchiré de tendresse & de pitié, laissa voir son émotion. *Séréne* découvrit dans ses yeux, qui se déroboient modestement, un aveu qui n'allarma point sa vertu sublime, parce qu'il ne renfermoit pas de coupables désirs. Elle fut à son tour sensible & touchée de la compassion qu'elle faisoit naître ; mais cet intérêt ne fut pas apperçu.

Ariste

Digitized by Google

Ariste la quitta bien-tôt, pour affranchir sa douleur de la contrainte. Malheureux que je suis ! dit-il après un torrent de larmes, pourquoi le destin a-t-il séparé deux cœurs nés sous l'ascendant des mêmes vertus ? Oui, la sagesse & l'amour nous avoient formés pour vivre ensemble ; & *Jocaste* posséde un trésor qu'il néglige. Pourquoi le plus digne amour, cet amour qui auroit été la plus sublime de mes vertus ; est-il un crime aujourd'hui ? Il faut donc que j'étouffe la passion la plus pure. Divine *Séréne*, mon cœur doit ne te point aimer ; ce cœur dont ton image remplit toute l'étendue, & fixe invinciblement tous les vœux ! Non, mon amour ne combat point le devoir. Comment tes yeux allumeroient-ils des feux indignes de toi ? Di-moi, *Séréne*, pourquoi je crains plus de te déplaire, que je ne désire de te charmer ? Je te perdrois peut-être, si je te possédois. Mais je puis jouïr du bonheur de te voir, du plaisir de t'aimer, & de l'espérance de te devenir cher un jour, quand l'âge de la passion aura fait place au sentiment délicat d'une amitié que la raison augmente & que la vertu justifie. Je ne veux adorer en toi que l'image de la vertu. Je retrouve tous mes gouts près de toi ;

le don de réfléchir, joint à l'art d'exprimer; l'amour de la Poësie & de la Philosophie, quand elles viennent du cœur, & qu'elles retournent au cœur; la sensibilité à toutes les actions qu'inspire la pitié, la générosité, la passion du bien universel. Ne crain point mon amour, tandis qu'il s'envelopera dans toutes ces considérations sublimes: s'il me trompoit jusqu'à porter atteinte à la moindre des vertus que je respecte en toi, j'aurois trop de remords. Je te pleurerai donc éternellement, je t'aimerai, je remplirai les déserts de mes plaintes & de ton nom. Mais où s'égare mon cœur désespéré? Mon amour peut-il soulager la malheureuse *Sérène?* Hélas! Toutes mes larmes & mes tourmens ne feroient peut-être qu'aigrir l'amertume de sa destinée. Mais non, un vent léger dissipe mes plaintes, semblables à celles d'un jeune amant qui d'abord attaché comme un marbre au tombeau de sa maîtresse, frissonne d'horreur, léve les yeux au Ciel, & redemande à la mort l'objet de ses amours. Vous qui vous croyez les plus malheureux des hommes, consolez vous, je souffre plus que vous. Ni l'ami qui voit son ami perdre tout son sang pour la patrie, & qui brulant d'expirer avec

lui,

Digitized by Google

lui, tombe dans les mains du vainqueur qui l'enchaine, ni l'amant dont l'épouſe chérie vient d'être frappée de la foudre entre ſes bras, & réduite en cendres à ſes pieds, ne ſentent pas une douleur égale à la mienne. Ah, *Sérène*, ſi tu verſois une ſeule larme pour moi, pour ce malheureux qui t'aimeroit (ſi le Ciel l'eût permis) d'un amour ſi pur & ſi ſacré: banni de ton aſpect, privé de tes regards, je ſupporterois mes malheurs! Comment!.... Je les ſupporterois !.... Non.... Mais au moins j'en mourrois.

C'eſt ainſi qu'il ſoulagea les violentes agitations de ſon ame. Il ne put ſe commander de ne plus voir l'objet dont il étoit ſans ceſſe environné; mais il le vit toujours avec plus de réſerve & d'embarras, *Sérène* auſſi tendre eſt plus malheureuſe que lui, elle ne ſçavoit pas auſſi bien contraindre ſes ſentimens. Son ingénuité la rendoit incapable de diſſimulation, ſes regards ſouvent détournés, ſes ſoupirs ſouvent arrêtés auroient trahi ſon ſilence; mais la tendreſſe d'*Ariſte* étoit trop délicate pour lui permettre de chercher les traces du retour dans les yeux de *Sérène*.

Cependant elle perdoit chaque jour l'éclat de ſon teint. Les rigueurs d'un époux, l'inté-

Digitized by Google

rêt d'un ami, ses peines passées, la crainte de l'avenir qui pouvoit amener un moment fatal à sa vertu, tout accabloit son ame, & précipitoit la décadence de sa beauté.

Ariste voyoit flétrir sensiblement les fleurs de son visage ; & plus ses charmes pâlissoient, plus il sentoit redoubler la vivacité de sa compassion. Souvent il résolut de la consoler, de dévorer ses propres maux, dût-il en être plus tourmenté : il appella la sagesse & la raison au secours, & se croyant désormais assez ferme, il voulut parler ; mais un frisson glaça sa langue, dès qu'il leva les yeux sur *Séréne*. Le sentiment de son amour effaça toutes les idées célestes qui devoient faire succéder le calme à des troubles affreux. Il se dérobe encore aux yeux de *Séréne* attendrie ; mais son image le suit, comme une ombre attachée à ses pas.

Un soir envelopé dans une profonde tristesse, *Ariste* avoit cherché la solitude au fond d'un bois, voisin de la terre de *Jocaste*. C'eût été l'Elisée pour un cœur dégagé de soucis, qui vole au devant de la joye ; mais *Ariste* dans l'accablement de son ame, n'y voit que les couleurs de la mort. Déja la Lune brilloit dans la rosée éclatante de ses rayons, les oiseaux avoient

Digitized by Google

avoient suspendu leur ramage ; tout étoit dans le silence, & le murmure même des ruisseaux invitoit au sommeil : le repos de la nuit n'étoit interrompu que par les frissonnemens passagers d'un zéphir languissant, que l'amant affligé recevoit comme un soupir de la nature compatissante à ses maux.

Ariste errant d'un pas inquiet, arrive près d'un bosquet vouté de jasmin & de chévrefeuille. C'est là qu'il vit, sans être aperçu, la divine *Séréne* cachée à moitié par l'obscurité du feuillage. Un bras plus blanc que l'astre de la nuit, soutenoit à peine sa tête négligemment panchée sur son sein. Les soupirs de son cœur agité perçoient à travers les arbrisseaux, qui servoient d'azyle à sa douleur. *Ariste* recule d'abord tout tremblant, mais il s'arrête pour écouter la voix plaintive qui sortoit de ces bosquets.

N'ai-je donc une ame que pour souffrir ? disoit-elle : hélas ! quelle est ma vie ? La nature est morte pour moi ; mes jours plus sombres que des nuits, & des nuits plus longues que les années, s'écoulent lentement dans l'insomnie & les larmes. O momens trop courts d'une paisible enfance, qu'êtes-vous devenus ?

Plus rapides que les belles matinées du printems, vous voilà passées sans retour. Jamais l'infortune détruisit-elle de plus belles espérances ? Ah Dieu! vous aimez trop le bonheur des humains ; mes maux sont uniques sans doute. O Providence éternelle ! pardonne à ma douleur ; mais pourquoi me formas-tu ce cœur si tendre & si sensible ? Pourquoi le remplis-tu de sentimens si élevés d'amour & de vertu? Etoit-ce pour être en proie aux rebuts d'un époux sans tendresse & sans fidélité? Etoit-ce pour être à jamais séparée de celui que tu semblois avoir créé pour moi ? Ne devois-je être sensible, que pour les tourmens? Jours de félicité, paradis de délices, qu'une flatteuse illusion me faisoit entrevoir, lorsque ma liberté m'inspiroit encore le noble désir d'être aimée ; hélas! tout est perdu. Mon âme retrouve à peine dans sa mémoire les traces obscurcies du bonheur de ma jeunesse. Misérable *Sérène* ! combien de fois ai-je senti la plus douce émotion, lorsqu'enyvrée d'un enthousiasme qui prévient l'expérience, je peignois à mes yeux l'aimable époux que je me croyois reservé par le Ciel ! Je voyois sur son visage la majesté de la vertu, la probité sur son front, & les traits

traits auſtéres de la ſageſſe, adoucis par la tendreſſe: remplie alors d'une émulation qui m'enchantoit, je voulois me rendre digne d'un cœur que tout l'univers devoit me diſputer. Avec quel empreſſement je préparois mon ame aux délices de l'amour par les douceurs de l'amitié! Comme je m'exerçois par des attentions envers mes compagnes, à faire un jour le bonheur de celui qui devoit me poſſéder ſeul & pour jamais! Que je trouvois heureux ces momens d'une vie innocente qui m'approchoit du Ciel! Que j'étois enchantée de voir de loin nos jours tiſſus de plaiſirs couler ſans crime & ſans trouble, pour ſe perdre dans une éternité de bonheur! Mais hélas! j'ai conſumé tous mes biens en eſpérance. Un ſonge a tout emporté. Tel un malheureux élevé juſqu'au trône ſur les aîles du ſommeil, ſe trouve dans ſa cabane, ou même dans les fers de ſa priſon. En vain la vertu veilla ſur tous les mouvemens de mon cœur, pour en faire un digne préſent au mortel qui le mériteroit.

Généreux ami, qui reſſemblez ſi fort à celui que mon imagination me deſtinoit, appaiſez vos tourmens. Le Ciel m'eſt témoin combien votre pitié me touche; combien pour vous rendre

Digitized by Google

dre heureux je défirerois de fouffrir, s'il étoit poffible, encore plus que je fouffre. Devoirs facrés qui me liez, vous n'êtes point contraires à des vœux fi épurés. Ne méritoit-il pas un fort moins affreux?.... Jamais fa bouche a-t-elle dévoilé le martyre de fon cœur? Jamais fes yeux ont-ils laiffé échaper un regard qui démentit la pureté de fon ame! Ah! qu'il m'auroit aimée!.... Mais le deftin me ravit toute confolation, jufqu'à ces doux fonges, jufqu'à ces chiméres que la vertu m'interdit. Oui, fuyez moi, fonges de ma jeuneffe; fuyez, images d'une félicité vainement efpérée; vous ne pourriez qu'augmenter mes malheurs. Un efpoir plus certain commence à calmer mes troubles. Mon ame épuifée de l'excès de fes maux, entrevoit fa délivrance avec une agréable horreur. Elle erre déja dans les régions fortunées du repos. Je vois la mort approcher. Vien, recours des malheureux, derniére efpérance de ceux qui n'en ont plus; vien fermer ces yeux éteints par mes larmes. Condui moi dans le féjour éternel de l'innocence.... Quelle douce rofée inonde mon ame! Quoi! le fouvenir de tous mes maux fe perd dans une volupté toute célefte! Adieu bof-

quets;

Digitized by Google

quets ; adieu ruisseaux témoins de ma première joie, & de mes longs ennuis : & toi, digne ami, reçoi la dernière de mes larmes, reçoi avec mon ame ce calme qui m'environne ; mes soucis ont disparu, je vois un avenir serein, & nous serons heureux.

Séréne se lève à ces mots, remplie d'une sombre consolation, & laisse en se retirant le malheureux *Ariste* en proye à mille mouvemens, qui partagent & déchirent son cœur.

Elle ne survécut pas long-tems à ces derniers adieux. Son ame ravie comme dans un doux évanouissement, s'envola dans les bras de la mort au séjour de cette vie dont la nôtre est une ombre. Quelle fut la situation d'*Ariste* en voyant les restes inanimés de *Séréne* ! Accablé de toutes les horreurs de la mort, il tombe sans voix & sans couleur, & ne revient à lui que pour pleurer *Séréne* jusqu'au dernier soupir.

Ariste fuit le monde, où *Séréne* n'habite plus. Il va dans un désert conforme à sa douleur, nourrir sans cesse le souvenir de celle qu'il ne lui est permis d'aimer, que depuis qu'il ne peut en jouïr. C'est-là que ses jours coulent plus tranquilles dans l'étude & la pratique de la sagesse. *Séréne* est toujours présente à ses yeux.

L'ha-

Digitized by Google

L'habitude d'y penſer lui en a fait le témoin le plus reſpectable de ſes actions. Son cœur veille avec une tendre inquiétude ſur lui-même, comme pour mériter encore l'amour de *Sirène*. Son image eſt toujours à ſes côtés, tantôt pour appaiſer les troubles de ſon cœur, & tantôt pour y ſemer l'eſpérance de la plus pure joye. Errant dans les ſombres labyrinthes de ſa forêt, au retour de la nuit, il croit la voir deſcendre du Ciel, lui ſourire, & mêler ſa voix au ſon d'un luth harmonieux! Quels pleurs de joye & de triſteſſe coulent alors des yeux d'*Ariſte*! Quels battemens de cœur & quelle douce mélancolie! Non, il n'appartient à l'ame de la ſentir, que lorſque ſe rappellant la divinité de ſon être, elle oſe s'élever au-deſſus du ſort & du temps pour enviſager un avenir éternel.

ARTICLE SIXIEME.

REFLEXIONS SUR LA COMÉDIE.*

LA COMEDIE est l'imitation des mœurs mise en action : imitation des mœurs, en quoi elle différe de la tragédie & du poëme héroïque : imitation en action, en quoi elle différe du poëme didactique moral & du simple dialogue.

Elle différe particuliérement de la tragédie dans son principe, dans ses moyens & dans sa fin. La sensibilité humaine est le principe d'où part la tragédie, le pathétique en est le moyen ; l'horreur des grands crimes & l'amour des sublimes vertus sont les fins qu'elle se propose. La malice naturelle aux hommes est le principe de la *Comédie*. Nous voyons les défauts de nos semblables avec une complaisance mêlée de mépris, lorsque ces défauts ne sont ni assez affligeans pour exciter la compassion, ni assez révoltans pour donner de la haine, ni assez dangereux pour inspirer de l'effroi. Ces images nous

* Encyclopédie.

Digitized by Google

nous font sourire, si elles sont peintes avec finesse: elles nous font rire, si les traits de cette maligne joie, aussi frappans qu'inattendus, sont aiguisés par la surprise. De cette disposition à saisir le ridicule, la *Comédie* tire sa force & ses moyens. Il eût été sans doute plus avantageux de changer en nous cette complaisance vicieuse en une pitié philosophique; mais on a trouvé plus facile & plus sûr de faire servir la malice humaine à corriger les autres vices de l'humanité, à-peu-près comme on employe les pointes du diamant à polir le diamant même. C'est là l'objet ou la fin de la *Comédie*.

Mal-à-propos l'a-t-on distinguée de la tragédie par la qualité des personnages: le Roi de Thèbes, & Jupiter lui-même, sont des personnages comiques dans l'Amphytrion; & Spartacus, de la même condition que Sosie, seroit un personnage tragique à la tête de ses conjurés. Le degré des passions ne distingue pas mieux la *Comédie* de la tragédie. Le désespoir de l'Avare lorsqu'il a perdu sa cassette, ne le céde en rien au désespoir de Philotecte à qui on enléve les fléches d'Hercule. Des malheurs, des périls, des sentimens extraordinaires caractérisent la tragédie; des intérêts & des caractéres com-

Digitized by Google

communs constituent la *Comédie*. L'une peint les hommes comme ils ont été quelquefois ; l'autre, comme ils ont coutume d'être. La tragédie est un tableau d'histoire, la *Comédie* est un portrait ; non le portrait d'un seul homme, comme la satyre, mais d'une espéce d'hommes répandus dans la société, dont les traits les plus marqués sont réunis dans une même figure. Enfin le vice n'appartient à la *Comédie*, qu'autant qu'il est ridicule & méprisable. Dès que le vice est odieux, il est du ressort de la tragédie ; c'est ainsi que Moliére a fait de l'Imposteur un personnage comique dans *Tartufe*, & Shakespear un personnage tragique dans *Glocestre*. Si Moliére a rendu Tartufe odieux au 5e acte, c'est comme Rousseau le remarque, *par la nécessité de donner le dernier coup de pinceau à son personnage.*

On demande si la *Comédie* est un poëme ; question aussi difficile à résoudre qu'inutile à proposer, comme toutes les disputes de mots. Veut-on approfondir un son, qui n'est qu'un son, comme s'il renfermoit la nature des choses ? La *Comédie* n'est point un poëme pour celui qui ne donne ce nom qu'à l'héroïque & au merveilleux ; elle en est pour celui qui met l'essence

Digitized by Google

ſence de la poëſie dans la peinture : un troiſiéme donne le nom de poëme à la *Comédie* en vers, & le refuſe à la *Comédie* en proſe, ſur ce principe que la meſure n'eſt pas moins eſſentielle à la Poëſie qu'à la Muſique. Mais qu'importe qu'on différe ſur le nom, pourvû qu'on ait la même idée de la choſe ? L'*Avare* ainſi que le *Télemaque* ſera ou ne ſera point un poëme, il n'en ſera pas moins un ouvrage excellent. On diſputoit à Adiſſon que *le Paradis perdu* fût un poëme héroïque : *hé bien*, dit-il, *ce ſera un poëme divin.*

Comme preſque toutes les régles du poëme dramatique concourent à rapprocher par la vraiſemblance la fiction de la réalité, l'action de la *Comédie* nous étant plus familiére que celle de la tragédie, & le défaut de vraiſemblance plus facile à remarquer, les régles y doivent être plus rigoureuſement obſervées. De-là cette unité, cette continuité de caractére, cette aiſance, cette ſimplicité dans le tiſſu de l'intrigue, ce naturel dans le dialogue, cette vérité dans les ſentimens, cet art de cacher l'art même dans l'enchaînement des ſituations, d'où réſulte l'illuſion théatrale.

Si l'on conſidére le nombre de traits qui caracté-

ractérisent un personnage comique, on peut dire que la *Comédie* est une imitation exagérée. Il est bien difficile en effet, qu'il échappe en un jour à un seul homme autant de traits d'avarice que Moliére en a rassemblés dans Harpagon; mais cette exagération rentre dans la vraisemblance lorsque les traits sont multipliés par des circonstances ménagées avec art. Quant à la force de chaque trait, la vraisemblance a des bornes. L'Avare de Plaute examinant les mains de son valet lui dit, *voyons la troisiéme*, ce qui est choquant: Moliere a traduit *l'autre*, ce qui est naturel, attendu que la précipitation de l'Avare a pû lui faire oublier qu'il a déja examiné deux mains, & prendre celle-ci pour la seconde. *Les autres*, est une faute du Comédien, qui s'est glissée dans l'impression.

Il est vrai que la perspective du théatre exige un coloris fort & de grandes touches, mais dans de justes proportions, c'est-à-dire, telles que l'œil du spectateur les réduise sans peine à la vérité de la nature. Le *Bourgeois Gentilhomme* paye les titres que lui donne un complaisant mercenaire, c'est ce qu'on voit tous les jours; mais il avoue qu'il les paye, *voilà pour le Monseigneur*; c'est en quoi il renchérit

sur les modèles. Molière tire d'un sot l'aveu de ce ridicule pour le mieux faire appercevoir dans ceux qui ont l'esprit de le dissimuler. Cette espèce d'exagération demande une grande justesse de raison & de goût. Le théatre a son optique, & le tableau est manqué dès que le spectateur s'aperçoit qu'on a outré la nature.

Par la même raison, il ne suffit pas pour rendre l'intrigue & le dialogue vraisemblable, d'en exclure ces *à parte*, que tout le monde entend excepté l'interlocuteur, & ces méprises fondées sur une ressemblance ou un déguisement prétendu, supposition que tous les yeux démentent, hors ceux du personnage qu'on a dessein de tromper; il faut encore que tout ce qui se passe & se dit sur la scène soit une peinture si naïve de la société, qu'on oublie qu'on est au spectacle. Un tableau est mal peint, si au premier coup d'oeil on pense à la toile, & si l'on remarque la dégradation des couleurs avant que de voir des contours, des reliefs & des lointains. Le prestige de l'art, c'est de le faire disparoitre au point que non-seulement l'illusion précède la réflexion, mais qu'elle la repousse & l'écarte. Telle devoit être l'illusion des Grecs & des Romains aux *Comédies* de Mé-

nandre & de Térence, non à celles d'Aristophane & de Plaute. Observons cependant, à propos de Térence, que le possible qui suffit à la vraisemblance d'un caractére ou d'un événement tragique, ne suffit pas à la vérité des moeurs de la *Comédie*. Ce n'est point un pére comme il peut y en avoir, mais un pére comme il y en a; ce n'est point un individu, mais une espéce qu'il faut prendre pour modéle; contre cette régle péche le caractére unique du *bourreau de lui-même*.

Ce n'est point une combinaison possible à la rigueur; c'est une suite naturelle d'événemens familiers qui doit former l'intrigue de la *Comédie*, principe qui condamne l'intrigue de l'*Hécyre*: si toutefois Térence a eu dessein de faire une *Comédie* d'une action toute pathétique, & d'où il écarte jusqu'à la fin avec une précaution marquée le seul personnage qui pouvoit être plaisant.

D'après ces régles que nous allons avoir occasion de développer & d'appliquer, on peut juger des progrès de la *Comédie* ou plutôt de ses révolutions.

Sur le chariot de Thespis la *Comédie* n'étoit qu'un tissu d'injures adressées aux passans par des

Digitized by Google

vendangeurs barbouillés de lie. Crates, à l'exemple d'Epicharmus & de Phormis, poëtes Siciliens, l'éleva sur un théatre plus décent, & dans un ordre plus régulier. Alors la *Comédie* prit pour modéle la tragédie inventée par Eschyle, ou plutôt l'une & l'autre se formérent sur les poësies d'Homére; l'une sur l'Iliade & l'Odissée, l'autre sur le Margitès, poëme satyrique du même auteur; & c'est là proprement l'époque de la naissance de la *Comédie* Grecque.

On la divise en *ancienne*, *moyenne*, & *nouvelle*, moins par ses âges que par les différentes modifications qu'on y observa successivement dans la peinture des mœurs. D'abord on osa mettre sur le théatre d'Athènes des satyres en action, c'est-à-dire, des personnages connus & nommés, dont on imitoit les ridicules & les vices : telle fut la *Comédie ancienne*. Les loix, pour reprimer cette licence, défendirent de nommer. La malignité des poëtes ni celle des spectateurs ne perdit rien à cette défense; la ressemblance des masques, des vêtemens, de l'action, désignérent si bien les personnages, qu'on les nommoit en les voyant : telle fut la *Comédie moyenne*, où le Poëte n'ayant plus à craindre le reproche de la personalité, n'en

étoit

étoit que plus hardi dans ses insultes ; d'autant plus sûr d'ailleurs d'être applaudi, qu'en repaissant la malice des spectateurs par la noirceur de ses portraits, il ménageoit encore à leur vanité le plaisir de deviner les modéles. C'est dans ces deux genres qu'Aristophane triompha tant de fois, à la honte des Athéniens.

La *Comédie satyrique* présentoit d'abord une face avantageuse. Il est des vices contre lesquels les loix n'ont point sévi : l'ingratitude, l'infidélité au secret & à sa parole, l'usurpation tacite & artificieuse du mérite d'autrui, l'intérêt personnel dans les affaires publiques, échappent à la sévérité des loix ; la *Comédie satyrique* y attachoit une peine d'autant plus terrible, qu'il falloit la subir en plein théatre. Le coupable y étoit traduit, & le public se faisoit justice. C'étoit sans doute pour entretenir une terreur si salutaire, que non-seulement les poëtes satyriques furent d'abord tolérés, mais gagés par les Magistrats comme censeurs de la République. Platon lui-même s'étoit laissé séduire à cet avantage apparent, lorsqu'il admit Aristophane dans son banquet, si toutefois l'Aristophane comique est l'Aristophane du banquet ; ce qu'on peut au moins révoquer en

doute. Il eſt vrai que Platon conſeilloit à Denis la lecture des *Comédies* de ce poëte, pour connoitre les mœurs de la République d'Athènes; mais c'étoit lui indiquer un bon délateur, un eſpion adroit, qu'il n'en eſtimoit pas davantage.

Quant aux ſuffrages des Athéniens, un peuple ennemi de toute domination devoit craindre ſur-tout la ſupériorité du mérite. La plus ſanglante ſatyre étoit donc ſûre de plaire à ce peuple jaloux, lorſqu'elle tomboit ſur l'objet de ſa jalouſie. Il eſt deux choſes que les hommes vains ne trouvent jamais trop fortes; la flaterie pour eux-mêmes, la médiſance contre les autres: ainſi tout concourut d'abord à favoriſer la *Comédie ſatyrique*. On ne fut pas long-tems à s'appercevoir que le talent de cenſurer le vice pour être utile, devoit être dirigé par la vertu; & que la liberté de la ſatyre accordée à un malhonnête homme, étoit un poignard dans les mains d'un furieux: mais ce furieux conſoloit l'envie. Voilà pourquoi dans Athènes, comme ailleurs, les méchans ont trouvé tant d'indulgence, & les bons tant de ſévérité. Témoin la *Comédie* des *Nuées*, exemple mémorable de la ſcélérateſſe des envieux, & des combats

Digitized by Google

bats que doit se préparer à soutenir celui qui ose être plus sage & plus vertueux que son siécle.

La sagesse & la vertu de Socrate étoient parvenues à un si haut point de sublimité, qu'il ne falloit pas moins qu'un opprobre solemnel pour en consoler sa patrie. Aristophane fut chargé de l'infame emploi de calomnier Socrate en plein théatre ; & ce peuple qui proscrivoit un juste, par la seule raison qu'il se lassoit de l'entendre appeller *juste*, courut en foule à ce spectacle. Socrate y assista debout.

Telle étoit la *Comédie* à Athénes, dans le même tems que Sophocle & Euripide s'y disputoient la gloire de rendre la vertu intéressante, & le crime odieux, par des tableaux touchans ou terribles. Comment se pouvoit-il que les mêmes spectateurs applaudissent à des moeurs si opposées ? Les héros célébrés par Sophocle & par Euripide étoient morts ; le sage calomnié par Aristophane étoit vivant ; on loue les grands hommes d'avoir été ; on ne leur pardonne pas d'être.

Mais ce qui est inconcevable, c'est qu'un comique grossier, rampant, & obscène, sans goût, sans moeurs, sans vraisemblance, ait

Digitized by Google

trouvé des enthousiastes dans le siécle de Moliére. Il ne faut que lire ce qui nous reste d'Aristophane, pour juger, comme Plutarque, *que c'est moins pour les honnêtes gens qu'il a écrit, que pour la vile populace, pour des hommes perdus d'envie, de noirceur, & de débauche.* Qu'on lise après cela l'éloge qu'en fait Madame Dacier : *Jamais homme n'a eu plus de finesse, ni un tour plus ingénieux ; le style d'Aristophane est aussi agréable que son esprit ; si l'on n'a pas lû Aristophane, on ne connoit pas encore tous les charmes & toutes les beautés du Grec*, &c.

Les Magistrats s'apperçûrent, mais trop tard, que dans la *Comédie* appellée *moyenne* les poëtes n'avoient fait qu'éluder la loi qui défendoit de nommer, ils en portérent une seconde, qui bannissant du théatre toute imitation personnelle, borna la *Comédie* à la peinture générale des moeurs.

C'est alors que la *Comédie nouvelle* cessa d'être une satyre, & prit la forme honnête & décente qu'elle a conservée depuis. C'est dans ce genre que fleurit Ménandre, poëte aussi pur, aussi élégant, aussi naturel, aussi simple, qu'Aristophane l'étoit peu. On ne peut, sans regretter sensiblement les ouvrages de ce poëte, lire

l'éloge

l'éloge qu'en a fait Plutarque, d'accord avec toute l'antiquité : *C'est une prairie émaillée de fleurs, où l'on aime à respirer un air pur .... La muse d'Aristophane ressemble à une femme perdue ; celle de Ménandre à une honnête femme.*

Mais comme il est plus aisé d'imiter le grossier & le bas, que le délicat & le noble, les premiers poëtes Latins, enhardis par la liberté & la jalousie républicaine, suivirent les traces d'Aristophane. De ce nombre fut Plaute lui-même ; sa muse est, comme celle d'Aristophane, de l'aveu non suspect de l'un de leurs apologistes, *une bacchante, pour ne rien dire de pis, dont la langue est détrempée de fiel.*

Térence qui suivit Plaute, comme Ménandre Aristophane, imita Ménandre sans l'égaler. César l'appelloit un *demi-Ménandre*, & lui reprochoit de n'avoir pas *la force comique* ; expression que les commentateurs ont interprété à leur façon, mais qui doit s'entendre de ces grands traits qui approfondissent les caractéres, & qui vont chercher le vice jusques dans les replis de l'ame, pour l'exposer en plein théatre au mépris des spectateurs.

Plaute est plus vif, plus gai, plus fort, plus varié ; Térence, plus fin, plus vrai, plus pur, plus élégant : l'un a l'avantage que donne l'imagi-

magination qui n'est captivée ni par les régles de l'art ni par celles des mœurs, sur le talent assujetti à toutes ces régles : l'autre a le mérite d'avoir concilié l'agrément & la décence, la politesse & la plaisanterie, l'exactitude & la facilité : Plaute toujours varié, n'a pas toujours l'art de plaire ; Térence trop semblable à lui-même, a le don de paroître toujours nouveau ; on souhaiteroit à Plaute l'ame de Térence, à Térence l'esprit de Plaute.

Les révolutions que la *Comédie* a éprouvées dans ses premiers âges, & les différences qu'on y observe encore aujourd'hui, prennent leur source dans le génie des peuples & dans la forme des gouvernemens : l'administration des affaires publiques, & par conséquent la conduite des chefs, étant l'objet principal de l'envie & de la censure dans un Etat démocratique, le peuple d'Athènes, toujours inquiet & mécontent, devoit se plaire à voir exposer sur la scéne, non seulement les vices des particuliers, mais l'intérieur du gouvernement, les prévarications des Magistrats, les fautes des Généraux, & sa propre facilité à se laisser corrompre ou séduire. C'est ainsi qu'il a couronné les satyres politiques d'Aristophane.

Cette

Cette licence devoit être réprimée à mesure que le gouvernement devenoit moins populaire ; & l'on s'apperçoit de cette modération dans les derniéres *Comédies* du même auteur, mais plus encore dans l'idée qui nous reste de celles de Ménandre, où l'Etat fut toujours respecté, & où les intrigues privées prirent la place des affaires publiques.

Les Romains sous les consuls, aussi jaloux de leur liberté que les Athéniens, mais plus jaloux de la dignité de leur gouvernement, n'auroient jamais permis que la République fût exposée aux traits insultans de leurs poëtes. Ainsi les premiers comiques Latins hazardérent la satyre personnelle, mais jamais la satyre politique.

Dès que l'abondance & le luxe eurent adouci les mœurs de Rome, la *Comédie* elle-même changea son âpreté en douceur ; & comme les vices des Grecs avoient passé chez les Romains, Térence, pour les imiter, ne fit que copier Ménandre.

Le même rapport de convenance a déterminé le caractére de la *Comédie* sur tous les théatres de l'Europe, depuis la renaissance des Lettres.

Un peuple qui affectoit autrefois dans ses

mœurs

mœurs une gravité ſuperbe, & dans ſes ſentimens une enflure romaneſque, a dû ſervir de modéle à des intrigues pleines d'incidens & de caractéres hyperboliques. Tel eſt le théatre Eſpagnol : c'eſt-là ſeulement que feroit vraiſemblable le caractére de cet amant (Villa Mediana) :

Qui brûla ſa maiſon pour embraſſer ſa dame,
L'emportant à travers la flame,

Mais ni ces exagérations forcées, ni une licence d'imagination qui viole toutes les régles, ni un raffinement de plaiſanterie ſouvent puérile, n'ont pû faire refuſer à Lopès de Vega une des premiéres places parmi les poëtes comiques modernes. Il joint en effet à la plus heureuſe ſagacité dans le choix des caractéres, une force d'imagination que le grand Corneille admiroit lui-même. C'eſt de Lopès de Vega qu'il a emprunté le caractére du *Menteur*, dont il diſoit avec tant de modeſtie & ſi peu de raiſon, *qu'il donneroit deux de ſes meilleures piéces pour l'avoir imaginé.*

Un peuple qui a mis longtems ſon honneur dans la fidélité des femmes, & dans une vengeance cruelle de l'affront d'être trahi en amour,

a dû

Digitized by Google

a dû fournir des intrigues périlleuses pour les amans, & capables d'exercer la fourberie des valets : ce peuple d'ailleurs pantomime, a donné lieu à ce jeu muet, qui quelquefois par une expression vive & plaisante, & souvent par des grimaces qui rapprochent l'homme du singe, soûtient seul une intrigue dépourvue d'art, de sens, d'esprit, & de goût. Tel est le comique Italien, aussi chargé d'incidens, mais moins bien intrigué que le comique Espagnol. Ce qui caractérise encore plus le comique Italien, est ce mêlange de mœurs nationales, que la communication & la jalousie mutuelle des petits Etats d'Italie a fait imaginer à leurs poëtes. On voit dans une même intrigue un Bolonnois, un Vénitien, un Napolitain, un Bergamasque, chacun avec le ridicule dominant de sa patrie. Ce mêlange bizarre ne pouvoit manquer de réussir dans sa nouveauté. Les Italiens en firent une régle essentielle de leur théatre, & la *Comédie* s'y vit par-là condamnée à la grossiére uniformité qu'elle avoit eue dans son origine. Aussi dans le recueil immense de leurs piéces, n'en trouve-t-on pas une seule dont un homme de goût soutienne la lecture. Les Italiens ont eux-mêmes reconnu la supériorité du comique Fran-

çois;

çois ; & tandis que leurs histrions se soutiennent dans le centre des beaux arts, Florence les a proscrits dans son théatre, & a substitué à leurs farces les meilleures *Comédies* de Moliére traduites en Italien. A l'exemple de Florence, Rome & Naples admirent sur leur théatre les chefs-d'œuvre du nôtre. Venise se défend encore de la révolution ; mais elle cédera bien-tôt au torrent de l'exemple & à l'attrait du plaisir. Paris seul ne verra-t-il plus jouer Moliére ?

Un état où chaque citoyen se fait gloire de penser avec indépendance, a dû fournir un grand nombre d'originaux à peindre. L'affectation de ne ressembler à personne fait souvent qu'on ne ressemble pas à soi-même, & qu'on outre son propre caractére, de peur de se plier au caractére d'autrui. Là ce ne sont point des ridicules courans ; ce sont des singularités personnelles, qui donnent prise à la plaisanterie ; & le vice dominant de la société est de n'être pas sociable. Telle est la source du comique Anglois, d'ailleurs plus simple, plus naturel, plus philosophique que les deux autres, & dans lequel la vraisemblance est rigoureusement observée, aux dépens même de la pudeur.

Mais

Mais une nation douce & polie, où chacun se fait un devoir de conformer ses sentimens & ses idées aux mœurs de la société, où les préjugés sont des principes, où les usages sont des loix, où l'on est condamné à vivre seul dès qu'on veut vivre pour soi-même; cette nation ne doit présenter que des caractéres adoucis par les égards, & que des vices palliés par les bienséances. Tel est le comique François, dont le théatre Anglois s'est enrichi autant que l'opposition des mœurs a pû le permettre.

Le comique François se divise, suivant les mœurs qu'il peint, en *comique bas, comique bourgeois, & haut comique.*

Mais une division plus essentielle se tire de la différence des objets que la *Comédie* se propose : ou elle peint le vice qu'elle rend méprisable, comme la tragédie rend le crime odieux; de-là le comique de caractére : ou elle fait les hommes le jouet des événemens; de-là le comique de situation : ou elle présente les vertus communes avec des traits qui les font aimer, & dans des périls ou des malheurs qui les rendent intéressantes; de-là le comique attendrissant.

De ces trois genres, le premier est le plus

utile

utile aux moeurs, le plus fort, le plus difficile, & par conféquent le plus rare; le plus utile aux moeurs, en ce qu'il remonte à la fource des vices, & les attaque dans leur principe; le plus fort, en ce qu'il préfente le miroir aux hommes, & les fait rougir de leur propre image; le plus difficile & le plus rare, en ce qu'il fuppofe dans fon auteur une étude confommée des moeurs de fon fiécle, un difcernement jufte & prompt, & une force d'imagination qui réuniffe fous un feul point de vuë les traits que fa pénétration n'a pû faifir qu'en détail. Ce qui manque à la plupart des peintres de caractére, & ce que Moliére, ce grand modéle en tout genre, poffédoit éminemment, c'eft ce coup d'oeil philofophique, qui faifit non-feulement les extrêmes, mais le milieu des chofes: entre l'hypocrite fcélérat, & le dévot crédule, on voit l'homme de bien qui démafque la fcélérateffe de l'un, & qui plaint la crédulité de l'autre. Moliére met en oppofition les moeurs corrompues de la fociété, & la probité farouche du Mifantrope: entre ces deux excès paroît la modération du fage, qui hait le vice & qui ne hait pas les hommes. Quel fonds de philofophie ne faut-il point pour faifir ainfi le

point

point fixe de la vertu! C'est à cette précision qu'on reconnoit Moliére, bien mieux qu'un peintre de l'antiquité ne reconnut son rival au trait de pinceau qu'il avoit tracé sur une toile.

Si l'on nous demande pourquoi le comique de situation nous excite à rire, même sans le concours du comique de caractére, nous demanderons à notre tour d'où vient qu'on rit de la chute imprévûe d'un passant? C'est de ce genre de plaisanterie que Hensius a eu raison de dire: *plebis aucupium est & abusus.* Il n'en est pas ainsi du comique attendrissant; peut-être même est-il plus utile aux moeurs que la tragédie, vû qu'il nous intéresse de plus près, & qu'ainsi les exemples qu'il nous propose nous touchent plus sensiblement: c'est du moins l'opinion de Corneille. Mais comme ce genre ne peut être ni soutenu par la grandeur des objets, ni animé par la force des situations, & qu'il doit être à la fois familier & intéressant, il est difficile d'y éviter le double écueil d'être froid ou romanesque; c'est la simple nature qu'il faut saisir, & c'est le dernier effort de l'art d'imiter la simple nature. Quant à l'origine du comique attendrissant, il faut n'avoir jamais lû les anciens pour en attribuer l'inven-

Digitized by Google

tion à notre siécle ; on ne conçoit même pas que cette erreur ait pu subsister un instant chez une nation accoutumée à voir joüer l'Andrienne de Térence, où l'on pleure dès le premier acte. Quelque critique pour condamner ce genre, a osé dire qu'il étoit nouveau ; on l'en a cru sur sa parole, tant la légéreté & l'indifférence d'un certain public, sur les opinions littéraires, donne beau jeu à l'effronterie & à l'ignorance.

Tels sont les trois genres de comique, parmi lesquels nous ne comptons ni le comique de mots si fort en usage dans la société, foible ressource des esprits sans talent, sans étude & sans goût ; ni ce comique obscène, qui n'est plus souffert sur notre théatre que par une sorte de prescription, & auquel les honnêtes gens ne peuvent rire sans rougir ; ni cette espéce de travestissement, où le parodiste se traine après l'original pour avilir par une imitation burlesque, l'action la plus noble & la plus touchante : genres méprisables, dont Aristophane est l'auteur.

Mais un genre supérieur à tous les autres, est celui qui réunit le comique de situation & le comique de caractére, c'est-à-dire dans lequel

quel les perſonnages ſont engagés par les vices du cœur, ou par les travers de l'eſprit, dans des circonſtances humiliantes qui les expoſent à la riſée & au mépris des ſpectateurs. Tel eſt, dans l'Avare de Moliére, la rencontre d'Arpagon avec ſon fils, lorſque ſans ſe connoitre ils viennent traiter enſemble, l'un comme uſurier, l'autre comme diſſipateur.

Il eſt des caractéres trop peu marqués pour fournir une action ſoutenue : les habiles peintres les ont groupés avec des caractéres dominans ; c'eſt l'art de Moliére : ou ils ont fait contraſter pluſieurs de ces petits caractéres entre eux ; c'eſt la maniére de Dufreny, qui quoique moins heureux dans l'œconomie de l'intrigue, eſt celui de nos auteurs comiques, après Moliére, qui a le mieux ſaiſi la nature : avec cette différence que nous croyons tous avoir apperçu les traits que nous peint Moliére, & que nous nous étonnons de n'avoir pas remarqué ceux que Dufreny nous fait appercevoir.

Mais combien Moliére n'eſt-il pas au-deſſus de tous ceux qui l'ont précédé, ou qui l'ont ſuivi ? Qu'on liſe le paralléle qu'en a fait, avec Térence, l'Auteur du ſiécle de Louis XIV. le plus digne de les juger, la Bruyere. *Il n'a*,

Digitized by Google

dit-il, *manqué à Térence que d'être moins froid : quelle pureté ! quelle exactitude ! quelle politesse ! quelle élégance ! quels caractéres ! Il n'a manqué à Moliére que d'éviter le jargon, & d'écrire purement : quel feu ! quelle naïveté ! quelle source de la bonne plaisanterie ! quelle imitation des mœurs ! & quel fléau du ridicule ! mais quel homme on auroit pû faire de ces deux comiques !*

La difficulté de saisir comme eux les ridicules & les vices, a fait dire qu'il n'étoit plus possible de faire des *Comédies* de caractéres. On prétend que les grands traits ont été rendus, & qu'il ne reste plus que des nuances imperceptibles : c'est avoir bien peu étudié les mœurs du siécle, que de n'y voir aucun nouveau caractére à peindre. L'hypocrisie de la vertu est-elle moins facile à démasquer que l'hypocrisie de la dévotion ? Le misantrope par air est-il moins ridicule que le misantrope par principes ? le fat modeste, le petit seigneur, le faux magnifique, le défiant, l'ami de cour, & tant d'autres, viennent s'offrir en foule à qui aura le talent & le courage de les traiter. La politesse gase les vices ; mais c'est une espéce de draperie légére, à-travers laquelle les grands maitres savent bien dessiner le nud.

Quant

Digitized by Google

Quant à l'utilité de la *Comédie* morale & décente, comme elle l'eſt aujourd'hui ſur notre théatre, la révoquer en doute, c'eſt prétendre que les hommes ſoient inſenſibles au mépris & à la honte; c'eſt ſuppoſer, ou qu'ils ne peuvent rougir, ou qu'ils ne peuvent ſe corriger des défauts dont ils rougiſſent; c'eſt rendre les caractéres indépendans de l'amour propre qui en eſt l'ame, & nous mettre au-deſſus de l'opinion publique, dont la foibleſſe & l'orgueil ſont les eſclaves, & dont la vertu même a tant de peine à s'affranchir.

Les hommes, dit-on, ne ſe reconnoiſſent pas à leur image: c'eſt ce qu'on peut nier hardiment. On croit tromper les autres, mais on ne ſe trompe jamais; & tel prétend à l'eſtime publique, qui n'oſeroit ſe montrer s'il croyoit être connu comme il ſe connoit lui-même.

Perſonne ne ſe corrige, dit-on encore: malheur à ceux pour qui ce principe eſt une vérité de ſentiment; mais ſi en effet le fond du naturel eſt incorrigible, du moins le dehors ne l'eſt pas. Les hommes ne ſe touchent que par la ſurface; & tout ſeroit dans l'ordre, ſi on pouvoit réduire ceux qui ſont nés vicieux, ridicules, ou méchans, à ne l'être qu'au-dedans d'eux-

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

d'eux-mêmes. C'eſt le but que ſe propoſe la *Comédie*; & le théatre eſt pour le vice & le ridicule, ce que ſont pour le crime les tribunaux où il eſt jugé, & les échafauds où il eſt puni.

On pourroit encore diviſer la *Comédie* rélativement aux Etats, & on verroit naître de cette diviſion, la *Comédie* dont nous venons de parler dans cet article, la *paſtorale* & la *féerie*: mais la paſtorale & la féerie ne méritent guére le nom de *Comédie* que par une ſorte d'abus.

Digitized by Google

ARTICLE SEPTIEME.

LETTRE

A UNE JEUNE DEMOISELLE

Sur l'origine & la raison des respects que les hommes témoignent aux femmes. *

VOus me proposez une question bien délicate, Mademoiselle; je veux être toujours vrai avec vous, & en même tems je ne sçaurois me résoudre à vous rien dire que d'agréable. Jusqu'ici j'ai pu sans aucune peine accorder ces deux goûts : voici la premiére fois que je m'y trouve embarrassé. Essayons cependant. Vous n'êtes pas encore gâtée par les adorations des hommes : pourquoi ne pourrois-je vous plaire sans flaterie?

Vous êtes frappée en entrant dans le monde, d'un spectacle singulier: ces grands respects que les hommes témoignent aux femmes vous surprennent. » Ils sont les maitres, dites-» vous; ce sont eux qui gouvernent l'Etat, qui

* Par Mr. De Vatel Auteur de la *Polyergie*.

Digitized by Google

» sont les loix, qui commandent les armées.
» Pourquoi donc s'abaissent-ils si fort devant
» les femmes? Ils leur cédent par-tout; ils les
» servent avec empressement; ils n'oseroient
» leur dire le moindre mot désobligeant; en
» un mot, ils les traitent comme si elles étoient
» d'une espéce supérieure. « Mais ce qui achéve de dérouter toutes vos conjectures, vous voyez la scéne changée dans l'intérieur de la maison. » C'est maman, au contraire, qui sert
» mon pére, * qui le prévient en toutes cho-
» ses. Il est vrai qu'il lui marque à son tour
» beaucoup d'attentions; mais je démêle ce-
» pendant sa supériorité; la tendresse chez mon
» pére a un air de bonté; chez maman, quel-
» que chose de soumis. « Voilà en effet, Mademoiselle, une énigme qui a droit de vous surprendre. Eh bien! vous le voulez, il faut vous la

---

* Ce tableau paroîtra sans doute bien bourgeois à certaines femmes du grand air. Je leur demande pardon si je peins des mœurs plus anciennes, ou celles des honnêtes gens de Province. C'est une nécessité, si l'on veut traiter la question présente. Ce même ordre, qui trouvera si étrange qu'une femme *serve* son mari *& le prévienne en toutes choses*, ne se reconnoitra pas non plus dans ce qui vient d'être dit des respects & des égards portés envers les femmes, jusqu'à *n'oser leur dire le moindre mot désobligeant.*

la développer. Ne vous fâchez point, & profitez de l'occasion. Un homme va vous dire la vérité, quoiqu'elle n'ait rien de bien flatteur. De vingt ans peut-être il ne vous arrivera rien de pareil.

C'est pour notre propre bien, Mademoiselle, & par un raffinement de volupté, que nous autres hommes nous nous sommes astraints à tant d'égards & de respects pour les Dames. La nature nous ayant fait plus forts qu'elles, si nous voulions agir en maitres, nous croirions n'être redevables qu'à la crainte, ou à une obéissance intéressée, des plaisirs qu'elles nous procurent. Nous avons pris le parti de les ériger en Divinités, pour avoir la satisfaction d'en être exaucés dans nos priéres. Nous nous persuadons ensuite que nous devons nos succès à notre mérite; & nous éprouvons qu'il est infiniment plus doux d'obtenir de cette façon, que de prendre par force ou par autorité.

Il y a bien aussi un peu de générosité dans notre fait. Les femmes étant plus foibles que nous, il y auroit de la lâcheté à abuser de notre supériorité. Puisqu'elles doivent être nos compagnes, nous avons voulu remettre les choses dans une espéce d'égalité, en les fortifiant

Digitized by Google

ſiant par les loix de la politeſſe, leſquelles après tout ne nous impoſent point de contrainte bien gênante.

Enfin nous avons remarqué que vous êtes de petits Anges, extrêmement aimables quand on vous careſſe & vous flate, & fort doux lorſqu'on fait tout à votre gré. Le meilleur moyen de tirer parti de vous, a donc été de vous prendre par la douceur. Rappellez vous, Mademoiſelle, comment maman en uſoit, il y a peu d'années, quand elle vouloit vous porter à faire quelque choſe de bonne grace. Elle vous prenoit ſur ſes genoux: *Ma fille, je te prie, fai cela; tu ſeras bien aimable, je t'aimerai de tout mon cœur.* Vous faiſiez ce qu'elle vouloit, & elle en reſſentoit un tout autre plaiſir que ſi elle l'eût obtenu par force. Figurez-vous encore comment vous feriez vous-même, ſi vous aviez un joli ſerin bien inſtruit, mais un peu fantaſque. Vous le careſſeriez, vous lui donneriez du ſucre, vous le baiſeriez, & vous en obtiendriez tout de ſuite un air mélodieux, au lieu qu'il s'effaroucheroit, ſi vous vouliez le gronder.

L'uſage dont je vous parle n'a pas toujours régné. Voyez-en la preuve chez les Payſans;

les

Digitized by Google

les hommes parmi eux ſont brutalement les maîtres : trop groſſiers pour ſe faire des plaiſirs délicats, ils n'uſent ni de politeſſe ni de galanterie envers les femmes, & leurs enfans n'ont ni poupée ni ſerin. Les Romains, qui donnérent leurs loix & leurs mœurs à la plus grande partie de l'Europe, avoient déja appris dans les beaux ſiécles de la République, à traiter les femmes avec politeſſe. Mais ces hommes politiques & guerriers, ne les admettoient point dans toutes leurs Aſſemblées. Elles ne faiſoient pas, comme aujourd'hui, le lien de la ſociété. Trop occupés des affaires pour paſſer le tems dans des Compagnies galantes, ce n'étoit guéres que dans le tête-à-tête que les Romains cherchoient auprès des Dames un agréable délaſſement. De-là beaucoup de complaiſance, des ſoins tendres & prévenans, mais point de ces honneurs, de ces reſpects cérémonieux, qui ne ſervent que pour la repréſentation, & ſur le grand théatre du monde.

Sur la fin de l'Empire Romain, des flots de Barbares inondérent l'Europe, & y éteignirent le goût des belles choſes. L'Hiſtoire ne parle point de la galanterie des Goths; ſi elle reſſem-

ſembloit à leur architecture, vous ne perdez rien à l'ignorer. Il y a toute apparence que chez eux votre ſéxe ne jouoit pas un rolle brillant. A qui devez-vous le rétabliſſement de vos droits, ou plutôt la fondation de votre Empire? C'eſt à des diſciples de Mahomet: Oui, Mademoiſelle, de Máhomet, de ce fameux Légiſlateur, que l'on regarde communément comme ſi peu favorable au beau ſéxe. Les Arabes, paſſionnés pour les femmes, les traitérent différemment, ſuivant les mœurs des Pays dans leſquels ils ſe répandirent. Ceux qui envahirent l'Orient, livrés à la jalouſie que le climat ſemble inſpirer, les tinrent renfermées. Mahomet leur avoit promis un Paradis dont les femmes devoient faire les principales délices. Ils eſſayérent de ſe faire d'avance un Paradis terreſtre dans leur Serrail, & voulurent ſuppléer par le nombre à ce qui manquoit à leurs femmes pour être des Houris. Les Maures qui conquirent l'Eſpagne, y trouvérent les femmes libres. C'eût été les effaroucher que de les réduire en eſclavage. Obligés de gagner leur cœur par de tendres ſoins, leur paſſion pour elles & la vivacité de leur imagination les amenérent bientôt à cette galanterie raffinée

qui

Digitized by Google

qui fut la ſource de la Chevalerie. Un Guerrier ſe déclaroit l'adorateur d'une Belle, & ſon défenſeur envers & contre tous. Il étoit doux à une femme de ſoumettre un cœur fier & indomptable, de s'en voir ſervie avec zêle : il étoit flateur pour le Chevalier, de rendre ſa Maîtreſſe reſpectable ; il la déifioit, pour ainſi dire ; il rapportoit à elle ſes entrepriſes, & lui faiſoit hommage de ſa gloire. C'étoit un mêlange continuel de guerre & d'amour. L'Europe devint plus tranquille ; on oublia un peu les avantures guerriéres. L'amour reſta, mais il prit les maniéres de la paix : il perdit ſes giganteſques idées d'héroïſme ; il devint plus doux ; mais il ne devint pas moins cérémonieux. Dès-lors, comme vous le voyez dans les vieux Romans, il fallut ſoupirer des années, avant que d'oſer déclarer ſes feux ; on trembla devant ſa Maîtreſſe, on ſe trouva *trop heureux de la ſervir & de mourir pour elle.* Les reſpects & les adorations s'étendirent à tout le ſexe ; ils devinrent la marque d'une bonne éducation. Mais les Déeſſes ne ſçurent pas ſe maintenir dans ce haut degré de vénération. Elles ſe familiariſérent trop avec leurs adorateurs. Le ſervice ſe relâcha, les Romans s'abré-

brégérent : on en vint aux hiſtoriettes, puis aux avantures d'un jour. Enfin parut, mais pour un très-petit nombre de gens, le ſiécle de la raiſon & du goût. Je vai faire ma paix avec vous, Mademoiſelle ; & c'eſt en vous peignant la galanterie des honnêtes gens, que je vous expoſerai mes véritables ſentimens ſur la ſource & les raiſons des égards que les hommes bien nés ont pour les femmes.

La force, le courage, l'audace ſont le partage des hommes ; la modeſtie, les graces, la douceur ſont le plus précieux ornement du beau ſéxe. On cherche à plaire à ce qu'on aime ; rien n'eſt plus naturel : on eſt bien aiſe auſſi de lui conſerver tous ſes charmes ; c'eſt une ſage économie de plaiſirs. Quel ſpectacle plus flateur offriroit-on à une jolie femme, que celui d'un cœur fier & courageux, adouci par ſes charmes, prêt à tout faire pour elle ? De-là les tendres ſoins, les ſervices empreſſés. D'un autre côté, la douceur & la modeſtie ne ſont dans un jour éclatant, que chez une perſonne reſpectée ; dans une autre, elles reſſemblent à la timidité, à la crainte ſervile. Un homme de goût & de bon ſens ſe gardera bien de déparer & d'avilir l'objet de ſon amour ; au contraire

Digitized by Google

traire il s'étudiera à le rendre reſpectable à ſes yeux & aux yeux des autres. Une perſonne eſtimée & conſidérée eſt pour ſon amant une ſource de plaiſirs purs & délicats. Que ſa douceur & ſa modeſtie ſont aimables & touchantes ! Que ſa tendreſſe eſt précieuſe ! Je vous l'ai déja dit, Mademoiſelle, nous trouvons bien notre compte dans les honneurs que nous rendons à votre ſéxe. Voilà, je penſe, la vraye ſource de ces déférences, de ces égards, de ces reſpects qu'on lui témoigne dans le monde poli. Si nous tombions avec les femmes dans une groſſiére familiarité, ſi nous ceſſions de les reſpecter, nous nous priverions mal habilement de nos plaiſirs les plus délicats ; ſemblables à un homme qui rempliroit de bouë une ſource d'eau vive & pure, l'ornement de ſes jardins. Un trop grand nombre d'époux vous en fourniront la preuve. L'union conjugale devroit faire le bonheur de deux Amans ; elle eſt preſque toujours le tombeau de l'Amour. Je conviendrai de tous les torts des maris ; mais ne diſſimulons point non plus ceux des femmes. On reproche à la plûpart des hommes & des femmes une inconſtance naturelle, laquelle en effet n'eſt que trop commune. Mais

il

Digitized by Google

il eſt dans le mariage des cauſes particuliéres de cette inconſtance, & celle qui vient à mon ſujet, eſt l'une des plus ordinaires. On ceſſe bientôt de ſe reſpecter après l'hymen, de ſe traiter avec politeſſe: l'indolence, une familiarité groſſiére prennent la place & des tendres ſoins d'un Amant, & des attentions délicates d'une Amante; l'un ne s'étudie plus à plaire, l'autre ne ſçait pas conſerver à ſa tendreſſe ce qui la rendoit piquante, ce qui en faiſoit le prix; bientôt l'amour expire. Et pourquoi s'aimeroit-on encore? On n'eſt plus aimable l'un pour l'autre.

N'allez pas croire cependant, Mademoiſelle, que deux Epoux devroient vivre toujours en Amans. Cette erreur a perdu plus d'une femme aimable & tendre. L'amour conſervera ſans doute ſes droits, après l'hymen, dans un mari tendre & raiſonnable, mais il prendra un caractére différent. Autres ſont les ſymptômes de l'amour ſatisfait; autres ceux de l'amour qui aſpire & qui pourſuit. Cette ardeur inquiette, ces reſpects, ces adorations, ces ſoins vifs & continuels ſont bons, tant que le feu des déſirs & de l'eſpérance les ſoutient; ils deviendroient inſupportables à la longue, dans le

calme

calme de la possession. Cependant une épouse délicate, mais sans lumiére & sans expérience, voit-elle disparoître ce cortége flateur ? elle s'imagine que son mari ne l'aime plus ; le chagrin ou l'indifférence est le fruit de son illusion ; & une femme froide ou chagrine, n'est pas propre à se faire aimer. Alors un mari se souvient trop de la supériorité de son sexe : Je suis le maître, dit-il ; c'est à ma femme d'obéir & de se soumettre. Le beau ménage, grands Dieux !

Qu'ils se souviennent des vues de la Nature, & qu'ils s'y conforment. On ne peut suivre un meilleur guide. L'homme est visiblement destiné à être le Protecteur de la femme ; qu'il le soit avec tendresse & générosité. Sa Compagne est faite pour lui plaire, pour adoucir son cœur par les impressions tendres : ses armes sont les graces : toute autre lui sied mal, & lui réussit plus mal encore. Que chacun d'eux se tienne dans son caractére ; & s'ils ne sont pas absolument mal assortis, ils vivront heureux ensemble. Je voudrois que l'épouse n'oubliât point ce qu'elle a promis solemnellement à la face des Autels ; que celui-ci, toujours tendre & délicat, chérit & ménageât dans sa compagne la source de son

Digitized by Google

bonheur, que ſans ceſſer d'être le chef de la famille, il fût aſſez généreux pour attendre tout de la tendreſſe d'une épouſe, plutôt que de ſa ſoumiſſion. Figurez vous une fille bien née, avec un pére tendre & raiſonnable; ajoutez-y plus d'enjouement & de familiarité. Que le Ciel me donne une pareille union! Eſſayez, Mademoiſelle, de ces maximes, ſi quelque jour vous vous aſſociez à un galant homme; & je vous promets que vous ferez également ſon bonheur & le vôtre.

Digitized by Google

ARTICLE HUITIEME.

REFLEXIONS

Sur le BEAU *&* le SUBLIME. *

LEs idées de *sublime* & de *beau* ont été confondues jusqu'ici. On a apellé *sublime* ce qui étoit *beau*, & l'on a donné le nom de *beau* à ce qui étoit *sublime*. Cette méprise vient de la négligence qu'on a eu de remonter à l'origine, & jette une grande confusion sur nos affections & sur nos passions : on ne peut cependant y apporter une vûe trop attentive, lorsqu'on est convaincu de la nécessité où nous sommes de les diriger & de les soumettre à la raison.

Toutes nos passions ont leur origine dans le désir de notre conservation, & dans les besoins mutuels ou les agrémens de la société : tout ce que nous voyons dans la conduite des hommes, répond à une de ces fins, ou à ces deux fins combinées de différentes façons, selon notre ma-

* Tirées d'un Livre Anglois sur ce sujet.

Digitized by Google

maniére de les envifager, eu égard à la force ou à la foibleffe, à la violence ou à la modération de notre tempérament. Les affections produites par le défir de notre confervation font celles qui ont le plus de pouvoir fur nous; elles nous préfentent fans ceffe le malheur ou le danger. Les idées de difette, de douleur & de mort, frappent notre efprit d'horreur. L'abondance, la vie & la fanté difpofent notre ame à être affectée du plaifir, mais ne font par fur elle, à beaucoup près, une impreffion auffi forte. Lorfque le malheur, ou un péril inévitable nous affecte immédiatement, l'ame eft plongée dans la trifteffe, elle eft abforbée, elle eft incapable de concevoir aucune idée de plaifir, fa fituation eft affreufe: mais lorfque nous ne fommes affectés que de l'idée d'un malheur ou d'un danger que nous pouvons abfolument éviter, quoiqu'il foit preffant; les reffources que nous trouvons dans notre prudence, la confiance que nous avons en nos talens, donnent du reffort à notre ame, & produifent en nous une fituation mêlée de crainte & d'efpérance qui nous tient en haleine, fans nous décourager, & qui donne des momens délicieux. Une fenfation agréable s'éléve à me-

fure

Digitized by Google

ſure que le danger diminue, elle nous ravit: nous l'appellerons *joie*, *délice*; pour la diſtinguer de cette ſatisfaction que nous éprouvons, ſans avoir paſſé par ce malheur, & que nous nommerons ſimplement *plaiſir*.

La ſenſation qui s'éléve du ſein de la douleur affoiblie, n'eſt pas en elle-même bien différente de celle qui produit ſimplement le *plaiſir*; mais la ſituation de l'ame eſt toute autre, l'impreſſion de la crainte eſt encore gravée dans l'eſprit, & la tranquillité dont il commence à jouïr, eſt ombragée d'une eſpéce d'horreur qui la rend beaucoup plus vive. Qui voudroit comparer la ſatisfaction d'un Roi, né ſur le trône, entouré de plaiſirs qui l'ennuient, & de Courtiſans dont l'obéiſſance ſervile le laiſſe dans la léthargie, avec celle d'un Matelot qui ayant fait naufrage, & qui ayant été pendant pluſieurs jours le jouet de la tempête & des vagues, ſaiſit enfin une planche qui lui fait gagner le rivage, & trouve des Bergers qui lui cédent une partie de leur ſubſiſtance pour appaiſer ſa faim? Une impreſſion forte ſe conſerve dans l'ame, même après que la cauſe a ceſſé, comme on peut s'en convaincre par l'air, l'agitation & l'attitude d'un homme qui

Digitized by Google

a fait un faux pas sur le bord d'un précipice, & qui a eu le bonheur de s'accrocher à quelques arbustes qui se sont trouvés sous sa main. Toutes ces causes qui excitent ou qui conservent les idées du danger ou du malheur, sans qu'il soit actuellement présent, offrent à l'esprit une image grande & terrible, & cette image est la source du *sublime*, ou, ce qui revient au même, cause dans l'ame une agitation qui la rend capable de sentir vivement, & de s'énoncer avec force, si l'on est assez familiarisé avec les termes pour les trouver au besoin : au défaut d'expressions, les yeux, l'air du visage & le geste feroient également le sublime de l'action, dont un muet est aussi capable que le premier Orateur de l'Europe.

La seconde source de nos passions vient originairement de la Société. Elle se distribue en deux branches principales. La premiére est la Société de l'homme avec la femme : l'amour est la passion qui en résulte ; c'est un effet naturel de l'impression de la beauté, de la vertu, ou de ce qui a l'apparence de la vertu, des agrémens de l'esprit, & de l'effervescence du sang. La seconde est la société de l'homme avec les autres hommes, & même avec les animaux ;

Digitized by Google

maux; elle produit une inclination toute aussi naturelle que l'amour, quoique moins vive & moins fougueuse, c'est l'amitié: nous la définirons un panchant que le sentiment heureux de notre foiblesse fait naître pour nous ménager au besoin des secours mutuels, soit dans le danger, soit dans l'affliction, soit dans le plaisir qu'on ne goûte jamais entiérement, s'il n'est communiqué; ce panchant est fortifié par les services mutuels; il s'étend par la reconnoissance, il est embelli par la politesse & par les agrémens de l'esprit.

Les passions qui viennent directement du désir de notre conservation, & qui nous affectent avec cette vivacité qui produit le sublime, prennent ordinairement leur source dans la crainte ou dans le souvenir du danger; celles qui viennent de la Société, sont l'effet du désir & de la satisfaction. Ainsi le *beau* résulte de l'idée générale du bonheur, & le *sublime* de l'idée du malheur, ou du danger.

Lorsque les scénes frappantes de la nature se présentent à nous, elles produisent un étonnement qui suspend tous les mouvemens de l'ame par une espéce d'horreur. Tout ce dont l'aspect paroit terrible, est grand & *sublime*.

 Si

Si l'objet eſt placé dans un faux jour ou dans l'obſcurité, l'eſprit en eſt d'autant plus frappé, & l'imagination effrayée le rend plus terrible encore; c'eſt pourquoi les Oracles des Payens étoient ordinairement dans le fond des forêts, ou dans des antres ténébreux pour inſpirer au Peuple le reſpect & la terreur. Loin que la clarté des images ajoute quelque choſe à la vivacité de l'impreſſion qu'elles font ſur nos eſprits, on peut aſſurer qu'elle l'affoiblit, puiſque les images de la muſique qui ſont toutes générales & indéterminées, nous affectent beaucoup plus que celles qui ſeroient ſous nos yeux, & qu'une belle deſcription nous touche ſouvent plus dans un ouvrage de Poëſie que dans un tableau: en un mot on peut dire qu'une grande clarté eſt ennemie de l'enthouſiaſme. Toute privation en général, comme le vuide, les ténébres, la ſolitude, le ſilence, produit l'étonnement & une eſpéce de frayeur dans l'ame qui ſe croit iſolée. Une grandeur démeſurée eſt par la même raiſon un objet bien propre à faire naître des idées ſublimes; l'infini n'eſt pour l'imagination qu'un vuide immenſe, ou un corps immenſe. La grande difficulté d'un ouvrage eſt encore une ſource de merveilleux, lorſque nous ſom-

Digitized by Google

ſommes convaincus que toutes nos forces & tout notre travail ne pourroient pas l'exécuter; de même la magnificence & la grande profuſion des choſes que nous eſtimons, nous jette malgré nous dans l'étonnement. Par rapport aux couleurs, celles qui ſont douces & agréables produiſent des images moins fortes que les autres. Une grande montagne couverte de vignes & d'arbriſſeaux fleuris, n'eſt rien en comparaiſon d'un rocher aride ſemé de cavités ténébreuſes; l'azur d'un beau Ciel frappe beaucoup moins que des nuages épais chargés de foudres & d'orages; & dans les grands tableaux d'hiſtoire les draperies légéres & riantes ſont rarement un bon effet: ainſi en parcourant toutes les autres ſources du *ſublime* par rapport à nos ſens, nous trouverons qu'il nait des cauſes qui inſpirent une eſpéce de terreur, & qui menacent la conſtitution de notre être. Auſſi l'héroïſme de la gloire & de l'honneur, paſſion qui éléve l'homme au deſſus de lui-même, n'a rien de plus *ſublime* que l'enthouſiaſme qui lui fait braver toutes les terreurs dont la vie eſt ſuſceptible, & qui lui fait mépriſer les tyrans & la mort.

Le *Beau* eſt le ſentiment de cette perfection qui

qui résulte de toutes les qualités d'un objet qui plaît ou qui enchante. Cette perfection ne sçauroit naître de la justesse des proportions, puisque nous ne connoissons point de mesure commune qui puisse fixer nos idées là-dessus. Celle que certaines gens prétendent établir, est évidemment fausse, puisque nous ne sentons point le *beau* par-tout où cette prétendue justesse se rencontre. Le *Beau* ne résulte pas de la convenance; s'il en étoit ainsi, chaque animal seroit beau, puisque chacun se renferme nécessairement dans la classe qui lui est assignée: la force que nous regardons dans l'homme comme une beauté, n'est jamais que rélative, & est souvent la source de mille imperfections & de mille désordres. Il est encore douteux si le *Beau* est, comme nous venons de le dire, le sentiment de la perfection; puisqu'il y a certaines imperfections qui nous flattent davantage, & que nous admirons beaucoup plus que certaines qualités ou certaines vertus. Ce n'est donc pas à notre raison à décider du *Beau*, c'est à nos sens; puisqu'après avoir examiné toutes les recherches que les premiers génies ont faites sur cette matiére, un esprit juste ne sauroit être satisfait: il faut en revenir à dire

que

Digitized by Google

que le *Beau* eſt une qualité ſenſible qui agit méchaniquement ſur nos organes, & que les organes tranſmettent confuſément à l'eſprit. Ce ſeroit un objet digne de notre attention, que de conſidérer ces qualités ſenſibles qui par une expérience réitérée dès la plus tendre enfance, nous conduiſent au ſentiment du *Beau*, & dominent toutes nos affections. D'abord une grandeur ou une petiteſſe rélatives à l'eſpéce & à l'uſage auquel cette eſpéce eſt deſtinée, eſt la premiére qualité ſenſible. En ſecond lieu la douceur, le poli & l'élégance des formes, ſont des qualités eſſentielles. En troiſiéme lieu, nous ſommes enchantés d'une grande varieté dans la direction des parties qui tendent à l'unité. En quatriéme lieu il ſemble que les angles, les contours pour faire une impreſſion agréable ſur nous, doivent être *tendres* & *reſſentis*; que les couleurs doivent être vives & claires, & paſſer de tems en tems de l'une à l'autre par une dégradation inſenſible. Enfin pour mieux fixer les idées du *ſublime* & du *beau*, il n'y a plus qu'à faire ſentir le contraſte de leurs objets: celui du *ſublime* eſt vaſte & ſouvent gigantesque dans ſes dimenſions; celui du *beau* eſt proportionné à notre vûe: l'un eſt doux, poli,

poli, élégant; la rudesse & la négligence sont souvent le mérite de l'autre : une lumiére douce & vive est essentielle au *beau*, l'obscurité & les ténébres ajoutent au *sublime*.

Si on vouloit considérer maintenant de quelle maniére ces qualités agissent sur nos sens, on feroit à peu près les réflexions suivantes. Si l'inaction altére les ressorts de nos corps, une agitation violente est un mal souvent nécessaire pour entretenir la vie & la santé. Cette agitation produit une tension extraordinaire dans les nerfs. Une émotion commune est une espéce de peine qui met en mouvement les parties grossiéres; la terreur agite jusqu'aux plus subtiles. Il s'ensuit de là que si le malheur ou la terreur se présentent dans un point de vûe un peu éloigné, & que le danger ne soit pas présent, ils peuvent produire la joie, parce qu'ils servent à tirer le corps de son inaction naturelle. Dans les objets grands & frappans qui se présentent à nous, l'œil se fatigue, la rétine se dilate pour en embrasser toutes les dimensions: Si malgré tous ses efforts elle ne peut pas les saisir, elle s'agite sans cesse pour en parcourir rapidement les différentes parties; les impressions se confondent par cette rapi-

Digitized by Google

rapidité qui force l'eſprit à une plus grande attention, ſans pouvoir parvenir à une plus grande intelligence : cette agitation & ces efforts ſont très propres à produire le *ſublime*. Le *beau* cauſe une agitation dans les nerfs & une attention dans l'ame bien différente de la premiére; l'œil embraſſe un objet dont la grandeur ne fatigue pas la vue; il n'y a point de confuſion dans les parties; chacune peut être ſaiſie diſtinctement dans le tout, & chacune ſert à faire ſaiſir l'enſemble plus aiſément. L'éblouïſſement qui peut ſurvenir des charmes de la beauté, dépend moins du travail de la vûe, & de la force de l'attention, que d'une douce émotion qui remplit le cœur ſans le déchirer.

Digitized by Google

ARTICLE NEUVIEME.

DISCOURS.

La calomnie donne plus de lustre à la vertu que la flaterie. *

UN objet des plus propres à encourager les hommes à la pratique de la vertu, c'est, sans contredit, l'estime & l'approbation de leurs semblables : ce Héros sacrifie ses jours pour le bonheur de sa patrie, ce Philosophe méprise les biens & la volupté, ce Magistrat immole ses plaisirs & son intérêt au soin de faire observer les loix ; quel motif anime ces hommes dont les efforts semblent au-dessus de l'humanité ? la gloire, l'estime de leurs compatriotes, le désir d'en être loüé.

Tous les hommes ont du goût pour les louanges : le vicieux élevé à un haut rang n'a pas voulu perdre ce tribut consacré à la vertu, dont il aime à se parer, dans le tems même qu'il la viole ; & l'intérêt a persuadé à ces ames vénales,

* Par Mr. Meynier de l'Académie de Nimes.

Digitized by Google

nales, qui ſuivent toujours la grandeur, de faire fumer ſur les autels de leurs idoles le même encens que les hommes raiſonnables brûlent en l'honneur du ſolide mérite. De-là la flaterie, fantôme vain & mépriſable, qui deïfie les paſſions les plus extravagantes, qui loüe ſans meſure des actions que l'orgueil & la vanité ont entrepriſes, & qui, en exagérant les vertus, ſubſtitue à cet éclat naturel qui les environne un faux brillant, que le tems détruit, & que les hommes éclairés ſavent bien diſcerner de la pure lumiére.

L'envie, autre monſtre que la réputation fait naître, que le bonheur maigrit, qui ne ſe nourrit que d'infortunes & de diſgraces; l'envie, dis-je, indolente à pratiquer la vertu, reſerve toute ſon activité pour la détruire, l'attaque quelquefois à force ouverte, employe plus ordinairement & plus ſurement les trames les plus ſourdes, ſe cache ſous le voile du bien public, & profane même celui de la Religion; la calomnie eſt la plus forte de ſes armes, celles dont les coups ſont les plus empoiſonnés, & les derniéres qu'elle a coutume d'employer. Vice honteux, qui porte un tel caractére de baſſeſſe & d'infamie, qu'il fait horreur à qui-

con-

conque conserve encore quelque lueur de sentiment. C'est le trait que les gens de bien ont le plus à craindre; * semblable à une tempête qui s'éléve dans un tems calme, ou à la foudre qui part lorsqu'on s'y attend le moins, elle renverse ceux qui, soutenus de leur vertu, étoient dans une sécurité parfaite.

La flaterie & la calomnie sont donc pour l'homme vertueux deux ennemis également redoutables. La premiére, en affectant de nous affermir dans la route du bien, nous conduit en effet par les chemins opposés du vice dans les plus déplorables égaremens. L'autre employe toutes ses forces à détruire la vertu, & à décourager tout homme qui voudroit suivre ses sentiers escarpés : la vertu peut-elle recevoir de l'éclat d'un si cruel ennemi ? Oui, Messieurs, la flaterie n'a jamais donné qu'un faux lustre à son idole, mais l'homme vertueux reçoit un nouvel éclat des vains efforts de la calomnie. Prouvons ces deux Propositions par des exemples de tous les tems, & ajoutons à ces inductions des preuves tirées de la nature même de ces vices, & de la considération du cœur humain.

PRE-

* *Senec. Epist.* 84.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

Prétendre que la flaterie peut donner du lustre à la vertu, c'est vouloir faire triompher la vertu avec les parures du vice. En effet la flaterie que le vil intérêt fit naitre, se nourrit de bassesses, & ne tire ses forces que du mensonge; la vertu pure & brillante par elle-même, n'a pas besoin de ce fard pour paroitre, son éclat naturel lui suffit, & les difficultés qui l'environnent sont les seuls atours qu'elle connoisse. Ouvrons les fastes du genre humain, jettons les yeux sur l'histoire de ses vertus & de ses vices: Sont-ce les Titus, les Trajans, les Antonins, qui ont été l'objet de la flaterie? Ils étoient assez parés de leur propre grandeur; ils connoissoient trop bien le danger de ce poison subtil, pour souffrir que leur Cour en fût infectée: mais à leur place prenons les Tibére, les Caligula, les Néron, les Domitien, monstres qui ont déshonoré non seulement le nom de Souverain, mais même celui d'homme. Voyez de quelles adulations ont retenti leurs Cours pendant leur vie, & combien de Poëtes effrontés ont transmis à la postérité des monumens qui ne servent aujour-

d'hui qu'à déshonorer leurs Auteurs & à augmenter la honte de leurs Héros.

La flaterie, masque du vice, est encore la corruptrice de la vertu; elle a perdu les plus heureux naturels, & son encens empoisonné a été de tous les tems également fatal: qu'on trouveroit peu de gens qui n'eussent pas ressenti les funestes influences de cette peste! Que d'heureux génies ont été pervertis par ce poison, d'autant plus dangereux, qu'il tombe dans un terrain préparé par l'amour propre que la nature a gravé dans nos cœurs en traits ineffaçables; l'orgueil insuportable dans nos égaux & même dans nos supérieurs, l'opiniatreté fleau de la société, la présomption odieuse, même dans ceux chez qui les talens supérieurs sembleroient l'excuser, sont tous également des fruits de ce poison mortel.

Mais l'adulation tient encore bien plus particuliérement son trône dans le Palais des Rois, & ses fatales atteintes y font bien plus de ravage sur les cœurs vertueux: l'histoire nous présente des Princes, qui nés pour être les délices du genre humain, en sont devenus l'horreur: la flaterie seule les a jettés dans ces abîmes; de lâches Courtisans ont érigé en vertus tou-

toutes leurs passions, ont élevé des trophées à des actions qui les déshonoroient, & leur ont appris à faire de leur volonté, l'unique distinction du juste & de l'injuste.

En vain un Pontife inspiré de Dieu jette dans le cœur de Joas les semences des plus grandes vertus ; bientôt ce Roi malheureux séduit par ses flateurs, enyvré de leur faux encens, est entrainé dans les plus grands excès, & commence le régne le plus cruel, par faire égorger dans le Sanctuaire un Pontife, fils de son bienfaiteur assez généreux pour oser montrer la vérité à ses yeux. Neron même, le cruel Neron, avant qu'il écoutât les flateurs, fit espérer à Rome sous la conduite de Séné-que & de Burrhus le régne le plus doux & le plus fortuné. Ce qui semble n'avoir été inventé que pour corrompre la vertu pourra-t-il donc l'illustrer ?

Mais supposons un Prince qui ait des vertus réelles, obscurcies par de plus grands défauts, la flaterie pourra faire illusion pendant un tems ; mais qui sera séduit ? Les hommes éclairés ne seront pas la dupe de ces éloges excessifs, & sauront bien distinguer l'or faux du véritable. Peut-être un peuple grossier, peu accoutumé

à voir les choses de ses propres yeux, & à porter des regards fixes sur elles, croira pendant un tems que cet homme a toutes les vertus que la flaterie lui donne; mais bientôt le tems vainqueur du mensonge dissipera le prestige; les admirateurs du faux héroisme rougiront de l'encens qu'ils ont prodigué, & croiront rétablir leur reputation, en attaquant ce vain fantôme qu'ils avoient élevé jusques aux Cieux. Voilà le sort qui vous attend, Princes esclaves d'une vaine gloire, qui ne devez le bruit de vos vertus qu'à des actions que l'orgueil vous fit entreprendre, & que les ames vénales qui vous environnent ont comblé de leurs loüanges flateuses; en vain les noms d'auguste, de grand, de pére de la patrie vous sont prodigués; vos sujets, gémissant sous le poids d'une grandeur onéreuse, y substituent avec plus de justice ceux de foible & de superbe; & la postérité, seul juge équitable & désintéressé des Rois, relégue souvent parmi les Nerons & les Héliogabales ceux que des Courtisans flateurs plaçoient au-dessus des Titus, des Alexandre & des Louis.

Telle est la nature de l'esprit humain; il passe avec rapidité d'un excès à un autre; &

Digitized by Google

comme il fait que les vertus des hommes, à quelque haut degré qu'elles soient poussées, ne peuvent jamais atteindre la perfection, il se défie de tout héroisme trop célébré, bientôt il parvient à le reduire à son véritable point de vûe, & les éloges outrés ne servent alors qu'à donner un nouveau ridicule au héros de la flaterie. Je dis plus; la flaterie fera toujours soupçonner de fausseté les vertus réelles de son héros, & portera naturellement à croire qu'elles sont aussi chimériques que celles que l'adulateur lui a prêtées.

Telle est même l'idée intérieure de celui qui a la lâcheté de prodiguer l'encens de l'adulation; il suppose que celui qui a la foiblesse de le recevoir, n'a aucune vertu réelle, puisqu'il se croit obligé de lui en prêter des chimériques; ou du moins qu'il n'en a que de bien petites, puisqu'il se croit obligé de les exagérer: le flateur suppose que celui à qui il s'adresse a l'esprit borné, que la vanité l'aveugle, & qu'il se méconnoit lui-même; il le suppose ignorant entiérement la science du cœur humain, & assez foible pour être sensible aux éloges qui ont été prodigués à tant d'illustres scélerats.

Digitized by Google

C'est ainsi que la flaterie, corruptrice des Monarques & des Particuliers, également déshonorante pour le flateur & pour le fantôme qu'il encense, engendre des vices odieux sur le Trône, insuportables dans la société, & ne donne à ses idoles qu'un vernis, dont le tems efface le faux brillant, bien différent de cette vive lumiére dont reluit le solide mérite, qui sort du creuset de la calomnie; en effet, c'est en vain que l'envie frémit: en vain éléve-t-elle un nuage épais, dont elle voudroit obscurcir la vertu: le véritable héros demeure immobile au milieu de la tempête, & triomphe enfin des efforts de son impuissante ennemie.

SECONDE PARTIE.

La calomnie est ce vice également noir & honteux, qui tend à détruire la réputation par des imputations fausses. Vice également contraire à l'humanité & à la justice, condamné par les loix divines & par les loix humaines, contre lequel le Christianisme & le Paganisme se récrient avec la même force. Ennemi de tout ce qui est grand, il tâche de l'avilir par les faux raports qu'il séme; à peine sa voix

se

se fait entendre, que mille échos s'empressent de la repéter, & souvent des hommes peu fermes dans les sentiers de la vertu les ont abandonnés, intimidés & découragés par ses cris.

Mais de quelle gloire immortelle se sont couverts ces héros, qui insensibles aux traits les plus acerés de la calomnie, sourds aux cris du peuple & des grands, méprisant les bruits vains & légers par lesquels leurs ennemis tâchoient de les noircir, ont laissé paisiblement au tems & aux circonstances le soin de justifier une conduite que tout sembloit leur ordonner de changer. C'est l'effort d'une vertu commune d'entreprendre & de soutenir de grandes actions, excitée par les applaudissemens publics; mais malgré la voix de la calomnie, se tenir ferme dans une entreprise, où l'on a le bonheur public & la vertu pour objet, c'est une épreuve où le courage le plus ferme & le plus magnanime suffit à peine, & l'héroïsme qui l'a soutenue paroit aux yeux des hommes avec bien plus d'éclat & de pureté.

Rome admira la grandeur d'ame de Fabius, malgré les calomnies du Lieutenant de ses armées soutenues du Peuple & du Sénat. Ce grand homme préferant le bien de sa Patrie a

Digitized by Google

sa propre réputation, persiste à ne pas donner bataille à Annibal, & méprise les vaines imputations de foiblesse & de pusillanimité, que la calomnie affectoit de répandre sur sa conduite; bientôt l'éclat de son mérite supérieur perce ces nuages impuissans; bientôt son ennemi le plus acharné est le premier à lui rendre justice; & les ombres que la calomnie avoit jettées sur sa vertu ne servent qu'à lui donner un nouveau lustre.

Le plus beau jour de la vie de Scipion l'Africain ne fut pas celui où vainqueur d'Annibal & des Cartaginois, il trainoit le Roi des Numides enchainé à son char de triomphe; je trouve Scipion plus grand lorsqu'attaqué par la calomnie, il paroît devant le Peuple Romain, & au lieu de s'abaisser à supplier ses Juges ou à se justifier: Romains, leur dit-il, ce fut à pareil jour que je vainquis Annibal auprès de Cartage; allons au Capitole rendre graces aux Dieux de cette victoire, & venez les prier de vous donner des Chefs qui me ressemblent. A ces mots, plus semblable à un Général qui donne des ordres à son Armée, qu'à un accusé qui se justifie, il prend le chemin du temple, où ses Juges, entrainés par la force de

sa

Digitized by Google

sa magnanimité, le suivent, & laissent ses accusateurs chargés de la haine & du mépris public.

La calomnie supportée avec égalité d'ame & confondue par la magnanimité donne donc un nouveau lustre à la vertu, puisqu'elle lui fournit l'occasion de faire briller des qualités qui étouffent l'envie, & rejettent sur elle-même la honte dont elle prétendoit la couvrir: cette vertu timide, modeste, & sujette à rougir quand on lui applaudit, devient fiére quand on ose la noircir.

Mais ce n'est pas le seul côté par où la vertu reçoit du lustre de son impuissante ennemie. On peut presque toujours regarder une personne calomniée comme une victime des fureurs de l'envie, qui n'ayant pû attaquer une vertu solide par aucun crime réel, a pris le parti d'en substituer de chimériques: l'homme naturellement plus orgueilleux que méchant, n'emprunte guére les traits odieux de la calomnie, que lorsque ceux de la vérité lui manquent, pour abaisser le mérite qui lui fait ombrage. La calomnie suppose donc communément dans son objet un mérite réel, qui ne donne aucune prise à la médisance; à ce vice également né

de

de l'envie & de la petiteſſe d'eſprit, ennemi de toute réputation, mais n'employant pour la détruire que la ſatire de nos défauts réels, plus à craindre encore que la calomnie, puiſqu'elle tire ſa force de la vérité, & que par-là ſes coups ſont plus ſûrs, & entiérement incurables: Eh! ne jugerons-nous pas digne de toute notre admiration un mérite contre lequel l'envie même trouveroit les traits de la vérité inſuffiſans, & ſeroit obligée d'avoir recours à ceux du menſonge?

La calomnie, étouffée par la vertu, n'a paru juſqu'ici que pour faire mieux éclater les qualités des héros, qui ont eu la force & le bonheur de la mettre aux fers: elle a eu quelquefois des avantages plus grands; elle a fait ſuccomber *l'innocence ſous ſes coups*; mais la ſolide vertu des vrais héros n'en a jamais été ébranlée: dans le tems même qu'elle les opprimoit avec le plus de force, ils ſavoient qu'il étoit un terme où la calomnie ſe diſſipoit, & que les arrêts de la poſtérité les vengeroient de ceux que l'envie de leur ſiécle dictoit contre eux.

Le plus fameux Peintre de l'antiquité, Appelle, voulant faire un tableau de la calomnie,

Digitized by Google

nie, peignit la crédulité avec de grandes oreilles, menant avec elle le soupçon & l'ignorance aveugle, & tendant les mains à la calomnie : celle-ci paroissoit secouant de la main gauche une torche enflammée, & trainant de la droite l'innocence ; devant elle marchoit l'envie au teint livide, accompagnée de la fraude & de la flaterie ; mais dans l'éloignement paroissoit la vérité s'avançant à pas lents, & conduisant le repentir en habits lugubres. Oui, Messieurs, le tems que nous avons vû ruiner de fond en comble l'ouvrage de la flaterie, renverser les autels que les hommes avoient élevés à de fausses vertus, détruit de la même maniére l'ouvrage de la calomnie, & arrache enfin le bandeau fatal qui cachoit la vérité. Pendant la vie d'un grand homme les yeux du vulgaire ont de la peine à soutenir l'éclat dont il brille, l'envie & la calomnie s'étudient à l'obscurcir ; mais au moment où la Parque termine ses jours, cette gloire qui éblouissoit ne fait plus de jaloux, la mort émousse l'éguillon qui pressoit l'envieux, la honte qu'il ressent d'avoir attaqué une vertu pure le force à lui rendre justice, & plus la calomnie s'étoit attachée à la noircir, plus l'homme vertueux reçoit de lustre de ce retour.

L'En-

L'Envie ne peut souffrir que l'Oracle de Delphes ait déclaré Socrate le plus sage des mortels : cachée sous le manteau de la Religion, elle arme la calomnie du glaive de la justice, & par un jugement qui couvrira à jamais Athénes de honte & d'infamie, on livre à la mort celui qui méritoit que sa patrie lui érigeât des autels. Que résulta-t-il de cette inique Sentence ? la haine de ce peuple inconstant satisfaite, la vérité dessilla les yeux des juges, les calomniateurs furent mis à mort par un décret du même Tribunal qui avoit condamné l'innocent, & le respect & la reconnoissance lui firent élever des temples.

Si Fabius, si Socrate n'eussent pas été calomniés, leur vertu n'auroit jamais paru dans toute sa splendeur ; le premier n'en auroit pas moins la réputation d'un grand Capitaine ; mais son amour pour le bien public, sa constance & sa magnanimité n'auroient jamais paru avec tant de lustre ; Socrate seroit connu pour un grand Philosophe, mais la calomnie lui a donné lieu de pratiquer avec éclat des vertus enseignées par le Philosophe, & rarement mises en pratique par lui-même.

Nous avons vû, Messieurs, la vertu cor-

rom-

rompue par la flaterie, avilie par ses éloges; nous l'avons vuë éprouvée par la calomnie, sortir de ses mains plus brillante & plus pure; nous avons considéré la flaterie comme parure du vice, & la calomnie comme derniére ressource de l'envie. Le tems a paru découvrant la vérité, justifiant la vertu persécutée par la calomnie, & ne laissant pour le héros de la flaterie, que l'odieux paralléle des vertus qu'on lui attribuoit, & des vices qu'il avoit en effet. Concluons donc que la flaterie ne donne qu'un faux lustre à son idole, & que l'homme vertueux reçoit un nouvel éclat des vains efforts de la calomnie.

Digitized by Google

ARTICLE DIXIEME.

COMPARAISON

Entre les travaux de l'Esprit & ceux du Corps. *

Palma negata macrum, donata reducit opimum.
Hor.

CEtte multitude de gens qui soutiennent leur vie par des travaux corporels, & qui mangent leur pain à la sueur de leur visage, donne souvent à l'inaction le nom de paresse, & ne conçoit pas qu'on puisse être fatigué lorsqu'on a demeuré pendant plusieurs heures dans un fauteuil, à feuilleter de tems en tems un livre, & à faire des réflexions; qu'arrive-t-il de-là? qu'ils envient le sort de ces hommes sédentaires, ou qu'ils les méprisent, parce qu'ils leur paroissent jouir des commodités de la vie par une faveur de la fortune, ou en être privés parce qu'ils ne veulent pas s'adonner au travail.

Il est cependant certain que la réflexion est un

* Traduit de l'Anglois.

un travail, & que comme le corps est affecté par l'exercice de l'esprit, la fatigue qui naît de l'étude n'est pas moindre que celle qui résulte des travaux de la campagne ou des manufactures.

Mais quoique le travail de l'esprit fatigue autant que celui du corps, il ne procura pas les mêmes avantages. L'exercice du corps donne la santé, la vigueur, la gaïeté, un bon appetit & un sommeil profond; mais des travaux sédentaires résultent des dérangemens dans la santé qui attristent la vie & l'abrégent, troublent le repos, font naître le dégout & produisent une langueur continuelle & un mal-aise dont on ne peut souvent découvrir la cause.

On ne remarque pas qu'une incapacité naturelle à réussir dans des opérations qui ne demandent que la main, procéde du manque d'inclination; si à cet égard on ne peut pas dissiper entiérement sa répugnance, on peut au moins la surmonter, & alors l'ouvrier continue son travail avec autant de dextérité & d'exactitude que s'il n'avoit fait aucun effort sur lui-même pour l'entreprendre: mais à l'égard des productions de l'imagination & de l'esprit, la simple détermination de la volonté ne suffit pas; il doit y avoir une disposition de l'ame, que l'homme ne peut donner; sans cela on ne met au jour

jour que des ouvrages qui ressemblent à ces plantes dont la production forcée est duë à l'industrie & non à la vigueur de la nature.

Il arrive même que la disposition de l'ame n'assure pas toujours le succès, quoique lorsqu'elle manque, l'application soit toujours inutile; car l'Ecrivain qui le matin s'étoit senti échauffé sur son sujet & dont les idées avoient été abondantes, trouve souvent le soir que ce qui avoit plû à son imagination offense son jugement, qu'il a perdu le jour à s'exercer sur un songe agréable, qu'il a réuni une multitude de figures brillantes qui ne peuvent pas subsister ensemble.

C'est ainsi que l'esprit est souvent condamné à passer son tems, ce tems qui ne revient plus, à entreprendre des choses qu'il ne peut effectuer, ou à amasser des matériaux qu'il voit peu de tems après être entiérement inutiles; au lieu que l'artiste & le laboureur savent que l'ouvrage qu'ils entreprennent réussira proportionnellement au tems & aux soins qu'ils y auront employés.

Je remarque de plus que les récompenses des travaux de l'esprit ne sont pas aussi sures que celles des travaux du corps; l'artiste re-

çoit une certaine ſomme pour l'ouvrage qu'il a fait chaque jour ; mais ſouvent l'eſprit ne retire aucun avantage du travail de pluſieurs mois, ſoit parce que la ville n'eſt pas diſpoſée à juger de ſon mérite, ſoit parce qu'il n'a pas conſulté le gout du Public.

On a dit très ſouvent, que ce n'eſt pas ſur la grandeur des revenus d'un homme, mais ſur la proportion qu'ils ont avec ſes dépenſes, qu'il faut juger de ſa richeſſe ou de ſa pauvreté, & que ce n'eſt pas tant la maniére dont il vit, que les habitudes qu'il a contractées, qui le rendent heureux ou miſérable. Cela étant, le travail de l'eſprit, lors même qu'il recevroit des récompenſes comme en reçoit le travail du corps, ne procureroit pas autant de moyens de bonheur. Les artiſans qui chantent, les laboureurs qui ſifflent en travaillant, ne ſe ſoucient point des plaiſirs intellectuels ; s'ils ont en abondance des alimens ſains, peu leur importe qu'ils ſoient ſervis ſans gout & ſans élégance ; ils ne ſont pas moins heureux parce qu'ils ne ſont pas régalés avec un reſpect cérémoniel & une promtitude ſilentieuſe. L'homme d'étude eſt toujours traité comme étant Gentilhomme par ſon éducation, l'homme d'eſprit comme

Digitized by Google

faiſant honneur à une compagnie, quelque éle-vée qu'elle ſoit par ſon rang ou par ſa fortu-ne; on leur fait donc jouer ſouvent des rôles bien différens de ceux qu'ils jouent à l'ordinai-re; ils ſont admis à des plaiſirs qu'ils ne de-voient pas ſe flatter de partager; par là bien des choſes leur déviennent néceſſaires, parce qu'on a fait naître chez eux des beſoins qu'ils n'au-roient point connus dans une claſſe inférieure.

L'artiſan & le laboureur, lorſqu'ils ont reçu leur gain de la journée, & qu'ils ſe ſont pro-curé de la forte biére & un ſouper ſolide, ont à peine un déſir qui ne ſoit ſatisfait; tan-dis que l'homme d'un gout fin & délicat, qui connoit les rafinemens de la vie, eſt rarement aſſez Philoſophe pour ſe contenter de ce que lui donnent les récompenſes du génie.

Cependant à peine y a-t-il un état dans la vie qui ſoit autant l'objet de l'envie que celui d'un Auteur qui a des ſuccès. J'oſe aſſurer que ceux qui ne le voyent qu'en compagnie, ou qui entendent faire des éloges de ſon mérite, ſe forment une idée très fauſſe de ſon bonheur. Ils ſe le repréſentent comme jouïſſant ſans ceſſe des triomphes que donne la ſupériorité du gé-nie, & écoutant avec une indolence voluptueuſe

le

Digitized by Google

le doux concert des louanges qu'on lui prodigue ; mais ils ne savent pas que ces momens de plaisir sont bien courts & en petit nombre ; que la plus grande partie de sa vie se passe en inquiétudes, que les heures s'écoulent sans qu'il s'en aperçoive, & que le jour, semblable à la nuit passée dans le sommeil, n'est pour lui qu'un moment, à cause de l'application entiére de l'esprit à l'objet dont il est occupé ; hors des regards des hommes & souvent hors de lui-même, les nécessités seules de la vie lui rapellent qu'il vit ; il s'éveille alors en sursaut comme d'un songe, & il regrette le jour qu'il vient de perdre sans en avoir joui.

Guillaume Hardman, serrurier, eut trois fils ; *Thomas*, *Edward*, & *George*. *George*, qui étoit le cadet, fut mis en aprentissage chez un tailleur ; les deux autres furent envoyés à une école établie par un Seigneur, & de là à l'*Université*. Le bon *Guillaume Hardman* crut qu'il ne devoit pas négliger de faire étudier ses deux aînés ; *Le Savoir*, disoit-il, *est un héritage que le Démon même ne pourra leur enlever, & quand j'aurai ainsi fait tout ce que je dois faire pour eux, ils feront pour eux-mêmes.*

Comme il ne put pas leur procurer les moyens

yens de gagner leur vie, lorſqu'ils eurent fini leurs études, ils revinrent à Londres. Ils avoient l'un & l'autre acquis des connoiſſances; mais *Thomas* étoit un génie, & *Edward* un ſot. *Edward* fut fait Sous-Maitre dans une école dont il tiroit 20. liv. ſterl. *Thomas* ſe diſtingua bientôt & paſſa pour *Auteur*; il donna au Public pluſieurs bonnes piéces; mais tantôt le caprice le fruſtroit des récompenſes, tantôt l'envie les lui refuſoit. Il paſſa ſon tems dans le travail & dans l'indigence; ſon eſprit étoit ſans ceſſe à la gêne pour arranger des idées & choiſir des expreſſions.

Pendant ce tems-là *George* devint Maitre dans ſa profeſſion; il occupoit conſtamment dix hommes; il buvoit ſa bierre dans des pots d'argent, & ſe vantoit que dans quelques années il feroit auſſi riche que ceux pour qui il faiſoit des habits galonnés, & qui ſe croyoient ſes ſupérieurs. *Edward* envioit l'état de *George*, & n'étoit pas *ſot* au point de ne pas boire avec lui. Le ſavant *Thomas*, l'*Auteur*, le *Génie*, regardoit d'un œil fier & dédaigneux ſes deux fréres; il déclaroit qu'il périroit de froid & de faim plutôt que de paſſer ſa vie dans l'obſcurité, & d'être oublié après ſa mort.

A R-

Digitized by Google

ARTICLE ONZIEME.
PENSE'ES DETACHE'ES. *

SI l'homme pouvoit voler, je dirois qu'il est la plénitude du Régne Animal. Le plus vivace des animaux, il est encore le plus courageux, le plus fort, le plus adroit, le plus abstinent, celui de tous qui fait le plus aisément pâture de tout.

* * *

Princes, quelques-uns d'entre vous ont aimé qu'on leur dit qu'ils étoient les maîtres absolus des biens de leurs sujets. Si jamais quelque autre qu'un Charlatan découvre réellement ce secret-là, faites pendre le démonstrateur.

* * *

Dans un Gouvernement (l'Auteur dit ceci à l'occasion des Moines) l'invention de supprimer & de détruire est le contraire absolu de l'art de gouverner; c'est la magnanimité du Suïcide. Un Chirurgien ignorant fait couper la jambe; Esculape l'eût traitée & guérie.

* * *

* Nous souhaitons qu'elles fassent naitre le désir de lire l'excellent ouvrage d'où nous les avons tirées; il est intitulé, *l'Ami des Hommes*.

Digitized by Google

L'Agriculture, cet art par excellence, qui peut se passer de tous les autres tandis qu'aucun d'eux ne sauroit exister sans lui, l'Agriculture est encore dans son enfance. Les premiers hommes de chaque société l'ont tous honorée; les seconds se sont, pour ainsi dire, hâtés de la négliger. La fable du chien qui laisse le corps pour courir après l'ombre, a toujours dépeint l'humanité.

* * *

La prospérité est aux Etats ce qu'est la maturité aux fruits de la terre; elle en annonce, elle en nécessite presque la putréfaction..... La même action qui a changé la verdeur en maturité, pousse celle-ci jusqu'à la pourriture.

* * *

Les gros brochets dépeuplent les étangs; les grands propriétaires étouffent les petits.

* * *

L'étymologie du mot nous aprend qu'une *Capitale* est aussi nécessaire à un Etat que la tête l'est au corps; mais si la tête grossit trop, & que tout le sang y porte, le corps devient apoplectique, & tout périt.

* * *

On a beau dire, l'homme est un insecte de

telle

telle nature, qu'on ne sauroit tant le presser qu'il ne se retourne pour piquer le talon qui l'écrase; mais il est pareillement sensible aux bienfaits, & il n'est férocité & malice humaine que la vertu & la bienfaisance n'aprivoisent.

* * *

Un homme de qualité d'une Province de France donna pendant la disette de 1747. le pain & le couvert dans ses granges à mille pauvres durant 6. mois. *Allez, mes enfans*, leur dit-il à la St. Jean, *allez tâcher d'en gagner. Je vai en ramasser pour l'année prochaine, si la disette dure.* Cet homme, quoique d'un mérite & d'une probité distinguée, est un *Seigneur Chatelain* dans toute la force du mot.

* * *

Honorez les petits. Les larmes me viennent aux yeux quand je songe à cette intéressante portion de l'humanité, ou quand, de ma fenêtre, comme d'un thrône, je considére toutes les obligations que nous leur avons, quand je les vois suër sous le faix, & que me tâtant ensuite, je me souviens que je suis de la même pâte qu'eux.

* * *

Faites du bien aux petits. Mille fois plus

Digitized by Google

de bienfaits se sont perdus en montant qu'en descendant.

* * *

Un Etat, où la cupidité & les richesses ont la prééminence non disputée, est une assemblée de voleurs publics ou déguisés, de brigands civilisés, dont les uns sont en pleine chasse, d'autres à l'affut, & qui dans le fait occupés à s'entre-détruire, feront bientôt justice les uns des autres sans que la foudre s'en mêle.

* * *

La vanité emporta Louis XIV. à se graver sans cesse dans ses bâtimens, & à se nommer en marbre le *Divin Louis*, *l'Homme immortel*, &c. Ce fut la faute des hommes de son tems. Je voudrois quelquefois que le Roi pût entendre l'idiome d'un Barbare; » Sire, lui dirois-je, » Votre Majesté n'a-t-elle jamais pensé que » l'air impératif & dédaigneux qu'on donne à » vos Statues, est ou puéril ou fâcheux. César, » Cromwel & autres, nés simples particuliers, » & qui à force de travaux étoient parvenus à » commander à toute leur nation, pouvoient » être flattés de graver en bronze cette domi- » nation, qui étoit leur ouvrage; mais vous, » Sire, qui depuis l'âge de 6. mois receviez

» les

Digitized by Google

» les hommages des Ambassadeurs, qui à cinq
» ans donniez des loix par droit de naissance
» & d'amour des Peuples, qui n'avez jamais
» connu un égal, vous avez mille vertus; mais
» n'en eussiez-vous aucune, tout le monde vous
» obéiroit également. Il est donc inutile de com-
» mander en pied-d'estal. Ordonnez qu'on vous
» y place tendant les mains à une Populace em-
» pressée, la regardant avec des yeux de pére,
» & lui distribuant vos trésors; & qu'on lise en
» inscription au-dessous: *Louis élevé pour mieux*
» *voir les besoins de son peuple.* Qu'un canal
» de communication de la Saone à la Loire ait
» pour toute inscription celle-ci: *Louis a voulu*
» *que ses enfans de telle & telle province con-*
» *nussent l'abondance, & ils l'ont connuë.* Qu'un
» Edit mesuré occasionne une médaille, & qu'on
» y lise: *Louis trouva dans son Royaume la ca-*
» *pitation sur les hommes, il délivra ses frères*
» *& capita les chevaux.* « J'imagine que le Prince regarderoit comme un animal rare celui qui lui tiendroit ce langage, & avoueroit que malgré sa singularité, les idées de cet homme lui en auroient fait naître de tout autrement douces que celles qu'il avoit eues jusqu'ici.

* * *

La

TAYLOR INST.

Digitized by Google

La liberté est au génie des Peuples, ce qu'est le régime aux tempéramens; ce qui fait la santé de l'un seroit le poison de l'autre.

* * *

L'Espagnol enrichi d'abord est devenu paresseux par vanité, nous le deviendrons par mollesse & par découragement absolu. De ces deux façons de cesser d'être, la premiére conserve toujours quelques ressources; mais la mollesse n'en a point. On tourne des têtes vaines d'un côté utile, & le mouvement reprend. On réveille les Héros enchantés d'Amadis; mais on tonneroit vainement sur des catacombes pour rendre à ces ossemens le mouvement & la vie.

* * *

Il est naturel, il est même utile que chacun estime ici-bas sa profession, plus même qu'elle ne vaut. Au fond les touches d'un clavecin contribuent toutes également à l'harmonie, quoique l'une n'ait que de foibles sons, tandis que d'autres en ont de forts. Le Gouvernement est le maître qui touche l'instrument. Si la main est habile, tout concourt au jeu plein & merveilleux; si au contraire elle est dure

dure & vaillante, rien ne va, le clavier souffre, & l'instrument est bientôt discord.

* * *

La vûe de l'énorme quantité de bled qui entre dans une belle tabatiére, dégouteroit le plus hardi dissipateur.

* * *

Les cailloux dans les riviéres deviennent ronds & polis par le frottement; les hommes se civilisent par la societé.

* * *

La vertu est assujettie à des régles de circulation, ainsi que tous les autres ressorts politiques. La vertu du plus simple particulier a trait dans sa sphére à l'avantage de son canton, & par contre-coup à celui de l'Etat. Par ce raport le Souverain repompe toutes les vertus de la societé; il doit aussi les rendre & les repousser jusques dans les plus bas étages.... Sans cela plus d'obéïssance que forcée & éludée par adresse, plus d'amour que feint & faux, plus de patriotisme, plus d'autre lien enfin de la societé que ce vouloir incompréhensible de la Providence, qui maintient quelquefois les Etats pour confondre notre raison, quand tout semble concourir à leur par-

tes,

Digitized by Google

tes, jusqu'au moment où elle a décrété leur chûte, & où retirant sa main toute-puissante, tout vole en éclats, comme feroit le monde entier, si la balance des élémens étoit perdue.

* *
*

Nos prétendus Philosophes, tantôt sous un manteau, tantôt sous un autre, quelquefois à découvert, ont attaqué les loix divines & humaines. Nos Docteurs ont en mille maniéres calculé l'intérêt, & nos Romanciers ont alambiqué le désordre & l'infamie. Pensons-nous que la honteuse mollesse qui engendre ces ouvrages monstrueux, défigure moins l'humanité que le peu de férocité qui enfanta jadis les gigantesques Chevaleries? Mazulhim est aussi éloigné d'atteindre à l'état d'homme, que Roland le dépasse. Nos péres eussent vomi sur de telles images; elles nous amusent aujourd'hui, parce qu'elles nous ressemblent.

* *
*

Les liens de toute Societé sont de leur nature portés à tendre vers le relâchement. C'est par cela seul qu'il ne peut y avoir d'empire éternel ici-bas. Le dépérissement s'annonce & se démontre par les troubles & les dissensions, les tiraillemens & les douleurs, tant qu'il y a

du

Digitized by Google

du nerf dans la République ; par l'indécence & la débauche, la gangréne & la putréfaction, dès qu'il n'y a plus que des chairs.

* *
*

Semblables au Protée de la fable, les mœurs s'échapent des mains qui les veulent forcer, & se transforment en représentations vaines pour éviter les chaines dont on les vouloit étreindre. En cela, comme en toute autre chose, la contrainte est le plus défectueux des ressorts de l'autorité. Les caustiques ne servent qu'à dévorer les chairs mortes, & n'ont nulle propriété pour prévenir la corruption. Quelles sont donc les touches du clavecin politique qui répondent aux mœurs? *Le discernement, la pudeur & l'exemple.*

* *
*

Ce qui fait impression sur le général (l'Auteur dit ceci à l'occasion des écrits contre la Religion) ce sont ces traits indirects, ces airs de certitude puérile, ces lardons amenés à tout propos, qui mettant en fait ce qui est au moins en question, paroissent établir comme notoire & reçu de tous, qu'il n'y a que le peuple & les imbécilles qui ayent de la Religion. Il faut avouer qu'aujourdui on n'écrit presque plus un

mot

Digitized by Google

mot qui ne soit empreint de ce timbre là ; il n'est dissertation *sur des eaux chaudes*, ou *Bouquet à Iris*, où l'Auteur ne veuille insérer sa petite profession de foi d'esprit fort... Ces Docteurs qui n'établissent rien, ne sont tenus de rien prouver ; & l'on en infère seulement qu'il est permis de lever un oeil curieux sur l'objet de son culte, puisque tant de gens censés instruits le fixent & s'en moquent.

* * *

Ninon, Épicurienne décidée, savoit bien que tous les argumens de l'incrédulité se bornent à dire *non*, & agir en conséquence. Nous savons personnellement aussi que tous ces Docteurs ne savent pas un mot de la question ; en conséquence ce n'est pas la persuasion qui les fait parler. Pourquoi donc se pressent-ils si fort de prendre couleur à tems & à contretems ? C'est qu'ils savent que c'est le moyen de faire accueillir leurs ouvrages par la curiosité publique. Autrefois on risquoit le fagot, ou du moins l'horreur publique & le mépris des honnêtes gens, quand pour se faire admirer d'un petit nombre, on hazardoit de semblables traits ; aujourdui c'est le moyen de se faire une réputation d'abord accueillie par les fous, & dont le grand nombre est ensuite la dupe.

* * *

L'au-

Digitized by Google

L'audace de quelques Ecrivains principaux une fois appuiée par la considération duë d'ailleurs à leur mérite, justifiée par les contorsions données au véritable sens de leurs apophtegmes, devient le germe & la semence d'une infinité d'avortons qui n'imitent que les vices de ceux qui leur ont donné le signal; la tolerance pour les premiers (de la part du Magistrat) assure l'impunité des autres. Bientôt ils se multiplient au point qu'on diroit d'une armée de taupes & de mulots qui ont conjuré de renverser le temple de Jérusalem; & notre postérité effrayée, si elle ne vaut moins que nous, jugeant de l'esprit du tems par les seuls vestiges qui en demeureront, croira devoir le jour à une race de sacriléges & d'athées.

* *
*

Le luxe affoiblit l'esprit; qu'on en juge même par ses délassemens; qu'on lise les brochures; qu'on voye les spectacles, on y découvrira le type de cet affoiblissement de l'esprit qui travaille pour ses semblables. Plus rien qui tienne du noble & du grand; colifichets & enfances dans le fond, pointes & saillies dans la forme & dans le style. Tel est le fruit de l'affaissement de l'esprit dans une nation; il porte sur tout, il abatardit tout; & les hommes réfléchis qui ne peu-

Digitized by Google

peuvent nier le fait à cet égard, vont, faute d'en avoir étudié le principe, en chercher la cause dans une prétenduë dégradation arrivée dans la masse physique, tandis qu'il n'en est point d'autre que le dérangement dans les mœurs, qu'on appelle *luxe*.

* * *

Chacun se plaint de ce que le monde plus séparé que jamais en societés exclusives & particuliéres, n'a cependant que les apparences de l'amitié. Admis au commencement dans ces réduits particuliers, & fréquent de ma nature, je me disois en sortant : Ces gens-là ont bien des choses à se dire quand ils sont seuls, car ils ne s'en disent guères devant un tiers. En persévérant il m'est arrivé de me trouver dans l'intérieur absolu. Hélas! à l'exception de quelque trait contre des rivaux, du récit de quelque anecdote secrette, d'une sorte de relâchement, enfin de cette prudence séche que l'intérêt prodigue sans effet à ses moindres adeptes, ils n'avoient rien de plus à se dire. Rien de soi, de son cœur, de son esprit, de ses sentimens; tout cela étoit engourdi & mat par l'habitude d'être en écharpe, & j'ai cru longtems que les gens du grand monde n'avoient pas de cœur.

* * *

Les

Digitized by Google

Les femmes autrefois plus longtems sous la la tutelle domeſtique, & ne voyant guères que des hommes poſés, avoient quelque choſe de plus mâle dans leurs plus délicates prétentions. Elles faiſoient cas de leur fraicheur, de leur taille, de leur beauté; un loup conſervoit ſoigneuſement leur teint, elles n'alloient jamais à l'air ſans cela; le ſoin de leur taille les obligeoit à avoir des corps qui la conſervoient, ſoutenoient leurs reins, & ouvroient la poitrine. L'attention à conſerver leur fraicheur les faiſoit vivre de régime & de choſes ſaines, ſe coucher de bonne heure &c. Au lieu de cela, la premiére jeuneſſe étant aujourdui la partie régnante de la Société, les jeunes femmes paroiſſent dans le monde dix ans plus tôt, & à l'âge où rien n'eſt encore formé. Dès l'âge de onze ans les filles ne peuvent plus ſouffrir le corps, à quinze ou ſeize on les marie, elles vont ſeules dans le monde. L'embonpoint qu'on ne ſauroit avoir à cet âge, eſt paſſé de mode; un air étourdi & des yeux roulans dans la tête conſtituent le joli; & de beau, il n'y en a plus. L'aſſortiment de ce joli carrillon eſt néceſſairement le mouvement perpétuel, des courſes, des ſoupers, des veilles, jamais de faim, ja-

Digitized by Google

mais de sommeil. Le tempérament s'allume, la poitrine s'échauffe, & cette petite lueur précoce n'attend qu'une couche pour disparoitre, & aller joindre quelque feu follet d'où elle semble être sortie. Cette couche cependant est ce qui donne un successeur à la maison, & voilà le plus beau sang dégénéré en asthmatique. Echape-t-elle à la proscription presque générale de son espéce? Ce feu de jeunesse dégénére-t-il par la voie de l'ennui (l'une des maladies de nos jours) en langueur & en résidence? Etenduë dans un fauteuil à 6. pouces de terre, où l'attitude indispensable est presque nécessairement indécente, elle paroit rentrer dans la plume, ses épaules raprochent en avant, la poitrine s'enfonce, le corps entier s'affaisse, & elle ne peut *désormais souffrir la* fatigue d'être habillée. Tels étoient les péres & méres dont nous voyons les enfans.

* * *

Le Luxe améne nécessairement la recherche & le colifichet. Examinez; avez-vous vû personne qui ne voulût être assorti à sa dépense? Le ridicule sensible d'un cuistre dont l'agencement extérieur singe le Grand-Seigneur, d'un bourgeois grossier qui paye bien cher le goût des

Digitized by Google

des fripons qui l'encadrent dans une bordure qui lui fait jouer le magot, est un des plus piquans qu'on ait pu mettre sur le théatre. Les originaux qu'on en vit jadis dans le monde, étoient si visiblement plats, qu'ils corrigérent bientôt le public de cette discordance; & si la fortune en belle humeur n'alloit de tems en tems chercher quelque valet d'écurie pour en faire un *arbiter elegantiarum*, le moule en seroit totalement perdu. Tout le monde donc a cherché à se modeler sur ses accessoires. L'homme dont les meubles & les bijoux sont guillochés, doit l'être aussi par le corps & par l'esprit. L'homme au vernis gris de lin & couleur de rose, porte sa livrée en sa robe de chambre, en sa façon de se mettre, en son attitude & en ses mœurs. De là les vieillards indécens, les barbes épilées, les plaisans éternels de soupers qui se déhanchent aujourdui devant les petits-fils de ceux qu'ils faisoient rire il y a quarante ans.

* *
*

Un changement de fortune rapide est d'ordinaire le passage du tropique pour les mœurs & pour les idées. Caligula, le plus habile courtisan d'un Prince ombrageux, devint en une

nuit le plus extravagant des Empereurs. Arlequin transformé paroit le plus insolent de tous les maitres. Ouvrez les yeux & voyez comment les Arlequins de la ville remplissent les devoirs de la Societé.

* * *

Les François étoient faits pour démontrer que la gaieté, qui ne paroit au premier coup d'œil qu'une proprieté frivole, est cependant une qualité d'une grande ressource dans des mains vraiment politiques. Elle nous tient lieu de patience; un couplet ingénieux, une heureuse plaisanterie font oublier aux François de vraies calamités, qui jetteroient d'autres Peuples dans le découragement, ou les pousseroient à la rébellion. Tout nous réveille, tout nous ranime; un tambourin garantit du scorbut des équipages entiers de matelots dans des voyages de long cours. Quand Mr. de Louvois aprenoit que la désertion se mettoit parmi les troupes d'une forte garnison, il l'arrêtoit en envoyant *Tabarin* vendre son orviétan sur la place..

* * *

ARTI-

Digitized by Google

ARTICLE DOUZIEME.

LETTRE

Addreſſée au *Prince de Galles* par l'ombre d'*Erneſt Auguſte de Brunſwick.* *

O Prince, les heureuſes diſpoſitions que vous faites paroître, la ſolidité que leur aſſûre la fermeté de votre caractére, la perfection qu'elles doivent attendre de vos lumiéres naturelles & de celles que l'Hiſtoire vous a données, en vous faiſant voir les avantages de la vertu & les dangers auxquels le vice nous expoſe; la triſte expérience que vous faites tous les jours qu'il eſt bien plus difficile de gouverner un peuple corrompu qu'un peuple vertueux, & que rien n'égale l'influence que les moeurs des Grands ont ſur celles de leurs inférieurs: toutes ces choſes, dis-je, me perſuadent qu'en continuant de ſuivre les ſentiers de la Juſtice, vous obtiendrez un régne auſſi glorieux & auſſi heureux que je vous le déſire.

* Traduite de l'Anglois.

Toutefois, lorsque je considére la quantité de malhonnêtes gens dont vous êtes entouré, & la peine qu'ils se donneront pour découvrir le côté par où vous pourrez leur donner prise, & par laquelle de vos passions il leur sera plus facile de vous gouverner; le charme que doit avoir pour vous cette espéce d'hommes qui approuvera toujours ce qui vous plaira *le plus*; l'impression bien différente que fera sur votre ame celui qui ne consultera que votre intérêt & celui qui ne consultera que le sien, le premier s'opposant nécessairement à vos désirs, & le second ne manquant jamais de les seconder; la séduction des plaisirs dont si peu de gens auront le courage de vous détourner, & où tant d'autres s'empresseront de vous inviter; la crainte que l'on aura de vous dire la vérité, tandis que mille bouches ne seront ouvertes que pour vous flater & vous tromper; les années que vous avez encore à passer avant que l'on vous juge capable de vous conduire par vous-même, & que vous ayez les lumiéres que donne l'expérience; tout cela, lorsque j'y pense, décourage mon espoir, & ne me présente que des objets de crainte.

Ecoutez donc, tandis que vous êtes encore ac-

Digitized by Google

acceſſible à la vérité, ce que l'on peut vous dire de plus important pour vous.

L'état de Souverain n'eſt rien moins que tranquille & aſſuré, & vous n'avez pas beſoin, pour vous en inſtruire, de conſulter d'autre hiſtoire que celle de votre pays: un Monarque n'a pas toujours ſes ſoldats près de ſa perſonne, &, quand cela ſeroit, leur défenſe déviendroit inutile; peut-être même auroit-il beſoin d'être défendu contr'eux. La ſeule Garde qui ne le trompera jamais, c'eſt l'amour de ſes ſujets; tant qu'il en ſera certain, il n'aura pas beſoin de ſatellites, &, s'il la perd, il n'en aura jamais aſſez.

Le bonheur dont vous jouïrez dans votre Gouvernement, vous ne pourrez l'obtenir que par celui que vous ferez goûter à votre peuple; les plaintes, lorſqu'elles ſont générales, ne ſont jamais ſans fondement; elles ne peuvent être longtemps ſans parvenir à vos oreilles, &, ſi vous n'en détruiſez la cauſe, il faut vous attendre à en reſſentir les effets: quelque pouvoir que vous ayez, vous ne pouvez empêcher qu'elles ne vous nuiſent en mille occaſions.

De jeunes gens pourront vous dire que *vous ne devez point craindre de troubles tandis*

que vous ne prendrez point le bien de vos sujets, & que vous ne gênerez pas leur conscience. Cela seroit vrai, si tous ceux que vous gouvernez avoient des biens & des consciences; mais il y en a beaucoup qui n'ont ni l'un ni l'autre. Votre véritable intérêt est donc de diminuer le nombre de ceux-ci pour augmenter celui des autres; l'indigent sera toujours mutin & le débauché mal-honnête homme. Il vous est aussi important de régler les mœurs de votre peuple que de pourvoir à sa subsistance; vous n'y réussirez qu'autant que vous exciterez l'industrie, celle de vos sujets sera toujours en proportion des récompenses qu'on leur donnera, & ce sera le Commerce qui la fera naître parmi le plus grand nombre d'entr'eux. Or l'étendue du Commerce dans un Etat dépend du rôle qu'il joue parmi les autres Etats, & de la faveur que ceux-ci lui accordent, soit par crainte, soit par attachement. Quelle doit donc être la sagesse de vos Ministres, & quelles précautions ne devez-vous pas apporter dans le choix que vous en ferez, puisque vous n'êtes pas seulement obligé de pourvoir au bonheur d'un si grand nombre d'hommes dans l'intérieur de votre Royaume, mais qu'il vous

faut

faut encore former des liaisons avec tant d'Etats remués tous par des intérêts différens? Ceux que dans votre jeunesse vous prendrez pour vos compagnons, sont les derniers que vous devez prendre pour vos conseillers. Reçevez les avis des gens que l'expérience a mis en droit d'en donner. Les hommes doués des qualités les plus aimables sont susceptibles des plus dangereuses erreurs, jusqu'à ce que, par des observations réitérées, ils ayent formé leur jugement, & que, par un long usage du monde, ils ayent appris à le connoître. Telles sont les choses qui méritent votre attention, si vous ne voulez pas être un Prince malheureux. Elles s'étendront bien plus loin, si vous voulez être un grand Prince.

La force d'un Souverain vient de celle de son Royaume; & un Etat est d'autant plus foible que ses membres sont plus divisés entr'eux. Occupés à se supplanter l'un l'autre, ils négligent l'ennemi commun, & lui laissent prendre des avantages qu'ensuite ils veulent inutilement recouvrer. L'esprit de patriotisme & l'esprit de parti ne peuvent s'allier ensemble. Le soin d'éteindre ce dernier doit être vôtre principale occupation. Soyez le pére commun,

&

& le protecteur du mérite, quelque part qu'il se trouve. Si votre faveur s'étend sur tous ceux qui en sont dignes, ceux-là seront vos amis que vous desirerez d'avoir pour tels. Lorsque l'intégrité & la capacité seront une recommandation sûre auprès de vous, vous aurez pour appui les plus éclairés & les meilleurs de vos sujets, & vous ne rencontrerez ni obstacles ni oppositions; le seul zèle que vous deviez encourager est celui du bien public.

Il peut se faire qu'il y ait une faction pour vous comme une contre vous. Ceux qui obéiront aveuglément à vos volontés sont aussi factieux que ceux qui s'y opposeront toujours; & ce seront les plus dangereux, puisqu'ils vous entraîneront dans les plus fausses démarches par leur déférence pour vos caprices, & par cette flatterie pernicieuse qui vous engage à soumettre à vos passions votre devoir & vos intérêts.

Ne croyez pas qu'il suffise que les loix de votre païs soient la règle de votre Gouvernement; il faut encore qu'elles soient celle de votre vie. On ne vous a proposé que comme un foible degré de vertu de vous conformer à ce que les loix nous prescrivent. Allez tant qu'il

vous

vous plaira au-delà de ce qu'elles ordonnent; mais ne reſtez pas en deça. Ce que votre conduite autoriſeroit, en vain le défendroient-elles. Commencez par leur obéir; & voyez enſuite ſi les autres leur obéiſſent; ſi vous voulez conſerver votre autorité, ne ſouffrez pas qu'elles perdent leur force.

La ſanté & le courage de votre peuple viennent de la liberté dont il jouït; conſervez cette liberté, mais ne ſouffrez pas qu'elle dégénère en licence; que chacun ſoit auſſi attaché à ſes obligations qu'à ſes privilèges, auſſi occupé de ce qu'il doit d'obéiſſance que des droits dont il peut ſe prévaloir. Un Gouvernement trop abſolu peut être dangereux; mais il n'eſt point d'Etat qui puiſſe fleurir ſous un Gouvernement trop foible.

Une Nation n'eſt pas plus puiſſante par le nombre du peuple que par l'ordre qui y régne. Or cet ordre ne peut venir que de la ſubordination, & l'on ne ſçauroit apporter trop de ſoin pour la maintenir dans toute ſon étendue. Les Magiſtrats ſont les Subſtituts du Souverain; ils rempliſſent ſes devoirs & aſſurent à ſes ſujets cette paix, l'objet de leurs deſirs & le motif des hommages qu'ils lui rendent; il faut donc qu'ils ſoient reſpectés, ſi l'on veut

qu'ils

qu'ils rempliſſent dignement la place qu'ils occupent. De même que la beauté d'un bâtiment conſiſte dans l'accord & la ſymmétrie des parties qui le compoſent, de même une multitude d'hommes ne tient ſa force & ſa beauté que de la diſtinction & de la gradation des rangs. Faites que chacun connoiſſe ſon état, ſe faſſe reſpecter, & ſache également ce qu'il doit & ce qui lui eſt dû. Rien n'eſt plus contraire aux progrès d'un Etat que cet eſprit qui tend à tout égaliſer, & à confondre tous les rangs.

En encourageant les Lettres, vous fourniſſez une innocente occupation à des eſprits qui ont beſoin d'aliment, & qui pourroient être dangereux, s'ils ne s'exerçoient ſur des objets indifférens; vous ouvrez une libre carriére à toutes ſortes de recherches, dont une grande partie ne ſera pas d'une médiocre utilité au Commerce de votre nation; vous vous mettez auſſi en garde contre deux dangereux ennemis du repos public, l'*Hypocriſie* & l'*Enthouſiaſme*. Ces emplois, qui occupent un ſi grand nombre de vos ſujets, peuvent être remplis par les gens les plus capables de procurer la tranquillité publique, & qui étant intéreſſés à la con-

Digitized by Google

conserver, employeront toutes leurs lumiéres à cet objet; vous vous attacherez ceux qui sont le plus en état de vous exposer la vérité dans tout son jour, & de vous montrer le mensonge & la calomnie dans leur aspect le plus odieux. La noble émulation que vous exciterez vous portera vous-même aux plus grandes actions; vous en recevrez le prix dans de justes éloges, & votre réputation s'étendant au loin pendant votre vie, passera ensuite jusqu'à la postérité.

Si vos voisins entretenant toujours des armées sur pied, vous ne pouvez vous dispenser d'en avoir, faites en sorte qu'elles ne nuisent pas plus à votre propre pays qu'à vos ennemis, & qu'en protégeant la vie de vos sujets, elles n'en corrompent pas les mœurs. Plus vous leur ferez observer une exacte discipline, plus il vous sera aisé de les réconcilier avec le peuple, & mieux vous en serez servi.

Quant aux Ecclésiastiques, ils seront toujours tels que vous voudrez qu'ils soient.

Il est moralement impossible qu'ils soient vicieux & ignorans, si vous ne dispensez les graces, dont vous disposez, qu'à ceux qui sont vertueux & instruits; de même qu'il est diffi-

cile

cile que le plus grand nombre d'entr'eux ſoient exacts à leur devoir, s'ils n'en attendent aucune récompenſe. Je crois n'avoir pas beſoin de vous dire combien leurs compatriotes ſe reſſentent de leurs déréglemens.

Il n'eſt certainement pas de meilleur ſoutien pour le trône d'Angleterre que l'influence de ces principes qui y ont placé votre famille. Tant que vos compatriotes ſeront attachés à la Religion Proteſtante, ils ne pourront manquer de l'être à un Prince Proteſtant. Mais que ne devroit-il pas craindre de l'indifférence qu'on auroit pour elle?

Ayez toujours préſent que, quelques braves que ſoient vos ſoldats, quelqu'habiles que ſoient vos Miniſtres, ils ne ſuffiront pas pour vous rendre un grand Prince. Un Roi ne peut être grand que par ſes vertus perſonnelles, par ſon propre mérite. Ce qui fait un honnête-homme ne fait pas un bon Prince: mais tout ce qui eſt au déſavantage de l'homme, deshonore le Monarque.

Plus un vice ſera excuſable, plus vous mériterez d'éloges en l'évitant; ce qui pourra paſſer pour une faute ordinaire vous fera perdre la louange que vous aura acquiſe une vertu diſtin-

tinguée. Vous ne pouvez favoriser le crime sans le permettre. Vos mœurs seront connues de tout le monde, & elles seront aussi généralement imitées qu'elles seront généralement observées; mais cette imitation roulera plus particuliérement sur les choses les plus aisées à suivre, & qui, par conséquent, seront le moins à votre honneur. Plus vous vous ferez aimer en vous rendant populaire, plus les fautes que vous commettrez tireront à conséquence; car si vous ne parvenez pas à les justifier aux yeux du Public, du moins le rendrez-vous moins scrupuleux à en commettre de pareilles; & le pére du peuple peut-il soutenir cette idée, que, dans quelques occasions, il en a été le corrupteur? Un seul vice que votre exemple aura autorisé jettera sur vous une tache qui ne pourra être effacée par tous les avantages dont on jouïra pendant votre régne.

Si vous voulez qu'on vous loue d'aimer la régle, commencez par la mettre dans vos désirs, dans vos passions. Vous aurez plus de gloire à les vaincre qu'à triompher de l'ennemi le plus formidable.

Quel renom n'obtiendrez-vous pas, lorsque, placé au faîte de la grandeur, vos yeux ne seront pas éblouïs de votre élévation; lorsque vous ne re-

Digitized by Google

recevrez point d'hommages que vous n'ayez cherché à mériter ; que la sincérité dans les conseils sera préférée à la complaisance ; que vous n'aurez rien plus en horreur que la flatterie, si ce n'est la vile créature dont elle se sert pour vous corrompre ; enfin, lorsque vous verrez sans y céder tous les plaisirs ; que vous les connoîtrez, que vous les mépriserez ; renonçant ainsi au loisir pour le procurer à votre peuple, ne vous considérant comme son Prince que pour être son modéle, & vous distinguant plus par vos vertus que par votre rang ?

Consacrez votre règne & votre vie à ces objets : c'est-là que vous devez chercher la véritable grandeur, & c'est d'eux que vous devez attendre le plus grand bonheur dont la vie & le trône soient susceptibles.

Pénétré de l'idée que vous partagez toutes les foiblesses de ceux qui fléchissent le genou devant vous, regardez cette action plutôt comme un reproche que comme une marque de respect. Quel est le Souverain qui, avec une façon de penser élevée, peut se contenter de ne devoir qu'à sa naissance le rang qu'il occupe ? Le pouvoir en lui-même ne doit avoir aucun prix à vos yeux ; il nous donne le moyen de mettre au jour le plus

Digitized by Google

plus grand mérite ; mais il n'en a point par lui-même. Si vous ne répondez à ce qu'il exige de vous, il ne sert qu'à multiplier vos défauts ; à les faire mieux connoître ; & à vous rendre pire que vous n'auriez été sans lui.

O Prince, le souhait le plus heureux que je puisse faire pour vous, c'est que vous ne perdiez jamais de vûe votre devoir ; c'est le moyen le plus sûr pour que vos sujets ne s'écartent pas du leur : & quelle satisfaction n'aurez-vous pas, vous & votre peuple, lorsque vous vous disputerez à qui y sera le plus exact ? Quel ennemi aurez-vous alors à craindre ? Ou plutôt qui voudra être votre ennemi ?

Au reste, ne vous figurez pas qu'aucun de vos devoirs vous dispense d'être occupé de votre Créateur. Vos premiéres obligations sont à lui, & c'est de votre exactitude à vous acquitter de celles-là que dépend votre attachement aux autres. Si vous oubliez ses droits sur vous, à quel autre devoir serez-vous fidèle ? *La Religion naturelle reconnoit cette maxime : que le bien général doit être consulté avant tout, que la nature, notre mére commune, ne nous peut donner un conseil plus salutaire que celui-là & qui tende plus au bien particulier de chaque individu.*

La Révélation parle le même langage. Le fondateur de la Religion Chrétienne ne se représente que comme envoyé au monde pour le sauver; & il a voulu que ce fût à la charité & à l'amour de son semblable que l'on reconnût ses véritables disciples.

Voilà ce qui caractérise la vraie Religion; il est certain qu'elle ne peut être que ce qui rend le genre humain meilleur qu'il n'eût été, & ce qui conduit au plus grand bien. Envisagée sous ce point de vûe, le seul sous lequel la Raison & l'Ecriture me le fassent voir, elle vous doit être recommandée par dessus toutes les choses qui méritent votre application, & cette application doit avoir pour objet de la respecter, & de la faire respecter par les autres.

Agissez par ce principe, & vous acquerrez le véritable mérite; étudiez-en l'influence, & tout retentira bien-tôt du bonheur qui accompagne votre gouvernement. La tranquillité de votre règne vous donnera le loisir de former de grands projets; l'affection de votre peuple vous encouragera à en tenter l'exécution, & sa fidélité vous répondra du succès.

* * *

ARTI-

ARTICLE TREIZIEME.

LETTRE

A Mr. ROUSSEAU Citoyen de GENEVE; en lui envoyant la piéce ci-après.

MONSIEUR,

JE prends la liberté de vous dédier ce petit Poëme. Vos écrits me sont si familiers, j'en chéris si fort les principes, & ils ont guidé tellement ma plume, qu'il m'auroit été impossible de ne pas prendre tôt ou tard une pareille liberté. M.... a encouragé ma hardiesse, & dès lors j'ai espéré qu'elle vous le paroitroit moins.

Je suis un pauvre Etudiant en Théologie, médisant des sciences que j'ignore, ennuié de celles que je suis forcé d'aprendre, n'ayant pas assez de Philosophie pour ne haïr dans le vicieux que le vice, chérissant tendrement l'homme de bien, & en tout plus propre à prêcher *more piscatorio quàm Aristotelico.*

J'ai apris depuis quelque tems que parmi les Hébreux on donnoit aux disciples des Pro-

phêtes le nom de leurs *fils*, ſuppoſant que ceux-là étoient plus Péres, qui enſeignoient à bien vivre, que ceux même qui avoient donné la vie; en ce ſens, Monſieur, il n'eſt perſonne au monde qui puiſſe avec plus de juſtice prétendre au nom de vôtre fils que moi; heureux, ſi la pratique démontre que je tiens mon ame de vous.

C'eſt depuis vous, Monſieur, que je ſoutiens qu'il n'eſt pas poſſible d'aimer les hommes, ſans gourmander un peu leurs vices; & que les vrais miſantropes ſont les méchans. C'eſt d'après vous que je défends à cor & à cri la théſe, que nos paſſions ſont autant d'ouvriéres qui forgent nos fers; & que le vrai ſecret de déconforter les Tyrans & les politiques, c'eſt de borner ſa gloire à leur échaper. Plus je me repaſſe en revuë, plus je trouve que je ſuis tout pétrifié de la théorie de Socrate; lui & vous faites même hiſtoire, & en vérité nous ſommes ſi Athéniens, que nous méritions bien d'en avoir un.

Enfin, Monſieur, je vous dirois que je vous admire, ſi l'étonnement qu'inſpire un homme vertueux, n'étoit trop humiliant pour le reſte du genre humain. J'aime donc mieux me réduire

à

à vous assurer, qu'il n'y a personne au monde qui se réjouïsse plus que vous y soyez que moi.

MONSIEUR,

V. T. H. & O. S.
A. R.

EPITRE A MR. . . . *

O Toi, que je chéris dès ma plus tendre enfance,
Toi qui me fais bénir l'instant de ma naissance,
Vien me féliciter, Ami, de mon retour;
N'ayant déja qu'un cœur, nous n'aurons qu'un séjour,
Ariston, tu le sais, au printems de ma vie,
J'abandonnai ces lieux qu'on nommoit ma patrie;
Je rompis, ou plutot j'étendis ces liens
Qui bornoient mon amour à mes concitoyens:
Je quittai mes amis, & j'allai voir mes fréres:
Je viens jouïr encor du soleil de nos Péres,
Et tu veux que d'Anson empruntant le pinceau,
De ce qui m'a frappé je te trace un tableau.
Soit, mais n'espére pas y gouter d'autres charmes,
Que ceux qu'un tendre cœur trouve à verser des larmes.
Ami, du genre humain appren tous les malheurs,
Et voi, si l'on lui doit du mépris ou des pleurs.

Je visitai d'abord cette antique Italie,
Jadis Reine du monde, à présent asservie;

O 3 Par,

---

* Par Mr. R***. Auteur de l'*Examen Hist. des 4. beaux siecles de M. de V.* Vol. XIe.

Partout elle offre aux yeux des temples, des autels,
Bien moins fondés pour Dieu que pour les criminels:
J'y comptai quatre Etats qu'on nomme Républiques,
Mais je n'y comptai point de ces ames publiques,
De ces cœurs citoyens, appuis des Nations,
Tels qu'en forma jadis la mére des Catons.
Venise a des trésors, Rome des indulgences:
Gènes a des Palais, Padoue a les sciences.
L'Italie en ce jour, après tant de fracas,
N'a ni grandes vertus, ni de puissans Etats,
Et dès longtems changée en un champ de batailles,
L'étranger tour-à-tour déchire ses entrailles.

J'en sortis pour voguer chez ce peuple cruel,
Esclave fier encor du Trone & de l'Autel:
Le dépopulateur de la triste Amérique
Pour d'autres Nations a conquis le Mexique:
D'autres font son commerce, & chargent leurs vaisseaux
Des fruits des attentats de ses cruels Héros.
Las enfin de nourrir & son Prince & ses Prêtres,
L'agriculteur renonce au champ de ses ancêtres,
Et dans le fond d'un Cloître accomplissant ses vœux,
Devient moins misérable, & fait cent malheureux.
Que te dirai-je, Ami! Du Moloch de Carthage
L'affreux culte a passé chez les peuples du Tage:
J'ai vu l'homme offrir l'homme en holocauste à Dieu:
Je m'enfuis, en pleurant, de cet horrible lieu,
Et croyant, pour venger un acte aussi barbare,
Voir s'entr'ouvrir sous moi les fourneaux du Tartare:
Mais non, mieux que l'Enfer ils vengeront les Cieux:
Il tombe, il va crouler cet Empire odieux!
La superstition, l'orgueil & l'avarice,
Sources de leurs forfaits, préparent leur suplice:
Bientot leur Souverain, Roi dans trois Univers,

N'e-

Digitized by Google

N'étendra plus ſes loix que ſur d'affreux deſerts.
Je fis voile de là pour ces triſtes contrées,
Heureuſes, ſi toujours on les eût ignorées!
Malheureuſes, depuis que les Européans
Guidés par les beaux arts, s'en ſont rendus Tyrans.
O Manes irrités des vertueux Sauvages!
Ne nous reprochez plus votre or & nos ravages:
Le Sang venge le ſang, & la mort vos malheurs:
Nous ſommes trop punis d'avoir été vainqueurs;
Ah! vous pardonneriez d'avoir été barbares,
Mais comment vous fléchir en faveur des avares,
Qui des fruits de vos champs faiſant leurs cargaiſons,
A vos imprudens fils les rendent en poiſons.
Vos premiers oppreſſeurs vous raviſſoient la vie,
En corrompant leurs mœurs nous l'avons accourcie;
A créer nos plaiſirs ils conſacrent leurs ſoins,
Et nous, par gratitude, augmentons leurs beſoins.
Enfin, cher Ariſton, pour combler notre crime,
Nous leur avons ravi ce bien ſi légitime,
La douce liberté, qu'à chaque homme en naiſſant
Accorde pour jamais notre Dieu bienfaiſant.
Hypocrites, ici nous parlons d'eux en fréres,
Nous cherchons leur ſalut par nos Miſſionnaires,
Nous voulons bien qu'au Ciel ils ſoient un jour des Saints,
Et nous ne voulons pas les traiter en humains.
Que dis-je? en déſertant cette Isle infortunée,
J'ai vu nos Sannions aux côtes de Guinée,
Par d'affreuſes liqueurs qu'ignoroient ces pays,
Empoiſonner le Pére, afin d'avoir le fils.
J'ai vu la vanité d'une mére cruelle
Vendre pour nos clinquans l'enfant de ſa mammelle;
Qu'on méne en Amérique, y groſſir nos troupeaux,
Et bientôt y périr ſous le poids des travaux.

De là j'ai parcouru les rives barbariques:
Partout j'ai vu porter les chaînes tyranniques;
Fez, Alger, & Maroc, repaires de voleurs,
Y chantent les revers qui causent nos douleurs:
Dans Byzance un Sultan du Sceptre des Furies
Des Grecs dégénérés opprime les patries,
Et d'un trône de sang dattant tous ses arrêts,
Eloigne le cordon à force de forfaits.
Là le Sexe asservi par des loix homicides,
A les gardiens qu'on donne aux pommes Hespérides;
Là ne s'entend jamais le nom de citoyen,
Et tous n'y sont égaux, que pour n'être tous rien.
Tel est l'Empire Turc, & tel l'aspect étrange,
Qu'offre tout l'Orient depuis l'Euxin au Gange.
La Perse, le Japon, le Mogol, le Chinois,
Dans leurs vastes pays ont des Tyrans pour loix:
Sur la foi de son cœur abdiquant le nom d'homme,
Leur Roi prend ses sujets pour des bêtes de somme,
Croit que l'un de ses droits est de les dévorer,
Que pour lui du néant Dieu voulut les tirer.
Ces peuples à la fois *mous, cruels & faussaires,*
Semblent trop mériter leurs Rois & leurs misères:
Dieu, qui les as formés, les abandonnes-tu?
Non, ren-les au néant, ou ren leur la vertu.
Sans doute il nous vaut mieux renoncer à notre être,
Que ne vivre qu'au gré d'un Despote & d'un traître.
Il nous vaut mieux périr, qu'apprendre à l'Univers,
Qu'un mortel à cent mille a pu donner des fers,
Et qu'instruire les Rois de cet affreux mystère,
Que l'homme peut souffrir le pouvoir arbitraire.

Je quitte en gémissant ces odieux climats:
Vers les Etats du Czar je dirigeai mes pas:
Les arts, le luxe & l'or policent les Tartares;

Digitized by Google

En sont-ils plus heureux, pour être moins barbares ?

Je touche enfin, j'arrive à ces fameux pays
D'où les vainqueurs du monde autrefois sont sortis :
Qui depuis sous Gustave ont sçu briser les chaînes,
Dont Ferdinand chargeoit les libertés Germaines ;
De Charles malheureux ils souffrirent les loix,
Mais de ses successeurs ils ont fixé les droits :
Je suis témoin, Ami, de leur noble courage :
J'ai vu ces Citoyens quittans le labourage,
Prendre place aux Etats, & jurer en Romains
L'obéissance aux Rois, & la mort des Tarquins.
J'ai vu couler le sang de ces malheureux traitres,
Dont les cœurs avilis avoient voulu des Maitres.
O Suéde, l'honneur de notre humanité !
Vivent toujours tes loix, vive ta liberté !
Que du monde sur toi tous les regards s'assemblent,
Que l'Univers t'imite, & que les Tyrans tremblent.

Loin d'elle je cherchai ces superbes Anglais,
Catons dans les vertus, Séjans dans les forfaits :
Mieux que les Suédois imbus des arts sublimes,
Plus riches, plus puissans, mais non plus magnanimes :
Là sont aussi bornés les droits des Souverains,
Au beau droit de verser les biens sur les humains :
Le Monarque est clément, la loi seule est sévére :
Il peut beaucoup donner, & ne peut pas mal faire ;
Londres dans la mollesse a perdu sa vigueur :
L'or de ses anciens droits y nomme le vengeur ;
Mais pour la conserver toujours libre & tranquille,
Les mœurs dans la Province ont trouvé maint azyle.
L'indépendance, Ami, de l'innocence est sœur :
L'une & l'autre périt par le même oppresseur :
Tout vice est un tyran, qui bientôt donne un Maitre :
Pour être libre il faut borner sa gloire à l'être.

Les

Les peuples aveuglés plus d'une fois ont cru
Reparer par l'argent leur manque de vertu:
Détrompez vous, mortels, l'argent fait des esclaves.
Que je tremble pour vous, ô trop riches Bataves!
L'or qui vous fait marcher tout près des Souverains,
Un jour les liguera pour l'oter de vos mains.
Venise vit jadis par un semblable orage
Trois Princes à Cambrai s'unir pour le pillage.
Laissez, Peuples, laissez l'argent aux Potentats,
Etant sans citoyens, il leur faut des Soldats:
Vous Provinces, ayez vos vertus pour finances:
Puis, Monarques, venez, vous, combattez, Puissances!
L'Autriche qui tenta d'asservir l'Univers,
Est encor formidable après tant de revers.
Mais je craindrois autant du vaste Empire Russe,
S'il ne nous restoit pas le Héros de la Prusse.
Cependant l'Allemagne aujourdui n'offre plus
Des antiques Germains les viriles vertus:
Fiers, libres, & frugaux, sans Code & sans science,
Seuls ils surent braver la Romaine puissance;
Jusqu'à ce qu'à la fin sortans de leurs forêts,
Des *Conquérans du monde ils firent leurs sujets.*
Aujourdui subjugués, riches, pleins d'industrie,
Leurs fils ont tous les arts, & n'ont plus de patrie:
Cinq cens Maitres cruels accablent de tributs
Les lâches descendans des vainqueurs de Varus.

Parmi tant de sujets de honte & de tristesse,
Quelque douceur pourtant consola ma tendresse:
Au milieu des Puissans je vis plusieurs Cités
Soutenir noblement leurs justes libertés.
Si Strasbourg des François a reconnu l'empire,
Il reste des Germains dans Augsbourg, Ulm & Spire;
Et l'heureuse Helvetie a dès quatre cens ans,

Par

Digitized by Google

Par le bras du grand Tell chassé tous ses Tyrans.
Heureuse, si toujours fiére autant que fidéle,
Elle savoit garder ses citoyens pour elle,
Ou si vendant leur sang à l'un des deux partis,
Dans l'autre en même tems on ne voyoit ses fils!
Ainsi qu'elle autrefois, sous ses loix admirables,
La Gréce vit germer des peuples innombrables;
Mais elle ne prit part aux querelles des Rois,
Qu'autant qu'il importoit au maintien de ses droits:
Elle envoyoit au loin ses essaims de jeunesse,
Donner aux Nations des leçons de sagesse,
Abattre des Tyrans l'affreuse autorité,
Et sur cent murs naissans planter la liberté.
Suivez, Helvétiens, ces sublimes exemples;
Dans un autre Univers élevez lui des temples:
Que le triste Indien, qui ne connoit encor
De nous que notre soif & du sang & de l'or,
Apprenne enfin de vous, qu'il reste en nos contrées
Des ames, des humains, & des vertus sacrées.
C'est à vous, peuple libre, à briser leurs liens;
Sauvez-nous des forfaits, en leur rendant leurs biens:
Sur les loix du grand *Penn* réglez vos Colonies,
Venez, voguez, fondez trente Philadelphies.

Ami, du genre humain, dans ces divers portraits,
J'ai tâché d'ébaucher les plus sensibles traits:
Je laisse à ton grand sens, je laisse à tes lumiéres
Le soin de prononcer sur ces grandes matiéres.
J'ai vu des peuples fous, brillans, luxurieux:
J'en ai vu de cruels, de superstitieux:
J'ai vu des Peuples Rois, & des Peuples esclaves,
Des pays florissans, des Nations de braves;
Mais parmi tant d'Etats, oui, mon œil consterné
A peine a découvert un Etat fortuné.

Genéve.

ARTI-

Digitized by Google

ARTICLE QUATORZIEME.

LE PAPILLON,

Idyle.

AImable Papillon, que vous êtes à plaindre !
Si d'un heureux pinceau parmi nous on veut peindre
La légere inconſtance au teint capricieux,
De votre coloris on la pare à nos yeux ;
On lui prête vos traits ; c'eſt toûjours votre image
Qui vient nous retracer la Déïté volage.
Faut-il qu'ainſi l'on aime à ſemer vos beaux jours
De nuages dont l'ombre en ternit l'heureux cours ?
Oui, trop ſouvent, hélas ! ce préjugé frivole,
Qui vous fait moins conſtant que le ſouffle d'Eole,
A de tous vos plaiſirs altéré la douceur.
On vous voit, il eſt vrai, courir de fleur en fleur.
Voltigeant tour à tour des côteaux dans la plaine,
Vous ſuivez les erreurs d'une courſe incertaine ;
Mais comment ſe fixer, quand d'un cruel affront
Par tout on s'étudie à rougir notre front !
En vain flatant le goût de la roſe orgueilleuſe,
porté ſur le Zéphir, d'une aîle langoureuſe
Vous planez autour d'elle en cent cercles divers,
Qui de riches couleurs embelliſſent les airs ;
A vos plus tendres feux que répond la cruelle ?
Qu'elle vous aimeroit ſi vous étiez fidèle.
Détournez votre vol vers ſes charmantes Sœurs,
Peut-être eſſuirez-vous un peu moins de rigueurs ;
Mais tandis qu'incertains dans le palais de Flore,
Vos

Vos yeux cherchent la Fleur que les pleurs de l'Aurore
Ont le plus enrichie au retour du matin,
Que de fois, vil jouët d'un orgueilleux dédain,
Fûtes-vous accueilli dans cette Cour perfide
Comme un Amant trompeur que la caprice guide ?
N'est-il donc que vous seul de léger parmi nous ?
Hélas! tout l'Univers est moins constant que vous.
Souvent le même instant voit un Ciel sans nuages
Etaler tout l'effroi des plus sombres orages,
Se remontrer bientôt, & tranquille, & serein.
Plus d'un triste midi suit un riant matin.
La Terre n'est pas moins bizarre en sa parure:
Tantôt l'émail des Fleurs, la naissante verdure
Rassemblent sur son sein les Graces & les Jeux;
Tantôt, se hérissant de glaçons soureilleux,
Elle emprunte les traits de l'austère Vieillesse,
Ses rides, sa pâleur, ses langueurs, sa tristesse.
Dans l'Empire des flots quels changemens divers!
Non moins rapidement que partent deux éclairs,
J'y vois se succéder le calme, les tempêtes.
Nous mêmes sommes-nous moins légers que vous l'êtes,
Innocent Papillon? Que de vastes projets
On nous voit, & former, & n'accomplir jamais!
Mille goûts différens partagent notre vie:
Là des honneurs brillans excitent notre envie;
Au sein de la grandeur nous regrettons l'oubli
Où jadis notre nom languit enseveli.
Ici, plaisirs bruyans, après vous on soûpire;
Mais non, ce n'est plus vous que notre cœur desire:
Il change: C'en est fait, la molle oisiveté
L'attire dans les bras de la tranquillité.
L'homme déguise en vain son naturel volage;
Son front de l'inconstance est la mobile image.

Tan-

Tantôt je l'apperçois de rides hérissé :
Je l'approche, & soudain son aspect m'a glacé.
Tantôt de l'enjoûment il cède au doux délire ;
Son ame en est saisie ; il l'étale, il l'inspire.
Quand est-ce, Papillon, qu'on pût avec succès
Oser vous reprocher ces bizarres excès ?
A la tendre amitié, comme nous, la Nature
Ne vous fit pas du moins infidèle & parjure.
Avez-vous donc jamais haï les belles Fleurs ?
Hélas ! les Hommes seuls ont de perfides cœurs.
Ce jour les livre en proye aux fureurs de la haine :
Hier ils étoient unis par la plus douce chaîne.
Ce qu'on déteste enfin eut aussi des appas :
De la haine à l'amour souvent il n'est qu'un pas.
Retours infortunés, tristes vicissitudes,
Qu'à mon sort vous mélez de soins, d'inquiétudes !
Oui, même à mes Amis quand j'engage mon cœur,
Je crains d'eux tôt ou tard quelque trait de noirceur.
Votre légérté, Papillon plein de charmes,
Sema-t-elle jamais ces craintes, ces allarmes ?
On peut être effacé de votre souvenir ;
Vous ne sçauriez aimer tour à tour, & haïr :
Nous seuls flotons au gré de ce cruel caprice :
Nous mêmes cependant, telle est notre injustice,
Nous vous nommons le Dieu de la légéreté :
Mais cessez vos regrets : Votre fidélité
Nous aura pour vengeurs dans ces plaintes amères
Que nous arracheront ces Hommes peu sincères,
Dont les nœuds les plus forts, les plus sacrés sermens
Ont été de leur foi de trop foibles garans.
Nous avoûrons alors que toûjours légitime,
Votre inconstance au moins ignore l'art du crime.

Hic levis, ast animo nos leviore sumus.

A R-

ARTICLE QUINZIEME.

VERS A M. LE DUC ....

C'Eſt vers vous, digne objet des vœux de l'Aonie,
Que ma voix s'éléve en ce jour :
Duc adoré, c'eſt vous dont la ſage *Uranie*,
Le Dieu des Arts, Mars, Minerve & l'Amour,
Ont pris plaiſir à former tour à tour
Les ſentimens, le goût & le génie ;
Vous, qu'entre cent rivaux Louïs vient de choiſir,
Vous, la fleur des François & l'amour de nos Belles,
Sous vos heureuſes Loix jaloux de s'aſſervir,
J'ai vû la Gloire & le plaiſir
Oublier près de vous leurs aîles.
Il brille enfin ce jour marqué par l'équité,
Où du ſort des François l'auguſte & cher Arbitre,
Porte au plus beau des rangs votre juſte fierté.
Mais, quel que ſoit l'éclat de ce glorieux titre,
Duc, il vous ſuffiſoit de l'avoir mérité :
Oui, le mérite ſeul eſt l'Idole du Sage.
Laiſſons un Peuple aveugle encenſer la Grandeur ;
Les vrais titres ſont dans le cœur ;
Et, quand j'oſe en ce jour vous offrir mon hommage,
Je chante l'homme, & non le grand Seigneur.
J'ai laiſſé près de vous courir l'ardente preſſe ;
J'ai vu des Courtiſans l'ambitieux fracas ;
J'ai vu de nos beautés la troupe enchantereſſe
Se dépouiller de fleurs pour en couvrir vos pas :
Dans tous les cœurs & dans tous les états
J'ai vu briller les feux de l'allégreſſe ;
J'excepte les flatteurs, vous n'en connoiſſez pas.
J'arrive le dernier, qu'aurois-je pû prétendre ?
Qui m'auroit diſtingué parmi de tels rivaux ?
Quand du bruyant clairon les ſons ſe font entendre,
Daigne-t-on écouter les foibles chalumeaux ?
Tant de faſte & d'éclat obſcurcit un Poëte.
Son ſort eſt d'imiter la tendre violette ;
D'un parterre pompeux elle craint la ſplendeur ;
Timide, elle ſe cache & fuit dans la prairie ;
Mais, dès qu'il faut parer le beau ſein d'*Egérie*,

Un

Un sentiment de gloire anime sa couleur ;
Aux plus brillantes fleurs jalouse d'être unie,
Elle répand comme elles son odeur,
Et quelquefois elle est chérie.

ARTICLE SEIZIEME.

VERS DE MR. DE VOLTAIRE À MAD. LA MARQ. DE MONTFERAT.

Les malins qu'Ignace engendra,
Les raisonneurs de Jansénistes,
Et leurs cousins les Calvinistes
Se disputent à qui l'aura.
Les Graces dont elle est l'ouvrage
Ont dit, elle est notre partage,
C'est à nous qu'elle restera.

RÉPONSE DE MR... A MR. DE VOLTAIRE.

Aux Graces *elle doit rester*,
Puisqu'elle est leur plus bel ouvrage ;
Si je veux la leur disputer,
Elles auront trop d'avantage.
Toi qui peux seul leur commander,
Toi leur peintre le plus fidelle,
Daigne, Voltaire, demander
Qu'elles me gardent avec elle.

Genéve.

IMPROMPTU PAR LE MEME.

En regardant De Monférat,
En écoutant parler Voltaire,
Est-il quelqu'un qui ne jurât
Que le Parnasse est à Cythere ?

* * *

NOU-

Digitized by Google

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. INstitutions de Géometrie, enrichies de notes critiques & philosophiques sur la nature & les dévelopemens de l'esprit humain: avec un Discours sur l'utilité des Mathématiques &c. par Mr. *de la Chapelle*, Censeur Royal &c. Troisiéme Edition, considérablement augmentée. *Paris* chez *Debure* l'ainé.

II. Etat abrégé des Loix, revenus, usages & productions de la Grande-Bretagne, 8. *Paris*, chez la Veuve de *Lormel*. L'Auteur entre dans des détails sur l'administration génerale de l'Angleterre, sur le Gouvernement particulier de la ville de Londres, sur le nombre des Habitans des 3. Royaumes, les Revenus, &c.

III. Lettres sur la Religion. In-12. *Paris*, chez *Thomas Hérissant*. Ces Lettres sont au nombre de 14. Elles roulent sur *la spiritualité de l'ame*, *l'existence de Dieu*, *l'immortalité de l'ame*, *l'authenticité du V. & du N. Testament*, *l'établissement du Christianisme* &c.

IV. Nouveaux Principes de la Perspective Lineaire: Traduction de deux ouvrages, l'un Anglois, du Docteur Brook Taylor; l'autre Latin, de Patrice Murdoch; avec un Essai sur le mélange des Couleurs par *Newton*, 1. vol. in-8. avec fig. *Paris* chez *Jombert*.

V. Lettres sur l'éducation des Princes, par Mr. *le Comte de Vareilles*, *Paris*, chez *Du Chesne*. Il s'agit dans ces Lettres, des *précautions dans le choix d'un Gouverneur*, de la *méthode que doit suivre le Gouverneur*, des *études & des exercices du corps convenables au Prince*, & de l'*idée que le Gouverneur doit lui donner de la Politique*. Il seroit à souhaiter qu'on élevât les Princes suivant la méthode de cet Auteur.

VI. Recherches & observations sur toutes les parties de l'art du Dentiste, par Mr. *Bourdet*, *Dentiste reçu au Collège de Chirurgie*. *Paris* chez *Hérissant*. C'est, de l'avis des Connoisseurs, le meilleur ouvrage en ce genre qui ait paru jusqu'à présent.

Digitized by Google

VII. Histoire Universelle sacrée & profane, composée par ordre de Mesdames de France, par Mr. *Hardion.* Les Tomes 9. & 10. *Paris* chez *Desprez.* La réputation de cet ouvrage est toute faite; ces deux nouveaux volumes la soutiennent. Le 9me. contient l'histoire du 6me. Siècle & une partie du 7me., & le 10me. le reste du 7me. Siècle.

VIII. Recherches pour servir à l'Histoire de Lyon, ou les Lyonnois dignes de mémoire, 2. vol. *Lyon* chez les Fréres *Duplain.* Cet ouvrage est de Mr. l'Abbé *Pernetti*, qui ne peut avoir été soutenu dans ce travail pénible que par l'amour de sa Patrie; il a sçu le rendre intéressant pour les lecteurs de tout pays par la maniére dont il est écrit.

IX. Annales politiques de l'Abbé de St. Pierre, 2. vol. in-8. sous le titre de *Londr.* C'est l'hist. du Siécle de Louis XIV. ouvrage posthume de l'Abbé de St.Pierre, & qui a été donné au Public sans qu'on ait rien changé à l'original.

X. L'Ami des hommes, ou Traité de la Population. 3. parties in 4. *Avignon*, & se trouve à *Paris.* L'Auteur mérite le beau titre qu'il a donné à son ouvrage, qui intéresse & par les sages réflexions qu'il contient, & par la maniére dont il est écrit. Il explique dans la 1re. partie ce que c'est *dans un Etat que la vraye Richesse, & quels sont les moyens de la trouver.* Dans la 2de il indique les *moyens d'accroitre cette vraye richesse.* Dans la 3me. il enseigne *les moyens de combler la mesure de la vraie richesse.*

XI. Mercure de Vittorio, tome 6. *Paris* chez *Durant*, rue du foin. Ce 6. vol. contient l'hist. générale de l'Europe depuis 1640. jusqu'en 1655.

XII. La Trigonométrie sphérique, résolue par le moyen de la Régle & du Compas, d'où l'on tire une maniére très-aisée de la résoudre par les Sinus. Par Mr. S. *Valette. Paris*, chez *Barbou.*

XIII. Nouveau Cours de Mathématiques, à l'usage de l'Artillerie & du Genie, par Mr. *Belidor.* Cette nouvelle édition est considérablement augmentée.

XIV. *Hudibras*, Poëme, traduit de l'Anglois, 3. vol. in 12. *Paris* chez *Ganeau.* Ce Poëme est une plaisanterie de *Samuel Butler* qui fit beaucoup de bruit lorsqu'elle parut. Un Gentilhomme Anglois a pris la peine de traduire ce poëme en vers François de 8. syllabes. L'original Anglois est à côté.

XV.

XV. Traité de la Culture des Terres, par Mr. *du Hamel*, de l'Academie &c. tome 5. *Paris* chez *De la Tour*. Ce vol. contient les Expériences & les Réflexions sur la Culture des Terres & sur la conservation des grains, faites pendant les années 1755. & 56.

XVI. La Milice des Grecs, ou Tactique d'Elien; ouvrage traduit du Grec, avec des notes & figures, par Mr. Bouchaud de Bussy, *Paris* chez *Jombert*. L'Auteur a joint à sa traduction un Discours sur la Phalange & sur la Milice des Grecs en général, & une Dissertation sur le Coin des Anciens.

XVII. Essai sur les alimens, pour servir de commentaire aux livres diététiques d'Hippocrate, 2. vol. in 12. *Paris* chez *Vincent*. L'Auteur, Mr. *Lorry*, a réuni en un séul corps de doctrine toutes les connoissances certaines que l'on a sur les alimens; il traite de la *matiére nutritive en général*, des *alimens considerés dans le corps animal* des *différens régimes* &c.

XVIII. Topographie de l'Univers, par Mr. l'Abbé d'*Expilly*, tome 1. *Paris* chez *Bauche*. Ce 1er. vol. qui sera suivi d'un grand nombre d'autres, commence par l'Allemagne & l'Evêché de Munster: il fait très bien augurer de la suite.

XIX. Recueil des Piéces qui ont concouru pour le prix de l'Academie de Chirurgie, tome 2. *Paris*. Ce 2d. volume comprend les prix depuis l'année 1744. jusqu'en 1749. On y trouve un Mémoire de Mr. *Grassot* Chirurgien de Lyon, qui remporta le prix de 1744. sur les *Remédes Emolliens*; il y en a deux autres sur le même sujet, l'un de Mr. *Guiot* Chirurgien de Genéve qui eut l'*accessit*; l'autre de Mr. *Louis*, Chirurgien de Paris; ce dernier remporta le prix de 1745. sur les *remédes anodyns*; Mr. *Guiot* eut encore l'*accessit* sur ce sujet. Les Mémoires suivans roulent sur les *remédes suppuratifs*, les *dessicatifs* & les *caustiques* &c.

XX. L'Esprit des Maximes politiques, pour servir de suite à l'Esprit des Loix du Président de Montesquieu; par Mr. *Pecquet*, 2. vol. in-12. *Paris* chez *Prault* pére. La premiére partie de cet ouvrage intéressant traite de *l'état de paix*; la 2de. de *l'état de guerre*. L'Auteur propose des maximes politiques relatives à ces deux états.

Digitized by Google

ANGLETERRE.

I. *An estimate of the Manners* &c. Appréciation des Mœurs & des Principes qui dominent aujourdui en Angleterre. *Londres* chez *Davis*. Cet ouvrage, dont on a fait 4. Editions dans l'espace de 6. mois, est un des meilleurs en ce genre qui ayent encore paru en Angleterre.

II. *The Italian Library* &c. Bibliotheque Italienne, contenant l'Histoire des Vies & des Ouvrages des Auteurs Italiens les plus estimés. Par J. *Baretti*, 8. *Londres*, chez *Millar*. Cet ouvrage curieux, est précédé d'un Disc. prélim. sur la naissance, le progrès & l'état présent de la langue Italienne.

III. *Epistles to Lorenzo.* Epitres à Lorenzo. *Londres* chez *Wilson*. Cette petite brochure contient quelques Epitres en vers sur l'origine du mal physique, l'essence de Dieu. &c.

IV. *The lives of Cleopatra* &c. Les Vies de Cleopatre & d'Octavie, par l'Auteur de *David Simple*. *Londres*. L'Auteur s'est proposé en mettant en opposition Cleopatre à Octavie d'inspirer de l'horreur pour la premiére, & de l'estime & du respect pour la 2de; & il a bien rempli son but.

V. *The paths of virtue.* Les sentiers de la vertu. *Londres*. On a rassemblé dans un seul volume toute la morale qui se trouve dans *Pamela*, *Clarisse & Grandisson*.

VI. *Essais on Several Divine and moral.* Essais sur divers sujets de Théologie & de Morale; par *S. Richardson*. *Londres* chez *Hodges*. Les sujets traités dans ce vol. in-12. sont, le *Génie du Christianisme*; du *sérieux qui convient à la jeunesse*; de *la crainte de Dieu* &c.

VII. *A New History of the East-Indies* &c. Nouvelle Histoire des Indes Orientales, 2. vol. 8. *Londres* chez *Bodsley*. L'utile & l'agréable sont réunis dans cet ouvrage.

VIII. *The Principes of Agriculture* &c. Principes de l'Agriculture & de la Végétation. Par Mr. Home, Doct. en Med. 8. *Edimbourg* chez *Gamilton*. Cette piéce a été couronnée par la Societé d'Edimbourg qui avoit proposé pour sujet du prix qu'elle donne chaque année, les *Principes de l'Agriculture & de la végétation.*

IX.

IX. *A Supplement tothe Works of Alex. Pope* &c. Supplément aux Ouvrages de Mr. Al. *Pope. Londres.* Ce sont diverses petites piéces en vers & en prose de Mr. *Pope* qui ne se trouvent pas dans la derniére Edition des œuvres de cet illustre Auteur, donnée par le Dr. *Warburton*, & qui méritoient d'être conservées.

X. *The Ruines of Balbec* &c. Les Ruines de *Balbec*, autrement dite, Heliopole en Cœlesyrie. *Londres*, fol. 46. planches en tailles douces. Cet ouvrage est dans le goût de celui des mêmes Auteurs sur les *Ruines de Palmyre.*

XI. *Linguæ Britannicæ vera pronunciatio; or a new English Dictionary.* La vraie prononciation de la langue Angloise, ou nouveau Dictionnaire Anglois, par J. *Buchanan. Londres* chez *Millar.*

XII. *The complete Distiller.* Le Distillateur parfait; par A. *Cooper*, *Londres* chez *Vaillant.* Dans la 1re. partie il est question de la Distillation de l'esprit de vin. Dans la 2de de celle des eaux simples, ou de celles qu'on tire des plantes &c. Dans la 3me. de la maniére de faire des cordiaux &c.

ALLEMAGNE.

I. HIstoire de l'Academie Royale des Sciences & Belles Lettres, Année 1754. & 1755. *Berlin* chez *Haude & Spener.* Ce nouveau vol. contient plusieurs Mémoires; sur *l'usage prétendu dangereux de la vaisselle de cuivre*; sur la *connoissance de diverses plantes du pays dont l'usage peut servir à épargner les chênes & l'emploi des matiéres étrangéres dans la tânerie des cuirs*: 3. Mémoire contenant des expériences sur *la terre d'alun* &c. Dans le vol. de 1755. on trouve des *Considérations sur le Globe*; des *Recherches sur la formation des Pierres dans le corps humain &c.*

II. Le Triomphe de l'évidence, par Mr. Formey, 2. vol. 8. à *Berlin* chez *Gottlieb Auguste Lange.* Cet ouvrage de l'illustre Secretaire de l'Acad. de Berlin, est un abrégé de celui de feu Mr. de *Crousaz*, intitulé, *Examen du Pyrrhonisme ancien & moderne.* Il est divisé en 3. parties; la 1e. traite du *Pyrrhonisme en général*; la 2de. des *ouvrages de Sextus Empiricus*; la 3me. de ce que *Bayle a écrit en faveur du Pyrrhonisme.*

III. *Pauli Ernesti Jablonsky* Institutiones Historiæ *Christianæ recentioris.* Histoire Ecclésiastique moderne, par Mr. P. E. *Jablonsky*, à *Francf.* chez *Kleib.* Cette 2de. partie, dont la 1re parut il y a 3. ans, traite des Siècles 16e. & 17e. Elle contient l'Histoire de la *Réformation* d'*Allemagne*, de la *Suisse*, du *Dannemark* &c.

IV. *Nœtiger Vorrath* &c. Recueil pour servir à l'Histoire de la Poësie Dramatique Allemande, ou Catalogue de toutes les Tragédies, Comédies Allemandes & Operas, imprimés depuis l'année 1450 jusqu'à 1751. par Mr. J. Christ. *Gottsched*, *Leipsic* chez *Tubner*, in-12. Le titre de cet ouvrage en indique le but; l'Auteur auroit pu laisser dans l'obscurité un grand nombre de piéces Allemandes, & ne parler que de celles qui méritent l'attention du Public.

HOLLANDE.

I. MEmoires d'un Protestant condamné aux Galeres de France pour cause de Religion, écrits par lui-même &c. *Rotterdam* chez J. D. *Beman*, 1. vol. 8. Ces Mémoires, outre le détail affreux des souffrances de l'Auteur qu'on ne peut lire sans indignation contre la barbarie qui les lui a fait endurer, contient plusieurs particularités peu connuës sur le service des Galères.

II. Les Origines, ou l'ancien Gouvernement de la France, de l'Allemagne & de l'Italie. Ouvrage historique où l'on voit dans *leur origine*, la Royauté & ses attributs, la Nation & ses différentes classes &c. 4. vol. in 4. *La Haye.* Cet ouvrage, plein d'une érudition immense, nous paroit très intéressant.

III. Traité pratique sur la Goutte & sur les moyens de la guerir, par Mr. *Coste*, Médecin &c. *Amst.* chez J. H. *Schneider*, 1. vol. 8. Cet ouvrage, qui est fort estimé, est divisé en 18. chap. Le 1er. est intitulé, *Erreur populaire sur la Goutte*; le 2d. traite de l'*humeur de la Goutte*; les 3. 4. & 5. des *causes de la Goutte* &c.; le 18. renferme les *remèdes pour détruire la Goutte.*

IV. Faits des Causes célébres, augmentés de quelques causes, *Amsterdam*, & se vend à *Paris* chez *Jombert*, *rüe Dauphine.* C'est un simple recit des faits qui

ont

ont occasionné les procès raportés dans les 20. vol. de Mr. Gayot-de Pitaval, & des Jugemens qui les ont terminés.

ITALIE.

PRincipj di Storia della &c. Principes de l'Histoire civile de Venise, par Victor Sandi, 6. vol. in 4. *Venise* chez *S. Colletti.* C'est la premiere Histoire complette de Venise qui ait paru; quand elle auroit été moins longue, elle n'en auroit été que meilleure.

GENEVE.

DE Colica Pictonum, Authore T. Tronchin, Med. Prof &c. apud Fratres *Cramer.* Il y a 3. parties dans cet ouvrage: la 1re contient une Description de la maladie appellée *la Colique de Poitou.* La 2de indique les causes de cette maladie; & la 3e. les remédes. Il suffit pour faire l'éloge de ce livre de nommer son Auteur, l'illustre Mr. Tronchin, Professeur en Medecine à Geneve.

AVERTISSEMENT

Des Libraires.

La souscription pour les 4. vol. suivans du *Choix Litteraire* sera toujours de 6. livres de France, ou 4. livres de Suisse. On donnera les 12. premiers vol. à 24. liv. de France; il n'y en a plus que quelques exemplaires. Ceux qui ont entre leurs mains quelques piéces manuscrittes, quelques traductions &c. sont priées de les communiquer, en les addressant aux Fréres *Philibert.* Nous remercions l'Auteur du *Catechisme Spirituel*; nous en aurions fait usage si ses vers nous avoient paru aussi bons que le zéle qui les a dictés.

TA-

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

ART. I. Essai sur cette Question, *Devons-nous cacher nos défauts à nos Amis, dissimuler les leurs, les tolérer, ou les corriger.* p. 3
ART. II. *Les Occupations des Hommes.* Songe. 28
ART. III. *Cléon ou le Petit-Maître Esprit-Fort*, Anecdote Morale. 37
ART. IV. *Lettre sur l'Epopée Françoise.* 56
ART. V. *La vertu malheureuse.* Conte Poëtique. 94
ART. VI. Refléxions *sur la Comédie.* 109
ART. VII. Lettre à une jeune Demoiselle, *sur l'origine & la raison des respects que les hommes témoignent aux femmes.* 135
ART. VIII. Refléxions *sur le Beau & le Sublime.* 147
ART. IX. Discours: *La Calomnie donne plus de lustre à la vertu que la Flaterie.* 158
ART. X. *Comparaison entre les travaux de l'Esprit & ceux du Corps.* 174
ART. XI. *Pensées détachées.* 181
ART. XII. Lettre addressée au Prince de Galles, par l'ombre d'*Ernest-Auguste de Brunswick.* 199
ART. XIII. Lettre à *Mr. Rousseau Cit. de Geneve*, en lui envoyant la Piéce suivante. 211
ART. XIV. *Le Papillon.* Idyle. 220
ART. XV. *Vers à Mr. le Duc. . . .* 223
ART. XVI. Vers de Mr. *de Voltaire* à Madame *la Marquise de Montferrat.* 224
Nouvelles Litteraires. 225

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google